

LE
LABYRINTHE
DE
PAN



GUILLERMO DEL TORO
CORNELIA FUNKE

Michel
LAFON

Guillermo DEL TORO
et Cornelia FUNKE

LE
LABYRINTHE
DE
PAN

Traduit de l'anglais (États-Unis)
par Christophe ROSSON

Illustré par Allen WILLIAMS

Michel
LAFON

*À Alfonso Fuentes et ses hommes,
qui ont sauvé ma maison, mes arbres,
mes singes, mes souvenirs,
et mes cahiers de l'incendie de
Woolsey.
– C.K.*

*À K.,
la solution de toutes les énigmes,
la sortie du Labyrinthe.
– G.D.T.*

PROLOGUE

On raconte que, il y a de cela fort longtemps, dans un royaume souterrain qui ne connaissait ni le mensonge ni la douleur, une princesse rêvait au monde des humains. La princesse Moanna rêvait de ciels bleus, d'océans de nuages ; elle rêvait d'herbe, de soleil et du goût de la pluie. Si bien qu'un jour elle faussa compagnie à ses gardes et découvrit notre monde. Le soleil effaça bientôt tous ses souvenirs, jusqu'à ce qu'elle oublie qui elle était, d'où elle venait. Elle erra, souffrit du froid, de la maladie, endura mille maux. Enfin, elle mourut.

Son père, le roi, refusa d'abandonner les recherches. Il savait que l'esprit de Moanna était immortel ; il espérait plus que tout le revoir un jour.

Dans un autre corps, une autre époque. Un autre lieu peut-être.

Il attendrait.

Jusqu'à son dernier souffle.

Jusqu'à la fin des temps.

1

LA FORÊT ET LA FÉE

Il était une fois, dans le nord de l'Espagne, une forêt si ancienne qu'elle connaissait des histoires oubliées des hommes depuis longtemps. Les arbres s'antraient si profondément dans le sol tapissé de mousse que leurs racines s'enroulaient aux ossements des morts, tandis que leurs branches tutoyaient les étoiles.

Tant de choses sont perdues, murmuraient les feuilles sur le passage des trois berlines noires qui empruntaient ce chemin de terre bordé de fougères.

Mais tout ce qui est perdu peut être retrouvé, chuchotaient les arbres.

On était en 1944, et la jeune fille assise à l'arrière d'une des voitures, à côté de sa mère enceinte, ne comprenait pas ce que soufflaient les arbres. Bien qu'âgée d'à peine treize ans, Ofelia ne connaissait que trop bien le sens du verbe « perdre ». Son père était mort voilà un an et il lui manquait si fort que, parfois, son cœur lui faisait l'effet d'un coffret vide où ne restait que l'écho de sa peine. Elle se demandait souvent si sa mère souffrait elle aussi, sans jamais lire hélas le moindre indice sur son visage pâle.

« Blanche comme la neige, rouge comme le sang, noire comme le charbon, aimait à répéter son père d'une voix où perçait toute sa tendresse lorsqu'il regardait sa femme. Tu lui ressembles tellement, Ofelia. » Perdu.

Elles roulaient depuis des heures, laissant derrière elles tout ce qu'elles connaissaient, s'enfonçaient dans cette interminable forêt, pour aller trouver le nouveau père que sa mère lui avait choisi. Ofelia le surnommait « le Loup » et préférait le chasser de ses pensées. Quand bien même les arbres semblaient murmurer son nom.

L'adolescente n'avait pu emporter avec elle que quelques livres. Elle en avait d'ailleurs un posé sur les cuisses, dont elle caressait la couverture. Quand elle l'ouvrit, le blanc des pages sembla éclairer les ombres qui emplissaient la forêt, et les mots lui procurèrent un refuge, du réconfort. Les lettres étaient comme des empreintes dans la neige, un immense paysage blanc épargné par la douleur, par des souvenirs trop sombres pour être conservés, trop doux pour être abandonnés.

– Pourquoi as-tu pris tous ces livres, Ofelia ? Nous nous installons à la campagne, enfin !

Le voyage en voiture avait encore pâli les traits de sa mère. La voiture, et l'enfant qu'elle portait. Elle arracha le livre des mains de sa fille ; les paroles apaisantes se turent.

– Tu as passé l'âge de lire des contes de fées ! Tâche plutôt d'observer le monde qui t'entoure !

Ofelia ne se rappelait pas lui avoir entendu cette voix de cloche cassée du vivant de son père.

– Oh, nous allons être en retard ! soupira sa mère, un mouchoir contre les lèvres. Il va être furieux.

Le Loup...

Elle gémit. Ofelia pressa l'épaule du chauffeur.

– Stop ! implora-t-elle. Arrêtez la voiture. Vous ne voyez pas que ma mère est malade ?

L'homme obéit en grognant. Des loups – voilà ce qu'ils étaient tous, ces soldats qui les accompagnaient. Des loups dévoreurs d'hommes. Sa mère prétendait que les contes de fées qu'elle lisait n'avaient rien à voir avec le

monde, mais Ofelia n'était pas dupe. Ces récits lui avaient tout expliqué du monde.

Elle descendit de voiture tandis que sa mère, chancelante, allait vomir dans les fougères. Celles-ci formaient entre les arbres un véritable océan de verdure d'où les troncs gris émergeaient telles des créatures surgies d'un monde souterrain autrefois englouti.

Les deux autres voitures s'étaient elles aussi arrêtées, la forêt grouillait d'uniformes gris. Les arbres ne les appréciaient pas, Ofelia le sentait. Le commandant Serrano vint s'inquiéter de sa mère. C'était un homme grand, corpulent, qui parlait trop fort et portait l'uniforme comme un costume de théâtre. Sa mère lui réclama de l'eau de sa voix de cloche cassée. Ofelia s'avança sur le chemin de terre.

L'eau, chuchotaient les arbres. La terre. Le soleil.

Les fougères effleuraient sa robe tels des doigts verts et elle baissa les yeux au sol pour observer une pierre sur laquelle elle venait de marcher. Grise comme les uniformes des soldats, elle semblait avoir été perdue au beau milieu du chemin par un promeneur. Elle entendit sa mère vomir de nouveau derrière elle. Pourquoi la grossesse rend-elle les femmes malades ?

Ofelia se pencha et ramassa la pierre. Le temps l'avait nappée de mousse ; la jeune fille l'en débarrassa et découvrit qu'elle était plate, lisse et gravée d'un œil.

Un œil d'homme.

Ofelia observa alentour.

Elle finit par distinguer trois colonnes de pierre érodées, presque invisibles au milieu des hautes fougères. Leur roche grise était parcourue d'étranges motifs concentriques, et la colonne du milieu était ornée d'un visage à l'allure antique scrutant la forêt. Ofelia ne put résister à la tentation. Elle s'en approcha, malgré la rosée qui trempa aussitôt ses souliers et les chardons qui s'accrochaient à sa robe.

Le visage avait perdu un œil. Comme un puzzle auquel il manquerait une pièce.

La pierre toujours en main, Ofelia s'avavançait.

Sous le nez matérialisé par des lignes droites, une bouche béante aux dents abîmées. La jeune fille tituba en arrière quand une créature ailée, mince comme une brindille et dotée de pattes d'insecte, apparut entre les dents. Elle braquait ses longs tentacules frémissants sur Ofelia. Sitôt sortie de la bouche, elle gagna le sommet de la colonne, d'où elle adressa des signes à l'adolescente avec ses membres supérieurs. Ofelia sourit. Il lui sembla qu'elle n'avait plus souri depuis une éternité. Ses lèvres en avaient perdu l'habitude.

– Qui es-tu ? souffla-t-elle.

La créature agita de nouveau ses pattes et émit une série de cliquetis mélodieux. Un grillon ? Les grillons ressemblaient-ils seulement à cela ? Une libellule, alors ? Ofelia n'aurait su le dire. Elle avait grandi en ville, entre des murs de pierre qui n'avaient ni yeux ni visage. Ni bouche béante.

– Ofelia !

La créature déploya ses ailes et partit. La jeune fille la suivit du regard.

– Regarde un peu tes souliers ! la houspilla sa mère, qui attendait à quelques pas de là, accompagnée du commandant Serrano.

Ofelia constata que ses chaussures, déjà trempées, étaient désormais maculées de boue, mais cela ne lui ôta pas le sourire.

– Je crois que j'ai vu une fée ! annonça-t-elle.

Oui. Cette créature était bien une fée. Ofelia en était à présent certaine.

Sa mère, elle, ne voulut rien entendre. À trente-deux ans, veuve, Carmen Cardoso ne savait plus observer quoi que ce soit autrement qu'avec mépris et crainte. Elle voyait le monde comme un monstre qui lui prenait tout ce qu'elle aimait et le broyait entre ses dents. C'est justement parce que Carmen Cardoso aimait – follement – son enfant qu'elle s'était remariée. Le monde était dirigé par les hommes – sa fille ne l'avait pas encore compris – et seul un homme pourrait leur offrir la sécurité. Sans le savoir, elle aussi croyait aux

contes de fées. Carmen Cardoso croyait au plus dangereux de tous : celui du prince charmant censé la sauver.

La créature ailée qui attendait Ofelia dans la bouche de la colonne n'ignorait rien de tout cela. Elle savait bien des choses, mais n'était pourtant pas une fée – du moins, pas au sens où on l'entend communément. Seul son maître connaissait son vrai nom, car, au Royaume Magique, quiconque savait le nom d'un être en devenait le maître.

Perchée sur une branche de sapin, la créature observa Ofelia et sa mère qui remontaient en voiture afin de reprendre leur route. Elle attendait cette jeune fille depuis bien longtemps : celle qui avait déjà tant perdu, et qui allait devoir encore perdre beaucoup avant de trouver ce qui lui revenait de droit. L'aider ne serait pas chose aisée, mais telle était la tâche que lui avait confiée son maître. Et celui-ci ne tolérait pas l'insubordination. Ça non.

Les berlines s'enfonçaient dans la forêt, avec la fille, la mère et l'enfant à naître. La créature qu'Ofelia avait appelée « fée » déploya de nouveau ses ailes, replia ses six pattes grêles et suivit le cortège.

2

TOUTES LES FORMES QUE REVÊT LE MAL

Il est rare que le mal prenne forme immédiatement. Il n'est souvent guère plus qu'un murmure, au début. Un regard. Une trahison. Mais ensuite il grandit, il s'enracine, toujours invisible, inaperçu. Seuls les contes de fées lui confèrent une forme propre. Le Grand Méchant Loup, les rois maléfiques, les démons, les diables...

Ofelia savait que celui qu'elle allait bientôt devoir appeler « Père » était un homme mauvais. Il possédait le sourire du cyclope Ojáncanu, la cruauté des monstres Cuegle et Nuberu dans ses yeux sombres – autant de créatures que l'adolescente avait rencontrées dans les contes. Sa mère, elle, ne voyait pas la vraie nature de cet homme. On devient souvent aveugle avec l'âge. Carmen Cardoso n'avait peut-être pas remarqué le sourire carnassier du *capitán* Vidal parce qu'il était bel homme, toujours impeccable en grand uniforme. Son besoin de protection lui faisait peut-être prendre la violence de ce personnage pour du pouvoir, sa brutalité, pour de la force.

Le *capitán* Vidal consulta sa montre de gousset. Le verre en était fissuré mais le mécanisme demeurait fiable et les aiguilles indiquaient que le cortège

était en retard.

– Quinze minutes, marmonna l’homme qui, comme tous les monstres – comme la Mort –, était d’une ponctualité sans faille.

En effet, comme l’avait craint Carmen, elles arrivèrent en retard au vieux moulin où Vidal avait choisi d’établir son quartier général. Vidal détestait la forêt. Il haïssait tout ce qui ne respectait pas l’ordre, or les arbres avaient bien trop tendance à dissimuler les hommes que lui-même venait traquer. Des hommes qui luttèrent contre les ténèbres que Vidal servait et admirait. Il venait briser ces hommes. Oh oui, le nouveau père d’Ofelia aimait briser les os de ceux qu’il considérait faibles, verser leur sang et donner un ordre nouveau à leur univers misérable et confus.

Il accueillit le cortège. Avec le sourire.

Ofelia lut le mépris dans ses yeux quand elle le découvrit au milieu de la cour poussiéreuse, que jadis les paysans traversaient pour apporter leur grain au meunier. Sa mère, elle, rendit son sourire au Loup et le laissa toucher son ventre. Elle s’inclina même quand il la fit asseoir dans une chaise à roulettes, comme une poupée cassée. Ofelia observa la scène depuis la banquette arrière de la berline. La perspective de tendre la main au Loup, comme le lui avait ordonné sa mère, la révoltait. Elle finit pourtant par descendre du véhicule, pour ne pas laisser sa mère seule avec ce vil personnage. Ses livres pressés contre sa poitrine, tel un bouclier de papier et de mots.

– Ofelia, dit le Loup.

Il broya les trois syllabes entre ses lèvres fines, si bien que le prénom en ressortit aussi cassé que l’était sa mère. Le Loup posa son regard sur la main tendue. La gauche.

– L’autre main, Ofelia, dit-il tout bas. Allons.

Il portait des gants de cuir noir qui crissèrent lorsqu’il enserra la main d’Ofelia dans une poigne tel un piège de braconnier. Puis il lui tourna le dos, comme s’il l’avait déjà oubliée.

– Mercedes ! lança-t-il à une femme qui aidait les soldats à décharger les voitures. Occupez-vous de leurs bagages !

La silhouette frêle, le teint pâle, Mercedes avait les cheveux couleur corbeau et des yeux foncés mais limpides. Elle évoquait à Ofelia une princesse qui se ferait passer pour une petite paysanne. Ou bien une enchantresse – mais bonne ou maléfique, la jeune fille n’aurait su le dire.

Mercedes et les soldats transportèrent les valises de sa mère au moulin. Ofelia trouvait au bâtiment l’air à la fois perdu et triste, comme s’il regrettait le temps où il était actif. Il était à présent infesté de soldats qui grouillaient entre ses murs de pierre érodée pareils à des sauterelles. Leurs tentes et leurs camions emplissaient la vaste cour entourée par les écuries, une grange et le moulin.

Des uniformes gris, une vieille bâtisse triste et une forêt emplie d’ombres... Oppressée, Ofelia n’avait qu’une envie : rentrer chez elle. Hélas, depuis la mort de son père, elle n’avait plus de chez-elle. Elle sentit les larmes lui monter aux yeux, quand soudain elle aperçut deux ailes refléter le soleil. Elles semblaient faites d’un verre infiniment fin.

La Fée.

Oubliant sa tristesse, Ofelia s’élança après elle quand la créature prit la direction du bois situé derrière le moulin. La petite chose était si rapide que bientôt Ofelia trébucha et lâcha ses livres dans sa chute. Elle dut s’arrêter pour les ramasser et les épousseter, mais lorsque ce fut fait elle constata que la Fée l’attendait, cramponnée à l’écorce d’un arbre.

Car elle l’attendait, oui. Elle devait s’assurer que la fille la suivait bien.

Sauf que... Non ! L’enfant hésitait encore.

Ofelia contemplait l’énorme arche qui venait d’apparaître entre les arbres et reliait deux très vieux murs. Au milieu de cette arche, une tête affublée de cornes la toisait. La bouche était grande ouverte, comme si elle voulait avaler le monde. Le regard vide semblait faire tout disparaître : moulin, soldats,

Loup, et jusqu'à la mère d'Ofelia. *Entre donc !* murmuraient les murs en ruine. Ofelia distingua une inscription presque effacée sous la tête. Elle n'en comprit pas le sens.

In consiliis nostris fatum nostrum est.

« Dans nos choix réside notre sort. »

La Fée avait disparu et, quand Ofelia passa sous l'arche, celle-ci envoya un courant d'air frais sur sa peau. *Fais demi-tour !* la prévint une petite voix intérieure. Qu'elle n'écoula pas. Parfois il est bon d'écouter, parfois non. De toute façon, Ofelia n'était pas certaine d'avoir le choix. Ses pieds l'entraînaient contre son gré. Le passage qui s'ouvrit derrière l'arche se rétrécit tellement que la jeune fille pouvait toucher les deux parois rien qu'en écartant les bras. Elle avançait en caressant les pierres – glacées malgré la chaleur. Quelques pas encore et elle arriva dans une courbe. Un nouveau couloir s'ouvrait devant elle qui partait vers la gauche, puis vers la droite pour découvrir un deuxième virage.

– C'est un labyrinthe.

Ofelia pivota sur elle-même.

Mercedes se tenait derrière elle. Le châle qu'elle portait sur les épaules semblait tricoté de feuilles de laine. Était-elle une enchantresse ? Si oui, elle n'avait rien des vieilles femmes flétries qu'Ofelia rencontrait dans la plupart des livres. Ces livres qui lui avaient appris que les enchantresses se montraient rarement sous leur vrai jour.

– Ce n'est qu'un tas de vieilles pierres, affirma Mercedes. Très vieilles. Encore plus que le moulin. Ces murs sont ici depuis toujours – bien avant que le moulin ait été construit. Tu n'as rien à faire là. Tu risques de te perdre. C'est déjà arrivé. Je te raconterai l'histoire un jour, si tu veux.

– Mercedes ! Le *capitán* a besoin de vous ! lança une voix de soldat.

– J'arrive ! lui répondit Mercedes.

Elle sourit à Ofelia. Un sourire empli de secrets. Ofelia aimait pourtant cette femme. Beaucoup.

– Tu as entendu. Ton père a besoin de moi.

Mercedes repartait déjà vers l’arche.

– Ce n’est pas mon père ! se récria Ofelia. Sûrement pas !

Mercedes ralentit l’allure.

Ofelia la rejoignit en courant, et ensemble elles franchirent l’arche, laissant derrière elles les pierres froides et le visage surmonté de cornes.

– Mon père était tailleur, rappela Ofelia. Il est mort à la guerre.

Les larmes coulèrent de nouveau. Comme chaque fois que la jeune fille évoquait son père. C’était plus fort qu’elle.

– Il a cousu ma robe ainsi que le chemisier que porte ma mère. Il créait les plus beaux habits. Plus beaux que ceux des princesses de mes livres ! Le *capitán* Vidal n’est pas mon père.

– J’entends bien, céda Mercedes, qui passa son bras sur les épaules d’Ofelia. Allons, suis-moi, je te raccompagne auprès de ta mère. Elle doit déjà te chercher.

Le bras de Mercedes était chaud et puissant.

– Ma mère est belle, n’est-ce pas ? demanda Ofelia. C’est le bébé qui la fait vomir. As-tu un frère ?

– Oui, déclara Mercedes. Tu verras, tu vas l’aimer, ton petit frère. Énormément. Tu ne pourras pas t’en empêcher.

Elle sourit encore. Ofelia vit la peine dans ses yeux. Mercedes aussi semblait connaître le sens du verbe « perdre ».

Assise sur l’arche en pierre, la Fée les regarda regagner le moulin : la femme et la fille, le printemps et l’été, côte à côte.

La fille reviendrait.

La Fée y veillerait.

Bientôt.

Sitôt que son maître l’exigerait.

3

UNE PETITE SOURIS

Oui, Mercedes avait un frère. Pedro faisait partie des hommes qui se cachaient dans la forêt, les résistants qui cherchaient à échapper aux soldats mêmes pour lesquels Mercedes faisait la cuisine et le ménage.

Le *capitán* Vidal et ses officiers planifiaient la traque de ces maquisards lorsque Mercedes vint servir le pain, le fromage et le vin qu'il avait réclamés. Autrefois, la table sur laquelle ils avaient étalé leur carte recevait les repas du meunier et des siens. Désormais, elle ne recevait plus que la mort. La mort et la peur.

Les flammes qui dansaient dans l'âtre peignaient des ombres de couteaux et de fusils sur les murs blanchis à la chaux et les visages penchés sur la carte. Mercedes déposa son plateau et jeta un regard innocent aux positions indiquées des troupes.

– Les guérilleros ont investi la forêt car il est plus difficile de les y trouver, déclara Vidal d'une voix aussi neutre que l'expression de son visage. Ces chiens connaissent le terrain mieux que nous. Il est donc capital de bloquer l'accès aux bois. Ici. Et ici.

Son doigt ganté de noir s'abattit sur la carte tel un missile.

Suis bien, Mercedes. Et répète à ton frère ce que ces hommes préparent, ou il sera mort d'ici sept jours.

– Les vivres et les médicaments seront entreposés ici même. Au moulin. Nous devons les forcer à quitter leurs collines. À venir à nous.

Ici, Mercedes. Tout sera stocké ici !

Elle prit son temps pour disposer les victuailles sur la table, profitant de ce qu'elle était invisible aux yeux de ces hommes, au même titre que les chaises ou la cheminée.

– Nous allons installer trois nouveaux postes de commandement. Ici, ici et ici.

Vidal plaça des pions en bronze sur la carte. Mercedes ne quittait pas des yeux ses gants noirs. C'est bien ce qu'elle était : les yeux et les oreilles des lièvres que ces militaires chassaient. Silencieuse et invisible comme une souris.

– Mercedes !

La servante oublia de respirer quand le gant noir agrippa son épaule.

Vidal plissait les yeux, soupçonneux. *Il se méfie toujours, Mercedes,* tenta-t-elle de se rassurer. Il aimait lire, sur le visage de ses interlocuteurs, la peur qu'inspirait son regard inquisiteur. Mercedes jouait toutefois ce jeu depuis suffisamment de temps pour ne pas se trahir. Une petite souris. Invisible. Que Vidal s'avise un jour de la croire chatte ou renarde, et son compte serait bon.

– Dites au Dr Ferreiro qu'il vienne nous voir.

– Bien, *señor*.

Elle inclina la tête afin de se faire toute petite. La plupart des hommes ne supportaient pas les femmes de grande taille. Vidal ne faisait pas exception à la règle.

Trois nouveaux postes de commandement. Vivres et médicaments stockés au moulin.

Voilà qui devrait être utile.

4

UNE ROSE SUR UNE MONTAGNE NOIRE

Le Dr Ferreiro était un homme bon doté d'une belle âme. Ofelia en eut la certitude à l'instant où il entra dans la chambre de sa mère. La gentillesse se distingue aussi nettement que la cruauté. Elle diffuse lumière et chaleur, or ce médecin semblait être empli autant de lumière que de chaleur.

– Avec ça, vous allez passer une bonne nuit, assura-t-il à Carmen en versant deux gouttes d'un liquide ambré dans un verre d'eau.

Elle n'avait pas discuté lorsqu'il lui avait recommandé de rester au lit quelques jours. Ce lit était un imposant meuble en bois qu'Ofelia et sa mère pouvaient se partager sans se gêner. Cette dernière avait perdu la santé depuis qu'elles étaient arrivées dans ce triste endroit. Elle avait le front trempé de sueur, son beau visage strié de fines rides de douleur. Ofelia était inquiète, mais regarder les gestes calmes et posés du médecin la reconfortait.

– Pas plus de deux gouttes, prévint-il en remettant à Ofelia la petite fiole marron afin qu'elle la rebouche. Tu verras, cela va la requinquer.

Sa mère manqua s'étouffer en avalant la potion.

– Il faut tout boire, insista le Dr Ferreiro.

Sa voix était aussi chaude que les couvertures du lit, et Ofelia se demanda pourquoi sa mère n'était pas tombée amoureuse d'un homme comme ce docteur. Il lui rappelait son père. Un tout petit peu.

La jeune fille s'assit sur le bord du lit quand Mercedes fit son entrée dans la chambre.

– Il vous attend, annonça la servante au Dr Ferreiro.

Il. Personne ne prononçait son nom. Vidal. À l'oreille, ce nom évoquait le bruit d'une pierre traversant une vitre, chaque lettre comme un tesson de verre. *Capitán.* La plupart des gens l'appelaient ainsi. Ofelia, elle, jugeait que le terme de « Loup » lui convenait davantage.

– Surtout n'hésitez pas à m'appeler, dit le docteur en refermant sa sacoche. De jour comme de nuit. Vous-même ou votre gentille infirmière, ajouta-t-il en gratifiant Ofelia d'un sourire.

Puis il quitta les lieux, accompagné de Mercedes. Ofelia se retrouva pour la première fois seule avec sa mère dans cette vieille bâtisse aux relents d'hivers glaçants et de tristesse ancestrale. Elle avait toujours aimé être seule avec sa mère... jusqu'à ce que le Loup entre en scène.

Sa mère l'attira contre elle.

– Ma petite infirmière, souffla-t-elle en passant une main sous le bras de son enfant, un sourire las mais heureux aux lèvres. Ferme la porte et éteins la lumière, *cariño.*

Malgré la présence de sa mère, Ofelia tremblait à l'idée de passer la nuit dans cette chambre inconnue. Pourtant, elle fit ce qui lui était demandé. Elle posait la main sur le loquet de la porte lorsqu'elle aperçut le docteur et Mercedes, qui discutaient sur le palier. Ceux-ci ne la remarquèrent pas, et l'adolescente ne voulait pas les épier, mais elle ne put s'empêcher d'écouter. Écouter... après tout, c'est bien à cela que se résume l'enfance. Découvrir les secrets des adultes pour ensuite comprendre leur monde – et comment y survivre.

– Vous devez nous aider, docteur ! chuchotait Mercedes. Il faut que vous alliez le voir. La blessure ne guérit pas. Sa jambe le fait de plus en plus souffrir.

– C’est tout ce que j’ai pu me procurer, souffla l’homme en remettant à la servante un petit paquet enveloppé dans du papier brun. Je suis désolé.

Mercedes accepta le paquet, mais Ofelia blêmit en lisant le désespoir sur son visage. Mercedes semblait si forte, capable de la protéger dans cette maison emplies de solitude et des fantômes du passé.

– Le *capitán* vous attend dans son bureau, conclut la servante en se redressant.

Après quoi elle laissa le docteur descendre au rez-de-chaussée sans lui adresser un regard. L’homme marchait d’un pas lourd, comme s’il culpabilisait de laisser Mercedes dans une telle détresse.

Ofelia, elle, ne pouvait bouger.

Les secrets. Ils nourrissent les ténèbres du monde, mais donnent aussi l’envie de les percer à jour...

Ofelia se tenait encore dans l’embrasure de la porte lorsque Mercedes se retourna. Cette dernière écarquilla les yeux – de peur – à l’instant où elle aperçut la jeune fille, et elle cacha aussitôt le paquet sous son châle, tandis que les jambes d’Ofelia lui obéirent enfin et qu’elle refermait la porte, en priant pour que Mercedes oublie qu’elle l’avait surprise.

– Ofelia ! Viens ici ! lança sa mère depuis le lit.

Le feu de cheminée diffusait enfin un peu de lumière dans la chambre, accompagnant les deux flammes de bougies qui dansaient sur le manteau. Ofelia se glissa sous les couvertures et enlaça sa mère.

Elles étaient seules. Cela aurait dû leur suffire, non ? Hélas, son petit frère tapait déjà du pied dans le ventre de sa mère. Allait-il être le portrait de son père ? *Va-t’en !* pensa Ofelia. *Laisse-nous. Nous n’avons pas besoin de toi. Je suis là pour elle, je prends soin d’elle.*

– Mon Dieu, tu as les pieds gelés ! dit sa mère.

Au contraire, Ofelia, elle, lui trouva le corps bien chaud. Un peu trop, peut-être, mais le docteur n'avait pas semblé s'inquiéter de la fièvre.

Autour d'elles, le moulin gémissait et craquait. Il ne voulait pas de leur présence. Il réclamait le retour du meunier. Ou peut-être préférait-il demeurer seul avec la forêt, laisser les racines des arbres percer ses murs, les feuilles recouvrir son toit, jusqu'à ce que ses pierres et ses poutres redeviennent partie intégrante de la nature.

– Tu as peur ? murmura la mère.

– Un peu, avoua Ofelia.

Un nouveau gémissement s'échappa des vieux murs, et les poutres soupirèrent au-dessus du lit, comme si on les tordait. Ofelia se blottit davantage contre sa mère. Celle-ci déposa un baiser sur ses cheveux – aussi noirs que les siens.

– Ce n'est rien, *cariño*, c'est le vent. Ici, ce n'est pas du tout comme la nuit en ville. En ville, on entend les voitures, les tramways. Ici, les maisons sont beaucoup plus vieilles. Elles grincent...

En effet. Cette fois, la mère et la fille tendirent l'oreille.

– On dirait que les murs parlent, tu ne trouves pas ? reprit la mère.

Elle n'avait plus serré sa fille contre elle comme ça depuis qu'elle avait su qu'elle était enceinte.

– Demain... Demain j'aurai une surprise pour toi.

– Une surprise ? répéta Ofelia en levant les yeux vers le visage pâle de sa mère.

– Oui.

La jeune fille se sentait en sécurité entre les bras de sa mère. Pour la première fois depuis... depuis quand ? Depuis la mort de son père. Depuis que sa mère avait fait la rencontre du Loup.

– C'est un livre ? demanda-t-elle.

Son père lui en offrait souvent. Il leur confectionnait parfois aussi des « habits ». « Du lin. Pour protéger la reliure, Ofelia, expliquait-il.

Aujourd'hui, les reliures se font en tissu au rabais. Le lin, c'est mieux. » Il lui manquait terriblement. Elle avait parfois l'impression que son cœur saignait et qu'il ne guérirait que lorsqu'elle le reverrait.

– Un livre... gloussa sa mère. Non, pas un livre. Encore mieux.

Ofelia ne lui rappela pas que, à ses yeux, rien ne valait mieux qu'un livre. Sa mère n'aurait pas compris. Sa mère n'utilisait pas les livres comme un refuge ni comme un portail vers un autre monde. Elle ne voyait pas plus loin que ce monde-ci – et encore, estimait Ofelia, pas tout le temps. Et c'est cette étroitesse d'esprit qui rendait sa mère mélancolique. Les livres auraient eu bien des choses à lui apprendre – sur des lieux exotiques, sur les animaux et les plantes, sur les étoiles ! Les livres pouvaient être des fenêtres et des portes, des ailes de papier avec lesquelles elle se serait envolée. Sa mère avait peut-être tout bonnement oublié comment on volait. Ou bien elle ne l'avait jamais appris.

Carmen avait fermé les yeux. Quand elle rêvait, au moins, elle voyait autre chose que ce monde, n'est-ce pas ? s'interrogea Ofelia en pressant sa joue sur la poitrine de sa mère. Si proches l'une de l'autre, leurs corps ne firent plus qu'un, comme avant la naissance d'Ofelia. Elle entendait les mouvements de la respiration de sa mère, les battements doux et réguliers de son cœur, tel un métronome qui battrait contre ses côtes.

– Pourquoi a-t-il fallu que tu te maries ? murmura l'adolescente.

Quand les mots franchirent ses lèvres, elle espérait à moitié que sa mère soit déjà endormie. Hélas, la réponse lui parvint presque aussitôt :

– Ça faisait trop longtemps que j'étais seule, ma chérie.

Sa mère fixait le plafond ; la couche de chaux était craquelée, striée de toiles d'araignées.

– Mais moi, j'étais avec toi, répliqua Ofelia. Tu n'étais pas seule.

Sa mère ne quittait pas des yeux le plafond ; soudain, ce fut comme si elle était transportée à des kilomètres d'Ofelia.

– Quand tu seras plus grande, tu comprendras. Ça n’a pas été facile pour moi non plus, lorsque ton père...

Carmen se tut brusquement, le souffle coupé, et appuya une main sur son ventre gonflé.

– Ton frère est un peu agité.

Ofelia trouva la main de sa mère brûlante quand elle la couvrit de la sienne. Oui, elle aussi sentait les mouvements de son frère. Et non, visiblement il n’allait pas s’en aller. Il comptait bien faire son entrée dans le monde.

– Raconte-lui une de tes histoires ! souffla sa mère. Je suis sûre que ça va le calmer.

Ofelia rechignait à partager ses histoires avec son frère, mais elle finit par se redresser pour s’asseoir dans le lit. Sous les draps blancs, le corps de sa mère ressemblait à une montagne enneigée, son frère endormi dans sa grotte la plus profonde. Elle posa sa tête sur la bosse qui relevait les couvertures, caressa l’endroit où son frère bougeait.

– Petit frère... souffla-t-elle. Mon petit frère.

Sa mère n’avait pas encore donné de prénom au futur bébé. Il en aurait besoin sous peu, afin de se préparer à ce monde.

– Il y a de nombreuses années... dans un pays très lointain et très triste... dit Ofelia d’une voix douce et basse (mais elle ne doutait pas que son frère l’entende) se dressait une très haute montagne de pierres noires et rugueuses...

*
* *

Derrière le moulin, dans la forêt aussi noire et silencieuse que la nuit, la créature qu’Ofelia avait appelée « la Fée » déploya ses ailes et se laissa guider par la voix de la jeune fille, ses paroles formant un sentier de miettes de pain dans la nuit.

– Et au sommet de cette montagne, poursuivit Ofelia, chaque matin, à l’aube, une rose magique fleurissait. Les gens prétendaient que quiconque la cueillerait deviendrait immortel. Cependant, personne n’osait s’approcher de la fleur car ses épines étaient empoisonnées.

Oh oui, des roses comme cela, il en existe beaucoup, se dit la Fée tandis qu’elle voletait vers la fenêtre derrière laquelle la jeune fille racontait son histoire. Quand elle se glissa dans la chambre, de ses battements d’ailes aussi discrets que la voix d’Ofelia était douce, elle aperçut l’enfant et sa mère, blotties l’une contre l’autre pour repousser les ténèbres de la nuit. Mais les ténèbres du moulin étaient plus effrayantes encore, et l’adolescente savait bien qu’elles étaient nourries par l’homme qui les avait fait venir ici.

– Les gens ne parlaient que de la souffrance que ces épines pouvaient causer, chuchotait Ofelia à son futur frère. Ils se mettaient en garde les uns les autres : quiconque escaladerait la montagne mourrait. Il leur était plus simple de croire à la douleur et aux épines qu’à la possibilité de la vie éternelle. La peur confortait leur croyance. Ils ne pouvaient espérer – non, ils en étaient incapables. Alors chaque soir, la rose se fanait, sans pouvoir offrir à quiconque son don...

*
* *

Assise sur le rebord de la fenêtre, la Fée écouta. Elle se réjouissait que la fille connaisse l’histoire des épines, car sa mère et elle venaient de s’installer dans une montagne très sombre. Le maître de cette montagne – oh oui, la Fée le connaissait parfaitement – se trouvait dans son bureau, situé au rez-de-chaussée, derrière la roue du moulin. Il astiquait la montre de gousset héritée de son père – encore un père, mort lui aussi mais dans une autre guerre.

– La rose resta perdue et oubliée, conclut Ofelia en appuyant sa joue contre le ventre de sa mère, au sommet de la montagne de pierres froides,

seule jusqu'à la fin des temps.

Sans le savoir, elle venait de parler à son frère de son propre père.

5

PÈRES ET FILS

Vidal nettoyait chaque soir la montre de gousset qui avait appartenu à son père ; c'était la seule occasion à laquelle il ôtait ses gants. La pièce qu'il avait transformée en bureau se situait derrière l'énorme roue qui, autrefois, écrasait le grain. Les rayons colossaux de cette roue occupaient presque toute la hauteur de la pièce et donnaient parfois à Vidal l'impression de vivre à l'intérieur d'une montre géante – sensation qui lui procurait un étrange réconfort. Après avoir poli le boîtier en argent richement ciselé, il épousseta les rouages du mécanisme avec la tendresse qu'il aurait réservée à une créature vivante.

Les objets qui nous sont chers révèlent parfois davantage qui nous sommes que les gens que nous aimons. Le verre de la montre s'était fissuré dans la main du père de Vidal à l'instant où il s'était éteint. Preuve, pour Vidal, que les objets pouvaient défier la mort, à condition qu'on en prenne le plus grand soin.

Son père était un héros. Vidal avait grandi avec cette idée ancrée dans son esprit. Il s'était construit autour d'elle. Un homme, un vrai. Et cette idée convoquait presque chaque fois le souvenir de leur visite des collines de Villanueva. Le littoral sauvage à l'horizon, les rochers déchiquetés en

contrebas – un à-pic de trente mètres. Son père l'avait conduit jusqu'au bord du précipice et l'avait forcé à regarder le vide au-dessous de lui.

– Sens-tu cette peur ? lui avait-il demandé. Tu ne dois jamais l'oublier. Elle t'envahira chaque fois que tu feras preuve de faiblesse – chaque fois que tu tenteras d'oublier que tu es au service de ton pays et de ta condition. Lorsque la mort ou l'honneur se présenteront à toi. Si tu trahis ta patrie, ton nom ou ton héritage, ce sera comme si tu plongeais dans le vide. L'abysse t'est invisible, mais il n'en existe pas moins pour autant. Ne l'oublie jamais, mon fils...

On toqua à la porte, et le présent effaça le passé. Un coup si léger qu'il trahit la personne qui demandait la permission d'entrer.

Vidal plissa le front. Il ne supportait pas que l'on interrompe son rituel du soir.

– Entrez ! répondit-il sans quitter des yeux le mécanisme de la montre.

– *Capitán.*

Les pas du Dr Ferreiro étaient aussi doux et prudents que sa voix. Le médecin s'arrêta près de la table.

– Comment va-t-elle, docteur ? l'interrogea Vidal.

Les rouages de la montre de gousset, qui reprirent leur rythme parfait, confirmèrent tous les bienfaits d'un bon entretien bien ordonné. L'immortalité était propreté et précision. Nul besoin d'un cœur pour cet instrument. Les battements cardiaques se déréglaient trop aisément et finissaient toujours par s'arrêter, malgré tous les soins que l'on pouvait prendre.

– Elle est très faible, indiqua le Dr Ferreiro.

Doux – oui, voilà bien ce qu'était cet homme. Vêtements doux au toucher, voix douce à l'oreille, regard doux. Vidal aurait pu le briser aussi facilement qu'il brisait le cou des lapins, il en était certain.

– Elle pourra se reposer autant que nécessaire, assura-t-il. Je dormirai ici même.

Cela faciliterait les choses, en tout cas. Il s'était de toute façon lassé de Carmen. Il se lassait vite des femmes. La plupart d'entre elles cherchaient toujours une trop grande proximité. Vidal ne laissait jamais personne l'approcher de trop près. Cela l'aurait rendu vulnérable. L'amour n'était que désordre. Le désir lui-même pouvait être source de confusion, hormis si on l'assouvissait pour immédiatement passer à autre chose. Les femmes ne le comprenaient jamais.

– Et mon fils ? demanda-t-il.

Cet enfant était tout ce qui comptait à ses yeux. Un homme sans fils était mortel.

Le docteur en resta coi. Son regard semblait toujours un peu surpris, derrière ses lunettes à monture d'argent. Il s'apprêtait à répondre quand Garcés et Serrano apparurent dans l'embrasement de la porte.

– *Capitán !*

Vidal imposa le silence à ses officiers d'un mouvement de la main. La peur qu'il lut sur leurs visages ne manquait jamais de le mettre en joie. Il en oublia presque ses conditions d'hébergement misérables, à mille lieues des villes et des champs de bataille où s'écrivait l'Histoire. Bien que cantonné dans cette forêt immonde et infestée de rebelles, il comptait bien tirer son épingle du jeu. Il allait instiller la peur et infliger la mort avec une précision telle que les généraux qui l'avaient dépêché en ces lieux en entendraient parler. Certains d'entre eux avaient même combattu au côté de son père.

– Mon fils ! répéta Vidal avec une impatience acérée. Comment se porte-t-il ?

Ferreiro l'observa un moment, abasourdi. *Ai-je jamais rencontré d'homme aussi détestable que vous ?* semblaient demander ses yeux.

– Pour l'heure, déclara-t-il, il n'y a pas de raison de s'inquiéter.

Vidal prit une cigarette et saisit sa casquette.

– Très bien, commenta-t-il en tirant sa chaise.

Comprendre : *Allez-vous-en.*

Mais le docteur ne bougea pas d'un pouce.

– Votre femme n'aurait pas dû entreprendre ce voyage, *Capitán*. Pas à un stade aussi avancé de sa grossesse.

Quel imbécile. Un mouton ne devrait pas s'adresser en ces termes à un loup.

– C'est votre opinion ?

– Mon opinion professionnelle, oui, *Capitán*.

Vidal contourna la table d'un pas lent, sa casquette réglementaire sous le bras. Il dépassait Ferreiro en taille. Ce n'était pas difficile, le docteur était petit. Il perdait ses cheveux ; quant à sa barbe broussailleuse, elle lui donnait un air de vieillard pathétique. Vidal, lui, n'aimait rien de plus que la peau lisse laissée par le passage d'un rasoir à main affûté. Les hommes comme Ferreiro ne lui inspiraient que mépris. À quoi bon soigner et guérir dans un monde où il n'est question que de tuer ?

– Un fils, affirma-t-il d'une voix posée, doit venir au monde là où se trouve son père.

L'imbécile. Vidal se dirigea vers la porte, laissant derrière lui une traînée de fumée de cigarette dans la pièce mal éclairée. Vidal n'aimait pas les lumières. Il préférait contempler ses propres ténèbres. Il était presque à la porte lorsque Ferreiro fit de nouveau entendre sa voix sirupeuse.

– Comment pouvez-vous être si sûr que ce sera un garçon, *Capitán* ?

Vidal se retourna, un sourire aux lèvres, les yeux aussi noirs que la suie. D'un simple regard, il savait donner à ses interlocuteurs la sensation qu'il leur enfonçait une lame entre les côtes.

– Je ne vous retiens pas, dit-il.

Visiblement, Ferreiro sentit la lame.

*

* *

Les soldats de garde avaient capturé deux braconniers après le couvre-feu. Vidal s'étonnait que Garcés ait jugé bon de l'en prévenir alors que tous

ses officiers savaient à quel point il détestait qu'on le dérange si tard.

La lune ressemblait à une faucille affamée dans le ciel quand les hommes sortirent du moulin.

– À vingt heures, nous avons détecté du mouvement dans le secteur nord-ouest, rapporta Garcés tandis qu'ils traversaient la cour. Des coups de feu. Le sergent Bayona a fouillé le secteur et capturé les suspects.

Garcés s'exprimait toujours comme s'il dictait un texte.

Les prisonniers – un jeune homme et un vieillard – avaient le visage aussi pâle que la lune étiolée. Leurs habits crasseux trahissaient l'activité dans les bois, et leurs regards, la culpabilité et la peur.

– *Capitán*, commença le jeune, que Vidal toisait en silence. Cet homme est mon père. Mon père est un homme honorable.

– Cela, c'est moi qui en jugerai, répliqua Vidal.

Il aimait voir la peur qu'il inspirait dans les yeux du jeune homme, mais cela l'énervait dans le même temps.

– Tu ne sais donc pas qu'on se découvre devant un officier ?

Le fils retira sa casquette élimée. Vidal savait pertinemment pourquoi ce jeune évitait son regard. Le sale paysan ! Il était fier – cela s'entendait à sa voix – et suffisamment intelligent pour savoir que ses ravisseurs n'apprécieraient pas qu'il le montre.

– Voici ce que nous avons trouvé sur eux, intervint Serrano en remettant à Vidal un vieux fusil. Il a servi récemment.

– Nous chassions le lapin ! se défendit le jeune homme avec fierté.

– T'ai-je autorisé à parler ?

Le vieillard, lui, avait si peur que ses genoux semblaient sur le point de flancher. Il tremblait pour son fils. Un soldat lui arracha la besace qu'il portait à l'épaule et la tendit à Vidal. Celui-ci en sortit un almanach de poche, distribué dans les campagnes par le gouvernement républicain. Le *capitán* lut le slogan à voix haute et eut un petit ricanement :

– « Ni dieu, ni patrie, ni maître. » Je vois.

– De la propagande rouge, *Capitán* ! assura aussitôt Serrano, fier et soulagé de ne pas avoir dérangé son *capitán* pour deux simples paysans.

Ceux-ci faisaient peut-être même partie de la résistance qui combattait le général Franco – les hommes mêmes que Vidal et ses troupes étaient venus chasser dans cette maudite forêt.

– Ce n’est pas de la propagande ! protesta encore le fils.

– Chuuut !

Les soldats perçurent la menace dans la voix de Vidal. Le jeune arrogant, lui, était trop désireux de protéger son père. L’amour peut tuer de bien des façons.

– Ce n’est qu’un almanach, *Capitán* !

Non, ce gosse ne savait décidément pas se taire.

– Nous sommes de simples paysans, intervint son père dans l’espoir de détourner le regard de Vidal de son fils.

– J’écoute, le relança Vidal.

Il aimait que ses prisonniers implorent sa clémence.

– Je suis sorti chasser le lapin. Pour mes filles. Elles sont malades.

Vidal renifla le contenu d’une bouteille qu’il avait sortie de la besace du vieil homme. De l’eau. On ne savourait bien ces choses-là qu’à condition de les faire dans le calme.

De l’ordre. Même pour ces affaires-là.

– Des lapins... articula-t-il. Est-ce bien vrai ?

Il savait que le fils allait tomber dans le piège. Il savait ces choses-là, ça oui. Les généraux avaient eu tort de l’envoyer gâcher son talent dans cette forêt. Il aurait pu accomplir de grandes choses.

– *Capitán*, sans vous manquer de respect, si mon père dit qu’il chassait le lapin, c’est qu’il chassait le lapin.

Le jeune dissimulait sa fierté sous ses paupières baissées, mais ses lèvres l’avaient trahi.

Avec calme. Ces affaires-là se traitaient avec calme.

Vidal brandit la bouteille d'eau et l'écrasa sur la figure du jeune arrogant. Puis il lui enfonça le verre cassé dans l'œil. Une fois, deux fois, trois fois. *Laisse la rage s'exprimer, ou bien elle te consumera.* Le verre trancha et broya, réduisant peau et chair en une bouillie sanglante.

Le père hurla plus fort que le fils, ses larmes creusèrent deux sillons sur ses joues sales.

– Vous l'avez tué ! Vous l'avez tué ! Assassin !

Vidal lui tira deux balles dans la poitrine. Une poitrine bien maigre. Les balles n'eurent aucun mal à trouver son cœur. Elles traversèrent ses haillons crasseux et ses os pas plus épais que du carton.

Le fils bougeait encore, les mains rouges du sang qui s'écoulait de sa plaie béante au visage. Quelle boucherie. Vidal l'abattit à son tour. Sous la faucille pâle de la lune.

La forêt observait la scène dans le même silence que les soldats.

Le *capitán* essuya ses gants à la besace du vieux braconnier, puis il en vida le contenu par terre. Des papiers. Encore des papiers. Et deux lapins morts. Il les ramassa. Deux créatures maigrichonnes faites d'os et de poils. Du quoi préparer un ragoût, guère mieux.

– La prochaine fois, tâchez de fouiller ces fils de charognard comme il faut avant de venir frapper à ma porte, lança-t-il à Serrano.

– Oui, *Capitán*.

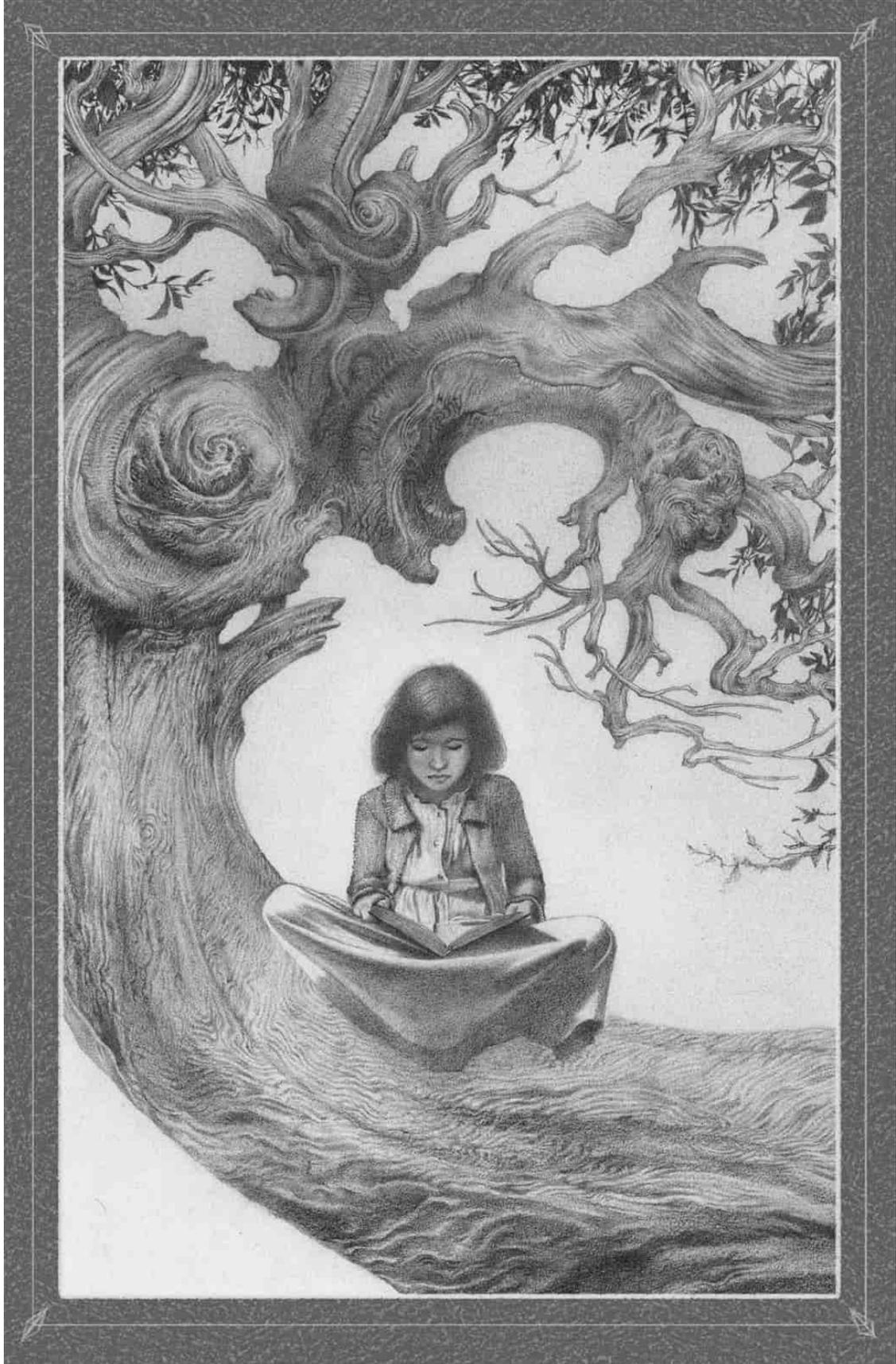
Quelle raideur, chez tous ces hommes autour de Vidal !

Quoi ? semblait-il les défier du regard. Il avait du tempérament. Et alors ? À quoi songeaient-ils, tous, qui scrutaient ainsi ces deux cadavres à leurs pieds ? À leurs pères ou leurs frères, eux aussi paysans ? À leurs enfants, qu'eux aussi aimaient ? À l'éventualité qu'un jour il leur fasse subir le même sort ?

Possible.

Nous sommes tous des loups, avait-il envie de leur dire. *Observez-moi et apprenez.*

LA PROMESSE
DU SCULPTEUR



Il était une fois un jeune sculpteur du nom de Cintolo. Cintolo était au service d'un roi dont le royaume se situait à une telle profondeur dans les entrailles de la terre que ni les rayons du soleil ni le clair de lune ne pouvaient l'atteindre. Cintolo garnissait les jardins royaux de rubis sculptés en forme de fleurs et de fontaines de malachite. Les bustes du couple royal qu'il créait étaient d'un réalisme tel que l'on croyait percevoir leur souffle.

La seule enfant du roi et de la reine, la princesse Moanna, aimait observer le sculpteur à l'œuvre, mais Cintolo ne parvenait jamais à finir de modeler la silhouette de la fillette.

– Je suis incapable de rester assise aussi longtemps, s'expliquait-elle. J'ai trop à faire, trop à voir.

Et un beau jour, Moanna disparut. Cintolo se rappela toutes les fois où elle lui avait demandé à quoi ressemblaient le soleil, la lune et les arbres, dont les racines composaient le plafond de sa chambre.

Le roi et la reine furent à ce point dévastés de sa disparition que le Royaume Souterrain tout entier résonnait de leurs soupirs, et que leurs larmes nimbèrent les fleurs du sculpteur comme la rosée. Le Faune, qui était le conseiller du couple royal pour tout ce qui concernait les bêtes et les créatures sacrées qui vivaient sous terre, dépêcha ses messagers : chauves-souris, fées, lapins et corbeaux. Tous avaient pour mission de ramener Moanna au royaume. Hélas, leurs yeux ne purent trouver la princesse.

Celle-ci avait disparu depuis trois cent trente ans lorsque, une nuit, le Faune pénétra dans l'atelier de Cintolo qui s'y était endormi au milieu de ses outils – il avait à cœur d'apaiser la peine de Leurs Majestés en ciselant le portrait de Moanna dans une jolie pierre de lune ; toutefois, malgré tous ses efforts, les traits de la princesse échappaient à son souvenir.

– J'ai une tâche à te confier, Cintolo, déclara le Faune, une tâche pour laquelle il ne te sera pas permis d'échouer. Je veux que des sculptures représentant le roi et la reine – autant de sculptures que les fougères comptent de frondes – poussent et ornent la terre dans le Royaume Supérieur. Peux-tu les réaliser ?

Cintolo hésita – mais personne ne se risquait jamais à dire non au Faune, car celui-ci était connu tant pour son mauvais caractère que pour l'influence qu'il avait sur le roi. Alors Cintolo se mit au travail. Un an plus tard, des centaines de colonnes de pierre avaient surgi du sol, toutes arborant les traits mélancoliques des parents de Moanna, toutes portant l'espoir secret du Faune qu'un jour la princesse perdue en aperçoive une et se rappelle d'où elle venait. Hélas, les années passèrent sans nouvelles de Moanna. L'espoir mourut au Royaume Souterrain, telle une fleur privée de pluie.

Cintolo prit de l'âge. La pensée qu'il risquait de mourir avant que ses dons aient permis de ramener l'enfant de ses souverains lui était insupportable. Aussi demanda-t-il audience au Faune.

Celui-ci était occupé à nourrir les Fées qu'il avait à son service. Il leur donnait ses larmes, afin qu'elles n'oublient pas Moanna – ces créatures ont tendance à perdre la mémoire.

– Votre Altesse à Cornes, prononça le sculpteur, puis-je offrir une fois de plus mes humbles talents afin de retrouver notre princesse perdue ?

– Et comment donc comptes-tu y parvenir ? lui répliqua le Faune tandis que les Fées cueillaient une larme de ses doigts griffus.

– Permettez-moi, je vous prie, de ne pas répondre à cette question. J'ignore encore si mes mains sauront créer ce que mon esprit visualise.

J'espère toutefois que, malgré mon silence, vous consentirez à prendre la pose.

– Moi ? s'étonna le Faune.

Mais il lut sur les traits du vieillard la passion, la patience, ainsi que la vertu la plus précieuse de toutes en ces temps d'abattement : l'espoir. Alors il ajourna tous ses autres devoirs – et ils étaient nombreux – pour se plier à la volonté du sculpteur.

Cintolo n'utilisa pas la pierre pour cette œuvre. Il réalisa une statue du Faune en bois – car le bois n'oublie jamais qu'il a été un arbre vivant, un être qui respire l'air des deux royaumes.

Cintolo mit trois jours et trois nuits à achever la sculpture et, lorsqu'il autorisa le Faune à se lever de son siège, son portrait en bois en fit autant.

– Ordonnez-lui d'aller la trouver, Votre Altesse à Cornes, réclama le sculpteur. Je vous promets qu'il ne se reposera ni ne mourra tant qu'il n'y sera parvenu.

Le Faune sourit, car il avisa une autre qualité rare dans les traits du vieillard : la foi. Foi en son art et en ses promesses. Alors, pour la première fois depuis fort longtemps, le Faune se prit à espérer de nouveau.

Malheureusement, les routes étaient nombreuses, au Royaume Supérieur, et la créature du sculpteur eut beau arpenter forêts et déserts, franchir plaines et montagnes, elle ne put trouver la princesse perdue, et de ce fait tenir la promesse de son créateur. Cintolo en fut dévasté et, quand la Mort vint frapper à la porte de son atelier, il ne La renvoya pas mais La suivit docilement, escomptant ainsi oublier son échec.

La créature de Cintolo ressentit sa mort dans une douleur aiguë. Son corps de bois, vieilli, mûri par le vent, la pluie et les kilomètres parcourus, se raidit sous l'effet de la peine, et ses pieds refusèrent de faire un pas de plus. Deux colonnes jaillirent des fougères qui bordaient le sentier sur lequel il se tenait. Elles arboraient les visages tristes du roi et de la reine dont elle cherchait la fille en vain depuis si longtemps. Bien décidée à s'acquitter de sa

tâche, la créature s'arracha l'œil droit et le déposa sur le sentier forestier. Après quoi elle s'engagea d'une démarche raide dans les fougères, et se changea en pierre auprès du couple royal qu'elle avait déçu, sa bouche entrouverte dans un ultime soupir pétrifié.

L'œil, lui, témoin éternel des talents du vieux sculpteur, demeura sur le sol humide un nombre incalculable de jours et de nuits. Jusqu'à ce qu'un après-midi trois berlines noires s'aventurent dans cette forêt. Les véhicules firent halte sous les arbres sans âge et une jeune fille sortit de l'un d'eux. Elle suivit le sentier et foula l'œil ciselé par Cintolo. Elle le ramassa, chercha alentour d'où il pouvait provenir. Elle découvrit les trois colonnes érodées, sans toutefois reconnaître les visages sculptés. Trop de temps était passé.

Elle remarqua cependant qu'il manquait un œil à l'une des colonnes. Alors elle pénétra dans les fougères jusqu'à se retrouver au pied de la colonne qui avait jadis été le Faune en bois de Cintolo. L'œil ramassé sur le chemin s'adaptait parfaitement à l'emplacement vide dans le visage de pierre érodée ; et à cet instant précis, dans une salle située si loin dans les profondeurs de la terre que seules les racines des plus grands arbres pouvaient l'atteindre, le Faune dressa la tête.

– Enfin ! murmura-t-il.

Après quoi il cueillit une fleur de rubis dans les jardins royaux, qu'il alla déposer sur la tombe de Cintolo, puis il envoya une de ses Fées à la recherche de la fille.

6

DANS LE LABYRINTHE

Des bruissements d'ailes réveillèrent Ofelia. Des bruits secs, brefs, hargneux, suivis par des cliquetis : une créature se déplaçait dans le noir. Les bougies s'étaient éteintes, le feu était mort. Il régnait un froid glacial tout autour d'elle.

– Maman ! chuchota Ofelia. Réveille-toi ! Il y a quelque chose dans la chambre.

Mais sa mère demeura endormie. La potion du Dr Ferreiro l'avait plongée dans un sommeil aussi profond qu'un puits. Ofelia se rassit sur le lit ; elle frissonnait, alors même qu'elle portait son gros pull en laine par-dessus sa chemise de nuit. Elle tendit l'oreille...

Là !

La chose fut soudain au-dessus d'elle ! Ofelia écarta les couvertures puis alluma la lumière, mais replia les jambes sous elle sitôt qu'elle sentit un frôlement.

C'est alors qu'elle la vit.

La Fée-insecte assise au bout du lit. Ses longues antennes tressautaient, ses maigres pattes avant esquissaient des gestes, sa bouche chuchotait des paroles dans une langue qui, Ofelia en était convaincue, sortait tout droit de

ses contes de fées. La jeune fille retint son souffle quand la créature descendit du cadre du lit et s'engagea sur les couvertures. Elle franchit l'immense champ de laine et s'arrêta à une trentaine de centimètres d'Ofelia. Celle-ci s'étonna de constater que toute peur l'avait quittée. Oui, envolée ! Elle n'éprouvait plus que du bonheur, comme si une vieille amie l'avait retrouvée dans cette chambre froide et sombre.

– Bonjour, murmura-t-elle. Tu m'as suivie jusqu'ici ?

Les antennes tressaillirent, et les étranges cliquetis qu'elles émirent rappelèrent à Ofelia les aiguilles de couture de son père lorsqu'il confectionnait une nouvelle robe pour sa poupée.

– Tu es une fée, pas vrai ?

La visiteuse n'en avait pas l'air bien sûre.

– Attends ! lui dit Ofelia.

L'adolescente saisit un de ses contes de fées sur la table de chevet, puis l'ouvrit à la page d'une illustration qu'elle avait bien souvent admirée : une silhouette toute noire.

– Tu vois ? C'est une fée.

Ma foi, si la petite le croit. La visiteuse d'Ofelia décida de jouer le jeu. Elle se dressa sur ses pattes arrière, tourna le dos à la fille, perdit ses antennes et fit prendre à ses ailes une forme légèrement différente. Une forme de feuilles. Après quoi, de ses mains à présent humaines, elle caressa ses oreilles pointues et compara sa silhouette à l'illustration. Oui. La métamorphose était un succès. De fait, ce nouveau corps avait des chances de devenir son incarnation préférée, malgré toutes les formes qu'elle avait pu endosser au cours de son immortelle existence. Le changement était dans sa nature. Il participait de sa magie. C'était le jeu dont elle raffolait le plus.

Mais pour l'heure, elle avait une tâche à accomplir. Alors elle voleta jusqu'à la fille et s'adressa à elle avec véhémence. *Suis-moi !* lui communiquait-elle par gestes pressants. Il faut dire que son maître n'était pas le plus patient des êtres.

– Tu veux que je vienne avec toi ? Tu vas dehors ? Où vas-tu ?

Tant de questions. Les humains en posaient sur tous les sujets, mais ils étaient d'ordinaire bien moins doués pour trouver les réponses. La Fée s'élança vers la porte. Ses ailes-feuilles fonctionnaient à merveille, mais elle doutait des capacités de son corps – ses précédents membres d'insecte étaient autrement plus légers et rapides.

Cela n'avait aucune importance. Son maître attendait.

C'est le cœur intrépide qu'Ofelia enfila ses souliers et sortit de la maison, en pleine nuit, à la suite de la Fée. Elle avait presque la sensation de revivre un souvenir. Et puis, qui oserait se méfier d'une fée, quand bien même celle-ci se présentait au beau milieu de la nuit ? C'était sans doute monnaie courante, avec ces créatures. Et on n'avait d'autre choix que de les suivre. Les livres étaient formels, et les contes paraissaient bien plus réels que ce que les adultes racontaient de ce monde. Seuls les livres évoquaient les sujets que les adultes interdisaient aux enfants d'aborder avec eux – la vie, la mort, le bien et le mal. Les seuls sujets qui comptent.

*
* *

Ofelia ne s'étonna pas de voir le portail de pierre surgir des ténèbres.

La Fée le franchit en tourbillonnant. Mercedes n'était pas là pour retenir Ofelia, pas cette fois. Les vieux murs en pierre du labyrinthe se dressaient à sa gauche et à sa droite, ils l'entraînaient toujours plus loin dans des cercles sans fin. Et chaque fois qu'Ofelia hésitait à un virage, la Fée la pressait. *Suis-moi ! Suis-moi !* C'est en tout cas en ces mots que la jeune fille interprétait les piailllements de la créature qui voletait tantôt au-dessus d'elle, tantôt à son côté.

Depuis combien de temps Ofelia marchait-elle ? Elle n'aurait su le dire. Les vieux murs formaient un cadre autour du ciel nocturne. La mousse qui recouvrait les couloirs avait trempé les chaussures de l'adolescente. Cette

promenade avait tout d'un rêve, or le temps n'existe pas dans les rêves. Tout à coup, un passage s'ouvrit et Ofelia pénétra dans une grande cour, au centre de laquelle elle découvrit une énorme ouverture en pierre. Un escalier permettait de descendre dans le puits. Ofelia n'aurait su dire combien de marches l'escalier comportait : il semblait ne pas avoir de fin – l'obscurité l'avalait. Un souffle froid et humide monta du puits et la peur s'empara d'Ofelia. La peur, mais aussi le désir de l'aventure.

Alors la jeune fille se laissa guider par la Fée qui s'enfonçait dans le puits. Les marches s'arrêtèrent au fond de celui-ci, qui ne contenait pas d'eau. Ofelia ne vit rien qu'un monolithe sculpté, pareil à ceux qu'elle avait vus dans la forêt. Aussi ancien que les précédents mais bien plus haut, entouré de canaux en pierre creusés dans le sol et qui dessinaient un labyrinthe – miroir de celui d'en haut. Un bruissement dans les ombres, derrière le monolithe, comme si une grande créature s'y déplaçait. Ofelia était à présent terrorisée, mais la Fée l'incitait à continuer d'avancer. Alors elle finit par franchir les derniers mètres qui la séparaient du fond du puits.

– Il y a quelqu'un ? lança-t-elle. Il y a quelqu'un ?

Il lui sembla entendre un torrent et le bruit de ses pas qui remontait en résonnant.

– Écho ! appela Ofelia tandis que la Fée décrivait des volutes autour de la colonne. Échooo !

Ne serait-ce que pour chasser le silence.

La Fée s'était posée sur un tronc d'arbre mort. Du moins, ça y ressemblait. Mais sitôt que la créature ailée y appliqua ses mains, le bois frémit, et ce qu'Ofelia avait pris pour les vestiges difformes d'un vieil arbre se redressa... et se tourna vers elle.

Cette... chose était gigantesque, tout comme les cornes tordues qui ornaient sa tête massive. Le visage scrutait Ofelia de ses yeux félins – elle n'en avait jamais vu de tels. Un bouc ornait le menton de la créature, ses joues et son front arboraient les mêmes motifs que la colonne. Et quand elle

s'extirpa du mélange de mousse et de plantes séchées qui la retenait prisonnière du mur, la jeune fille découvrit que ce corps était mi-homme, mi-bouc. Des insectes et des mottes de terre se détachèrent de sa peau, et ses os craquèrent quand la créature bougea les membres – comme si elle était restée figée dans le noir trop longtemps.

– Ah... c'est vous ! s'exclama-t-elle. Vous êtes revenue !

Elle fit un pas hésitant en direction de la jeune fille et tendit vers elle ses doigts pâles et griffus comme des racines. Un colosse, véritablement : bien plus grand qu'un homme, des pattes immenses pareilles à celle d'un bouc. Ses yeux, effilés comme ceux d'un chat, étaient d'un bleu pâle, comme des fragments volés au ciel, les pupilles presque invisibles sous les replis de peau évoquant de l'écorce vieille de plusieurs siècles.

La Fée voletait fièrement autour de son maître. Elle avait guidé la fille jusqu'ici, comme il le lui avait demandé.

– Regardez qui votre sœur nous ramène ! ronronna la créature en ouvrant la besace en bois qu'elle portait en bandoulière en travers du torse.

Deux fées s'en échappèrent ; elles avaient pris la même forme que la première, copiée dans le livre d'Ofelia. Le maître gloussa de plaisir quand les Fées entourèrent la jeune fille. Celle-ci enroula ses bras autour d'elle-même pour se protéger de l'air humide et froid qui emplissait le puits – rien d'étonnant à ce que le maître des Fées se déplaçât avec tant de raideur. À moins que cela ne soit qu'une conséquence de son grand âge. Il semblait vieux. Très vieux.

– Je m'appelle Ofelia, déclara-t-elle en s'efforçant de paraître courageuse et en rien intimidée par les cornes et les étranges yeux bleus de la créature. Qui es-tu, toi ?

– Moi ? Ha ! D'aucuns m'appellent Pan. Mais j'ai de nombreux noms !

Il fit quelques pas raides.

– Des noms anciens, que seuls peuvent prononcer le vent et les arbres...

Il disparut derrière le monolithe, mais Ofelia entendait toujours sa voix – rauque et ensorcelante.

– Je suis la montagne, la forêt et la terre. Je suis... argh...

Il émit un bêlement digne d'un bouc, et Ofelia lui trouva l'air à la fois très vieux et très jeune quand il reparut devant elle.

– Je suis...

Il agita ses membres avec le grondement d'un vieux bélier.

– ... un faune ! Votre très humble serviteur, Altesse.

Ofelia demeura bouche bée lorsque, dans un effort qui fit craquer tout son corps, le Faune inclina la tête en une ample révérence. *Altesse* ? Sûrement pas. Il devait la prendre pour quelqu'un d'autre ! Mais oui, elle aurait dû s'en douter ! Quelle raison la Fée avait-elle pu avoir de venir la chercher ? Une simple fille de tailleur comme elle...

– Non, parvint-elle enfin à articuler en reculant. Non, je...

Le Faune releva la tête, redressa son dos engourdi.

– Vous êtes la princesse Moanna...

– Non, non ! protesta Ofelia. Je suis...

– La fille du roi du Monde Souterrain, la coupa le Faune.

Mais que lui racontait-il ? Ses paroles l'effrayaient davantage que la nuit, davantage que ce lieu si éloigné du lit réchauffé par le corps de sa mère. La vraie magie, en dépit de tous ses attraits, est en vérité une chose terrifiante.

– Non, non ! se récria-t-elle encore. Je m'appelle Ofelia. Ma mère est couturière, mon père était tailleur. Vous devez me croire.

Elle perçut l'impatience du Faune quand celui-ci secoua sa tête à cornes, mais elle détectait aussi une pointe d'amusement dans ses traits.

– Sottises, Altesse. Vous, dit-il en pointant un doigt griffu vers elle, n'êtes pas fille d'homme. C'est la lune qui vous a donné naissance.

Les Fées acquiescèrent vigoureusement. Un rayon de lune parvint au fond du puits, comme pour ajouter foi à la déclaration du Faune. Les ailes des Fées se parèrent d'un liseré argenté.

– Et sur votre épaule gauche, poursuivit le Faune, vous trouverez une marque qui vous le confirmera.

Ofelia tourna la tête vers la gauche, mais n’osa pas écarter ses vêtements et mettre à nu sa peau. Elle ne savait trop ce qu’elle redoutait le plus : que le Faune lui ait dit la vérité, ou bien qu’il ait menti.

Une princesse !

– Partout dans le monde, votre véritable père a fait ouvrir des portails afin de permettre votre retour. Celui-ci est le dernier.

Le Faune désignait du geste l’espace dans lequel ils se trouvaient.

– Mais nous devons d’abord nous assurer que votre essence ne s’est pas modifiée et que vous n’êtes pas devenue une créature mortelle. Pour cela, dit-il en farfouillant dans sa besace, vous allez devoir accomplir trois épreuves avant la pleine lune.

Le livre qu’il sortit de son sac semblait bien trop grand pour y être entré. Il était relié de cuir marron.

– Ceci est *Le Livre de la croisée des chemins*, reprit le Faune en tendant le lourd ouvrage à Ofelia. Ouvrez-le uniquement quand vous serez seule...

Il remit également à la jeune fille une bourse qui fit un bruit de grelot quand elle l’agita, mais il se garda bien de lui préciser ce qu’elle devait en faire. Il se contenta de l’observer de ses yeux bleu pâle.

– Le livre vous montrera votre avenir, affirma-t-il en se retirant dans l’ombre. Et ce que vous devrez accomplir.

L’ouvrage était si grand qu’Ofelia avait peine à le tenir. Il faillit d’ailleurs lui échapper des mains lorsqu’elle parvint enfin à l’ouvrir.

Les pages qu’elle découvrit étaient vierges.

– Il n’y a rien d’écrit là-dedans ! s’écria-t-elle.

Mais quand elle leva les yeux, le Faune avait disparu, tout comme les Fées. Il n’y avait que le ciel nocturne au-dessus d’elle, et le motif du labyrinthe à ses pieds.

LES CROCS DU RASOIR

Le rasoir de Vidal était un objet à nul autre pareil, avec sa lame luisante, plus coupante que les crocs d'un loup. Le manche était fait d'ivoire, et la lame, de fabrication allemande. Le *capitán* l'avait volé dans la vitrine d'une boutique pillée, à Barcelone. Une boutique d'articles de luxe pour hommes : accessoires de voyage, nécessaires à barbe, pipes, stylos et peignes en écailles de tortue. Aux yeux de Vidal, pourtant, ce rasoir n'était pas qu'un simple accessoire. C'était un outil qui permettait de trancher et de mordre. Ce rasoir était sa griffe – ses crocs.

Les hommes étaient des créatures on ne peut plus vulnérables, dépourvues de pelage ou d'écailles pour protéger leur chair tendre. Aussi Vidal prenait-il grand soin, chaque matin, de se donner l'aspect d'une bête plus dangereuse. Quand le rasoir passait sur ses joues et son menton, il en absorbait le tranchant. Vidal se plaisait même à imaginer qu'il transformait peu à peu son cœur en un métal froid. Il aimait suivre les mouvements de la lame qui donnaient à son visage l'ordre et l'éclat qui manquaient à son lieu d'exil. Il n'aurait de repos tant que cette forêt immonde ne serait pas aussi propre et nette que le visage qu'il voyait dans le miroir chaque fois que le rasoir avait fait son œuvre.

De l'ordre. De la force. Et un bel éclat métallique. Oui, voilà bien ce qu'il allait apporter à cette forêt. Les lames tranchent les arbres aussi facilement qu'elles coupent les hommes.

Après avoir pris soin de sa figure, il lui restait naturellement à cirer ses bottes. Il s'y consacrait avec tant d'application que le cuir reflétait ensuite la lumière du jour. *Mort !* semblait chuchoter le cuir de tout son sombre éclat. Et tandis que Vidal inhalait la fumée de sa première cigarette de la journée, il imaginait les bruits des bottes qui marchaient en cadence avec la musique que déversait son phonographe. Vidal écoutait un rythme enjoué, contrastant avec le rasoir et les bottes. Une musique qui révélait que la cruauté et la mort étaient une danse pour lui.

Vidal venait de donner le dernier coup de chiffon à ses bottes lorsque Mercedes vint lui apporter son café et un pain.

La servante ne put s'empêcher de jeter un coup d'œil aux deux lapins rachitiques étendus sur la table, à côté de la montre de gousset à laquelle personne ne devait toucher. Depuis l'aube, l'histoire des braconniers avait alimenté les cancans des cuisinières. Le père et le fils qui avaient cherché de quoi nourrir leur famille. Mercedes déposa le gobelet métallique entre les lapins. Quelle cruauté, encore. Elle en avait beaucoup trop vu dans ce moulin. À tel point qu'elle se demandait parfois si cette cruauté ne recouvrait pas son cœur comme de la mousse, à présent.

– Mercedes.

S'il s'adressait d'ordinaire à elle d'une voix douce tel un chat dissimulant ses griffes sous son pelage de velours, Vidal prononçait toujours son prénom comme s'il s'agissait d'une menace.

– Vous préparerez ces deux lapins pour le dîner.

La servante inspecta les bêtes faméliques.

– Ils sont beaucoup trop jeunes, monsieur, affirma-t-elle.

D'autant qu'ils étaient censés nourrir deux jeunes filles malades, ajouta-t-elle en son for intérieur. Dans la cour, un soldat avait imité en se moquant la

voix du vieux braconnier lorsqu'il avait supplié Vidal d'épargner son fils. Ce soldat rigolait du double meurtre. Ces hommes-là étaient-ils donc nés sans cœur, pour torturer, brûler et tuer ainsi ? Eux aussi avaient pourtant été des enfants, autrefois, comme Ofelia. Mercedes tremblait pour cette petite. Elle était trop innocente pour vivre dans ce moulin, et sa mère n'était pas de taille à la protéger. Carmen faisait partie de ces femmes qui recherchent la force chez les hommes au lieu de la puiser en elles-mêmes.

– Bon, alors faites-en un bouillon, suggéra Vidal. Et accommodez les pattes arrière.

– Oui, *señor*.

Mercedes se força à regarder le *capitán* dans les yeux. Elle ne baissa pas le regard lorsqu'il se leva de sa chaise, quoiqu'elle redoutât qu'il lise la haine dans son regard. Si elle les baissait, à l'inverse, il risquait d'interpréter cela comme de la culpabilité et de la peur – et c'était autrement plus dangereux. La culpabilité éveillerait les soupçons de Vidal, et la peur lui donnerait une faim de loup.

– Ce café a un goût de brûlé, commenta-t-il après avoir trempé ses lèvres dans le gobelet. Goûtez-le.

Il aimait la proximité de cette femme.

Mercedes prit le gobelet de sa main gauche, sans lâcher les lapins dans son autre main. Deux êtres vivants morts. *Tu seras bientôt aussi morte qu'eux, Mercedes*, lui souffla son cœur. *Si tu continues ton petit manège.*

Vidal ne la lâchait pas des yeux.

– Vous devriez prêter attention à ce genre de détails, Mercedes. C'est votre rôle, ici.

À ces mots, il posa sa main – si douce et si propre – sur l'épaule de la servante. Celle-ci regretta que sa robe soit si fine quand la main de l'homme glissa le long de son bras : le tissu était tellement abîmé qu'elle sentit sa peau contre la sienne.

– Comme vous voudrez, *señor*.

Vidal possédait un grand appétit en matière de femmes, quand bien même elles savaient toutes qu'il les méprisait. Mercedes se demandait fréquemment si la mère d'Ofelia ne lisait jamais le dédain dans ses yeux lorsqu'il l'enlaçait.

Vidal ne la retint pas lorsqu'elle se retira, mais elle sentit son regard planté entre ses omoplates comme la pointe d'un couteau.

Elle apporta les lapins en cuisine et annonça à Mariana, la cuisinière, que le *capitán* s'était plaint du café.

– C'est un enfant gâté, c'est tout ! répliqua Mariana.

Les autres domestiques éclatèrent de rire. Rosa, Emilia, Valeria... la plupart d'entre elles n'avaient aucune raison de craindre ce personnage, puisqu'elles ne le voyaient jamais. Elles préféraient ne pas voir ce dont ses hommes et lui se rendaient coupables. Mercedes aurait bien aimé, elle aussi, détourner le regard. Encore que... ces vieilles femmes en avaient peut-être déjà trop vu dans leur vie.

– Il va nous falloir une poule de plus et puis du bœuf pour le dîner, déclara Mercedes en remplissant deux seaux avec l'eau qu'une domestique avait fait bouillir.

La mère d'Ofelia avait réclamé qu'on lui prépare un bain.

– Une poule et du bœuf ? Et où tu veux qu'on les trouve ? pesta la cuisinière.

Mariana venait d'un village voisin et avait deux fils militaires. « Les hommes aiment se battre, répétait-elle souvent. C'est leur raison de venir au monde. »

Se moquaient-ils de ce pour quoi ils se battaient ? Se moquaient-ils des femmes ?

– Il a invité tout le village à dîner ce soir, enchaîna Mercedes. Le curé, le général, le docteur, le maire et sa femme...

– Et ils vont plus bâfrer qu'une troupe de cochons affamés ! lui lança la cuisinière tandis qu'elle s'en allait avec ses seaux.

Les servantes rirent bien fort tout en frottant le sang des lapins qui avait coulé sur la table.

Elles ne voulaient pas savoir.

8

UNE PRINCESSE

Ofelia ne parla pas du labyrinthe ni du Faune à sa mère. Elle s'était sentie très proche d'elle, avant que la Fée ne vienne la trouver. Mais les paroles du Faune résonnaient encore dans son esprit lorsqu'elle retourna se glisser dans le lit tiède et qu'elle resta à observer le visage de sa mère dans le noir, tout en se demandant si elle était bel et bien son enfant.

Le croissant de lune. Maman.

La culpabilité l'envahit quand l'aube fit entrer ses pâles rayons par la fenêtre crasseuse et que sa mère lui sourit avant de l'embrasser sur le front. Comme pour chasser d'un baiser toutes ces pensées.

Ne la trahis pas ! se réprimanda Ofelia, tandis que Mercedes et une autre domestique emplissaient la baignoire d'eau bouillante dans la salle de bains. *Elle est si seule ! Aussi seule que moi...* La baignoire semblait venir d'une riche demeure de la ville, trop luxueuse pour appartenir au moulin. Beaucoup de ces maisons-là avaient été détruites pendant la guerre ; une guerre qui avait également tué le père d'Ofelia. La jeune fille était souvent allée jouer au milieu des décombres avec ses amies, se faisant passer pour les fantômes des enfants qui avaient auparavant occupé ces pièces désertées.

– Ce bain n'est pas pour moi mais pour toi, Ofelia ! Debout !

Sa mère lui souriait toujours, mais Ofelia savait que ce sourire s'adressait au Loup. Carmen voulait que sa fille se fasse belle pour lui : toute propre, les cheveux bien peignés, les souliers vernis. Le regard de sa mère se faisait vitreux en présence du Loup, et ses joues pâles s'empourpraient, sans que celui-ci y prête attention.

Ofelia avait hâte de pouvoir raconter son entrevue avec le Faune à Mercedes. Peut-être parce que celle-ci l'avait mise en garde au sujet du labyrinthe ; ou bien parce que Mercedes cachait elle aussi des secrets. Ses yeux trahissaient une connaissance du monde que la jeune fille ne trouvait pas dans ceux de sa mère.

– Ofelia !

Carmen ressemblait à une mariée, ce matin, dans sa robe blanche. Dans sa chaise à roulettes, une fois de plus, comme si le Loup lui avait coupé les jambes. Il l'avait mutilée. Autrefois, elle dansait toute seule lorsqu'elle faisait la cuisine. Le père d'Ofelia avait toujours aimé ce petit rituel. Il prenait sa fille sur ses genoux et, ensemble, ils admiraient Carmen danser.

– Ton père donne un grand dîner, ce soir. Regarde ce que j'ai fait pour toi !

La robe que sa mère présentait à Ofelia était verte, comme la forêt.

– Elle te plaît ? demanda-t-elle en caressant le tissu soyeux. J'aurais adoré avoir une robe aussi belle quand j'avais ton âge ! Et ces chaussures, tu as vu ?

Une paire de souliers noirs aussi luisants que des bottes de soldat. Des souliers qui n'avaient rien à faire en forêt, pas plus que la robe d'ailleurs, malgré sa couleur.

– Elles te plaisent ? insista sa mère, les yeux brillants.

Elle ressemblait à une enfant qui tentait de se faire pardonner une bêtise. Ofelia en était peinée, gênée pour elle.

– Oui, maman, murmura-t-elle. Oui. Elles sont très jolies.

Elle vit soudain un éclair d'inquiétude traverser les yeux de sa mère. *Aide-moi*, implorèrent-ils. *Aide-moi à lui faire plaisir*. Ofelia en fut glacée.

Comme si elle se retrouvait au cœur du labyrinthe et que les ombres de ses murs lui embrumaient le cœur.

– Va prendre ton bain avant qu’il ne refroidisse, conclut sa mère en baissant les yeux, ses paupières lourdes de déception.

Tout ce travail...

Carmen avait passé trop d’heures à coudre cette robe pour accepter de voir la vérité dans les yeux de sa fille. La vérité, c’est qu’elle n’avait pas confectionné cette robe pour Ofelia mais pour l’homme qu’elle lui ordonnait d’appeler « Père », quand bien même ce titre appartenait à un mort.

Chacun se crée ses propres contes de fées. *Grâce à cette robe, il aimera ma fille* – tel était celui que Carmen Cardoso s’était raconté. Elle savait pourtant pertinemment que Vidal ne s’intéressait qu’à l’enfant à naître, dont il serait le père. Trahir son enfant pour un nouvel amour est un péché terrible, et c’est les doigts tremblants qu’elle déboutonna la robe, sans perdre son sourire, comme pour se convaincre que la vie et l’amour étaient conformes à ce qu’elle attendait.

*
* *

La salle de bains était recouverte d’un voile de vapeur blanche. Ofelia en perçut la chaleur humide sur sa peau sitôt qu’elle referma la porte derrière elle. La baignoire évoquait un navire de porcelaine blanche, une invitation au voyage, à destination de la lune. Toutefois, la perspective d’un bain chaud n’était pas ce pour quoi Ofelia se réjouissait tant d’être enfin seule.

Elle avait caché le grand livre du Faune et la petite bourse derrière le radiateur de la salle de bains, la veille au soir, craignant que sa mère les découvre. C’était son secret et, outre l’aversion de sa mère vis-à-vis des livres, elle redoutait que le cadeau du Faune perde sa magie si quelqu’un d’autre le voyait ou y touchait.

Le livre était presque trop lourd pour elle quand elle s’assit sur le rebord de la baignoire pour le lire. La reliure en cuir ressemblait à l’écorce d’un très

vieil arbre. Les pages étaient toujours vierges mais quelque chose soufflait à Ofelia que cela allait changer. Les choses réellement importantes sont toujours cachées. Ofelia était encore suffisamment jeune pour le savoir.

Soudain, sitôt qu'elle y posa un doigt, une des pages blanches se mit à saigner une encre marron et vert pâle. Une illustration représentant un crapaud se dessina sur la page de droite, puis une main et un labyrinthe apparurent. Des fleurs ornaient peu à peu les marges, et au centre un arbre prit forme, vieux et déformé, ses branches nues tordues comme des cornes, son tronc fendu et creux.

Une jeune fille à genoux dans le tronc scrutait Ofelia. Pieds nus, elle portait une robe verte sous un tablier blanc – la même tenue que celle confectionnée par la mère d'Ofelia ! Quand l'image de la page de droite fut achevée, la page de gauche s'emplit de lettres aux tons sépia, d'une écriture ancienne, comme si un enlumineur invisible les traçait à l'aide d'un pinceau en poils de martre. Ces lettres étaient si belles que, quelques instants durant, Ofelia se contenta de les admirer, avant de les lire :

*À l'origine des temps, quand la forêt était jeune,
les animaux, les hommes et les créatures magiques
vivaient en harmonie...*

– Ofelia ! l'interpella sa mère en toquant à la porte. Dépêche-toi ! J'ai hâte que tu essaies la robe. Je veux que tu sois belle. Pour le *capitán*.

Trahison...

Ofelia alla se tenir devant le miroir. La vapeur en recouvrait la glace, brouillait son reflet. La jeune fille fit glisser le peignoir de son épaule gauche.

– Tu vas avoir l'air d'une princesse ! lui assura sa mère à travers la porte. Ofelia observa son reflet.

Elle était là : une lune aiguisée, entourée par trois étoiles, aussi nettes que si une main les avait dessinées sur sa peau avec la même encre sépia qui avait empli les pages du livre. Le Faune avait dit la vérité.

– Une princesse, chuchota-t-elle.
Elle scruta encore son reflet.
Et elle sourit.

9

LAIT ET MÉDICAMENTS

Naturellement, les victuailles ne manqueraient pas pour sustenter les hôtes du *capitán*. Ses soldats y veillaient. Et personne en cuisine n'était dupe de leurs méthodes : des familles des environs allaient devoir jeûner plusieurs jours. Mais que dire quand des soldats venaient vous réclamer votre dernier poulet ou les pommes de terre mises de côté pour les enfants ? Mercedes ravalait sa honte tout en découpant les légumes avec les autres domestiques. Voilà l'unique raison pour laquelle les femmes étaient autorisées à utiliser le couteau : pour préparer les repas des hommes qui, eux, *tuaient* avec ce même couteau... qui tuaient leurs maris, leurs fils, leurs filles.

Le couteau avec lequel Mercedes découpait les oignons était le même que ceux que la plupart des cuisinières roulaient dans les plis de leurs tabliers, contre le ventre, en sécurité, toujours à portée de main. Une lame courte, moins de dix centimètres de long, d'un acier modeste et au manche en bois usé.

Mercedes n'arrivait pas à détacher son regard de cette lame. Elle revoyait encore la main du *capitán* sur son bras. Comment réagirait-elle si, un jour, il décidait de ne pas la laisser partir ? Les autres collègues ne soupçonnaient sûrement rien de ses pensées quand elle enroula son couteau dans son tablier.

Ces femmes rigolaient et échangeaient des ragots pour oublier les uniformes qui se pavanaient dehors et leurs fils qui s'entre-déchiraient. Et qui sait, peut-être avaient-elles raison ? La vie ne se limitait peut-être pas à ce moulin infernal. Il y avait encore le silence de la forêt, la chaleur du soleil, la lumière de la lune. Mercedes ne demandait qu'à prendre part à leurs rires, mais son cœur était trop las. La peur l'habitait depuis trop longtemps.

– Videz soigneusement les poules et n'oubliez pas les haricots, ordonna-t-elle.

Les mots étaient sortis avec plus de rudesse qu'elle n'avait voulu, mais ces femmes ne lui prêtaient de toute façon pas attention. Elles regardaient, tout sourire, Ofelia qui venait d'apparaître dans l'embrasure de la porte, vêtue de sa robe verte et du tablier blanc que Mercedes avait repassés avec le même soin que la mère avait apporté à leur confection. Ainsi vêtue, la jeune fille ressemblait à un personnage d'un livre que Mercedes avait beaucoup aimé, enfant. Sa mère rapportait souvent des livres, pour son frère et elle – elle était institutrice. Mais hélas, aucun n'avait pu la protéger quand les soldats avaient incendié le village. Les flammes avaient dévoré la mère et les livres.

– Que tu es belle, ma petite ! s'exclama la cuisinière. Ravissante.

– Oh oui ! Quelle merveille, ta robe ! s'attendrit Rosa.

Rosa avait une fille de l'âge d'Ofelia. Cette dernière rappelait à toutes ces femmes leurs enfants ou petits-enfants – voire les fillettes qu'elles avaient été jadis.

– Reprenez le travail, assez perdu de temps ! les recadra Mercedes, elle aussi, malgré tout, gagnée par la tendresse.

Elle alla redresser le col de la robe d'Ofelia. Carmen était décidément une couturière talentueuse : l'espace d'un instant, la robe qu'elle avait réalisée pour sa fille ensorcela la cuisine du vieux moulin – la robe, mais aussi le visage rayonnant de l'enfant, éclatant de bonheur et de beauté telle une fleur tout juste éclos. Oui, l'espace d'un instant, les femmes de la cuisine crurent toutes que le monde pouvait retrouver la paix et l'harmonie.

– Veux-tu un peu de lait avec du miel ?

Ofelia hocha la tête, alors Mercedes l'emmena dans la cour, où la vache marron de la garnison attendait la traite à l'ombre des arbres. Le lait gicla, blanc et chaud, sur les doigts de Mercedes lorsqu'elle en remplit un seau.

– Recule-toi, souffla-t-elle à Ofelia. Il ne faudrait pas tacher ta robe. Tu ressembles à une princesse habillée comme ça.

La jeune fille recula d'un pas hésitant.

– Est-ce que tu crois aux fées, Mercedes ? demanda-t-elle tout en caressant le flanc de la vache.

La servante répondit sans cesser de traire :

– Non. Mais quand j'étais petite, j'y croyais. Je croyais à beaucoup de choses auxquelles je ne crois plus.

La vache meugla d'impatience. Elle voulait nourrir des veaux et non des hommes. Mercedes la calma par ses caresses et paroles tendres.

Oubliant la robe et le lait, Ofelia s'approcha de nouveau.

– Cette nuit, une fée est venue me voir, dit-elle tout bas.

– Allons bon...

La servante plongea un petit bol dans le seau de lait chaud.

– Je t'assure, insista Ofelia, le regard un peu fou. En tout, j'en ai vu trois. Et il y avait aussi un faune !

– Un faune ?

– Oui. Il était très vieux... très grand, aussi, et tout maigre.

Ofelia dessinait une immense silhouette avec ses mains.

– Il sentait le... moisi. L'odeur de la terre après la pluie. Un peu comme cette vache.

Et je tenais à ce que tu le saches, semblait ajouter son regard. Je t'en supplie, Mercedes, crois-moi ! Rien n'était plus dur que de n'avoir personne avec qui partager ses secrets, ou de croire une vérité que d'autres refusaient de voir. Mercedes était bien placée pour le savoir.

– Un faune, répéta-t-elle. Ma mère m’a mise en garde contre ces créatures. Parfois elles sont gentilles, parfois non...

Le souvenir fit poindre un sourire sur ses lèvres – ce souvenir, et cette jeune fille. Mais le sourire s’envola sitôt que Mercedes vit le *capitán* avancer vers elle, flanqué de ses officiers. Le monde fut instantanément envahi d’ombres.

– Mercedes !

Vidal ignore complètement Ofelia, si bien que Mercedes faillit croire qu’elle avait disparu.

– Venez avec moi. J’ai besoin de vous à la grange.

La servante s’exécuta. Forcément. Elle aurait pourtant préféré rester auprès d’Ofelia et du lait chaud, à sentir le souffle de la vache sur sa peau.

Un groupe de soldats déchargeaient un camion devant la grange.

Le lieutenant Medem salua Vidal.

– *Capitán*, tout est là. Comme promis.

L’uniforme du lieutenant était aussi rigide et impeccable que celui d’une figurine.

– Farine, sel, huile, médicaments, énuméra-t-il en précédant Vidal dans la grange. Olives, lard...

Il désignait non sans fierté les paniers et les caisses. Les étagères poussiéreuses regorgeaient de sachets et de conserves.

Vidal huma un petit paquet enveloppé de papier brun. Le tabac était son péché mignon. L’alcool également.

– Et voici les cartes de rationnement, poursuivit Medem.

Les quelques carnets qu’il remit à Vidal étaient précieux, en ces temps où la guerre avait incendié les récoltes et où les fermiers ne pouvaient plus nourrir leurs enfants car l’armée contrôlait ce qu’il restait de vivres. Les provisions que les hommes de Medem livraient au moulin auraient pu nourrir plus d’un village. Mercedes, elle, ne leur accorda pas le moindre regard. Elle se tenait devant un tas de cartons ornés d’une croix rouge. Les médicaments.

Largement de quoi soigner presque n'importe quelle blessure. Y compris celles aux jambes.

– Mercedes, l'interpella Vidal. La clé.

Le *capitán* inspectait le gros verrou de la grange. La servante retira une clé du trousseau qu'elle conservait dans sa poche et la lui tendit.

– C'est la seule qu'il y a ?

Mercedes hocha la tête.

– Dorénavant c'est moi qui la garde.

L'homme avait prononcé ces paroles en la regardant droit dans les yeux. Que savait-il ?

– *Capitán* ! appela de l'extérieur Garcés.

Vidal ne répondit pas immédiatement. Il resta à observer Mercedes, la clé au creux de la main, le regard à la fois menaçant et taquin. Il jouait à son jeu favori : le chat et la souris.

Il sait, songea une fois de plus la servante. *Non, Mercedes, il ne sait rien. Il te regarde comme il regarde tout le monde.* Elle poussa un long soupir lorsque enfin le *capitán* tourna les talons et ressortit de la grange. *Respire, Mercedes.*

Vidal alla rejoindre Serrano, qui scrutait la forêt à l'aide de ses jumelles. Mercedes l'entendit déclarer « Ce n'est peut-être rien, *Capitán* » tout en passant ses jumelles à Vidal. Elle-même n'avait pas besoin de jumelles pour distinguer la mince colonne de fumée, presque invisible, qui s'élevait de la canopée, traçant une ligne accusatrice dans le ciel bleu.

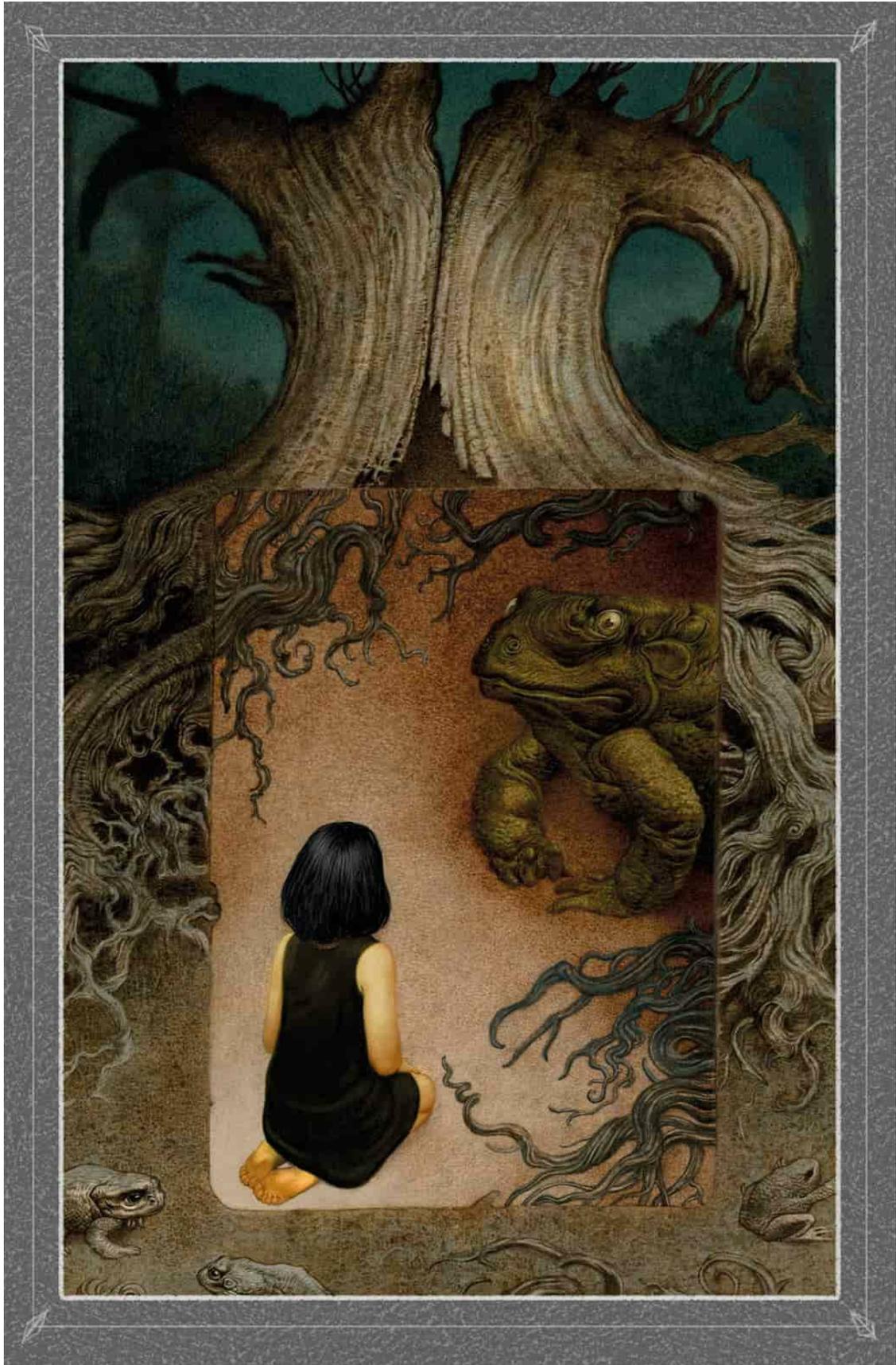
Vidal abaissa les jumelles.

– Si. C'est bien eux. J'en suis sûr.

Quelques instants plus tard, tous étaient en selle. Mercedes les regarda disparaître dans les bois. Seuls des hommes avaient pu allumer un feu ; les mêmes hommes que ces soldats étaient venus chasser.

Respire, Mercedes.

LE LABYRINTHE



Il était une fois un gentilhomme du nom de Francisco Ayuso, qui aimait chasser dans les bois qui jouxtaient son palais. Une vieille, très vieille forêt, au sein de laquelle il se sentait fort jeune.

Un jour où ses hommes et lui pourchassaient un cerf au pelage aussi argenté que le clair de lune, ils perdirent la trace de l'animal à proximité d'un vieux moulin. Et lorsque Ayuso mit pied à terre afin d'aller se rafraîchir dans le réservoir d'eau attendant au moulin, il avisa une jeune femme assoupie à même le sol, entre la fontaine et le parterre de lys. Ses cheveux étaient aussi noirs que les plumes des corbeaux, son teint aussi pâle que les pétales de la rose la plus blanche des jardins du palais.

Elle s'éveilla en sursaut quand Ayuso lui toucha l'épaule, et rampa précipitamment jusqu'à un arbre derrière lequel elle se cacha, telle une bête traquée. Ayuso mit un temps à la convaincre de ses bonnes intentions. L'inconnue semblait ne rien avoir avalé depuis des jours, aussi ordonna-t-il à ses hommes de lui servir à manger. Quand il demanda à cette jeune femme comment elle s'appelait, elle lui répondit qu'elle ne s'en souvenait pas. Un de ses soldats crut deviner qu'elle était une victime de l'Homme Pâle, le monstre cannibale qui écumait la région, enlevait les enfants et les conduisait dans son repaire souterrain.

Deux victimes seulement avaient échappé aux griffes de l'Homme Pâle, et avaient rapporté des récits terrifiants d'enfants dévorés vivants et d'un

monstre si horrible que les malheureux rescapés n'osaient plus fermer l'œil, de crainte de le croiser à nouveau dans leurs rêves. Toutefois, quand Ayuso interrogea la jeune femme au sujet de l'Homme Pâle, celle-ci se contenta de secouer la tête. Lui trouvant l'air perdu, presque paniqué, il lui épargna toute autre question afin de ne pas réveiller des souvenirs qu'elle avait bien fait d'oublier.

L'inconnue n'ayant manifestement pas de maison, Ayuso l'invita au palais. Il lui offrit une chambre, des vêtements neufs et la baptisa Alba – car sa mémoire était aussi vierge qu'une dalle d'albâtre. Bientôt, Alba visita les jardins du palais, en apprécia les roses et, au bout de quelques jours à peine, Ayuso et elle n'avaient d'yeux que l'un pour l'autre.

Trois mois plus tard, Francisco Ayuso demanda à Alba de devenir sa femme ; elle accepta, car elle l'aimait autant que Francisco l'aimait. L'année d'après, elle donna naissance à un garçon. Alba aimait cet enfant aussi tendrement qu'elle aimait son époux, mais chaque fois qu'elle posait le regard sur son fils, elle éprouvait une grande tristesse car elle ne pouvait lui dire qui elle était ni d'où elle venait. Peu à peu, n'y tenant plus, elle se mit à passer de longues heures à arpenter la forêt ou assise sur le rebord du réservoir du vieux moulin.

Non loin du moulin vivait une dénommée Rocio, qui avait la réputation d'être une sorcière. Rocio vivait avec sa fille et son fils dans une hutte à deux pas de l'Arbre Fendu. Arbre dont on racontait que ses racines abritaient un crapaud venimeux. Il se murmurait aussi que Rocio savait préparer des philtres d'amour, des potions de longévité ou, le cas échéant, des poisons. Cela dit, la plupart des femmes lui réclamaient de les aider à en finir avec une grossesse non désirée – elles avaient déjà assez de mal comme ça à nourrir leurs autres enfants.

Un après-midi, le soldat à qui Ayuso avait demandé de suivre discrètement Alba pour s'assurer qu'il ne lui arrivait rien, ce soldat, donc, rapporta à son maître qu'Alba était allée trouver Rocio. Fort troublé, Ayuso

demanda des comptes à son épouse, qui le supplia de croire qu'elle n'avait fait qu'interroger Rocio sur ses origines. Rocio lui avait expliqué que la réponse à sa question ne saurait être révélée qu'une nuit de pleine lune, dans un labyrinthe qu'il lui faudrait construire, derrière le réservoir du moulin, à l'aide des pierres d'un village voisin, déserté depuis que l'Homme Pâle y avait enlevé trois enfants.

Ayuso aimait Alba plus que tout au monde, alors il fit mander Rocio la sorcière, afin qu'elle lui indique précisément comment bâtir le labyrinthe. Rocio le conduisit à l'endroit qu'elle avait en tête. Elle délimita les quatre angles de la structure par des cailloux, puis traça les emplacements des murs à l'aide d'une branche de saule. Au centre, affirma-t-elle, Ayuso devrait creuser un puits, et à l'intérieur, un escalier donnant accès au fond. Ayuso n'aimait pas le regard que cette femme portait sur lui. Il lui semblait qu'elle distinguait ses désirs les plus sombres – aussi nettement que si son cœur était en verre. Rocio l'effrayait, et il l'en méprisait.

– Je ferai ce que tu dis, affirma-t-il. Mais si tu t'es jouée de moi et que ma femme ne retrouve pas ce qu'elle a perdu, tu seras noyée dans l'eau du moulin.

Rocio lui répondit par un sourire.

– Je sais, ajouta-t-elle. Mais chacun fait ce qu'il a à faire, n'est-ce pas ?

Sur ce, elle regagna sa hutte.

La construction du labyrinthe prit deux mois. Les ouvriers d'Ayuso n'employèrent que des pierres provenant du village déserté, comme stipulé par la sorcière, et montèrent les murs, creusèrent le puits et bâtirent l'escalier en respectant les instructions à la lettre.

Alba dut attendre sept nuits que la lune prenne la forme d'une pièce d'argent au-dessus du labyrinthe achevé. L'arche construite à l'entrée du dédale projetait son ombre sur le sol moussu de la forêt. Cette arche était ornée de la tête à cornes de Cernunnos, un dieu païen autrefois vénéré dans ces bois. On racontait d'ailleurs que Rocio lui adressait toujours ses prières.

Du coucher du soleil jusqu'à l'aube, cette nuit-là, Alba demeura dans le labyrinthe, en arpenta les allées difformes, alors même que son enfant réclamait son lait dans ses appartements. Ayuso ne la suivit pas, de peur que le labyrinthe refuse de fournir des réponses en sa présence. Il patienta à l'entrée de la structure, et quand enfin Alba en ressortit, il sut en la voyant qu'elle n'avait pas obtenu satisfaction.

Tous les mois pendant un an, le soir de la pleine lune, Alba retourna au labyrinthe, mais ne trouva jamais entre ses murs de pierre que le silence. Sa peine grossit et grossit encore, si bien que, par une nuit sans lune de novembre, elle tomba gravement malade. Elle mourut avant le retour de la pleine lune et, une heure après qu'elle eut rendu son dernier souffle, Ayuso dépêcha cinq de ses hommes chez Rocio. Ceux-ci traînèrent la sorcière à travers bois jusqu'au réservoir du moulin – malgré les supplications du meunier qui ne voulait pas attirer de malédiction sur lui. Les hommes durent s'y mettre à trois pour la noyer. Ils abandonnèrent son corps aux poissons.

Quinze ans plus tard, le fils d'Ayuso s'aventura dans le labyrinthe, avec l'espoir d'y trouver sa mère. Plus jamais on ne le revit, et il fallut encore attendre deux cent vingt-trois ans pour que la prophétie de la sorcière se réalise, que le labyrinthe révèle le véritable nom de sa mère, le jour où elle arpenta de nouveau ses antiques couloirs sous la forme de la jeune fille baptisée Ofelia.

10

L'ARBRE

Ofelia s'était déjà bien enfoncée dans la forêt quand elle entendit une cavalcade derrière elle. Mais ces chevaux ne se dirigeaient pas vers elle, et bientôt les murmures des arbres étouffèrent les bruits de leurs sabots. Chemin faisant, Ofelia lisait les paroles inscrites dans le livre du Faune. Elles lui parurent encore plus enchanteresses sous les arbres – elle les lut, les relut et les relut encore, quand bien même marcher en tenant le livre ouvert était difficile :

*À l'origine des temps, quand la forêt était jeune,
les animaux, les hommes et les créatures magiques
vivaient en harmonie.*

Les pas d'Ofelia suivaient la cadence des mots comme si ceux-ci traçaient un chemin invisible.

*Ils se protégeaient les uns les autres.
Ils dormaient ensemble à l'ombre d'un figuier touffu
qui poussait sur la colline, près du moulin.*

La jeune fille leva les yeux de son livre : la colline se dressait devant elle. Sa pente n'était pas redoutable, elle pourrait la gravir en quelques pas, mais des hommes auraient dû s'y mettre à cinq pour enlacer l'énorme arbre qui y poussait. Le tronc en était fendu, exactement comme le lui avait montré le livre.

*À présent, l'arbre se meurt.
Ses branches sont sèches,
son tronc est vieux et tordu.*

Elle avisa deux grosses branches nues, dont la forme lui rappela les cornes du Faune.

Il y avait d'autres mots encore, dans le livre. Ofelia les chuchota en suivant des yeux l'encre brun pâle :

*Sous ses racines s'est niché un énorme crapaud
qui l'empêche de guérir.
Tu devras mettre dans sa bouche
les trois pierres d'ambre magiques.*

Ofelia dénoua la bourse que le Faune lui avait donnée et en fit tomber dans sa main trois petits cailloux. Le livre contenait encore deux lignes :

*Et retirer une clé dorée qu'il cache dans son ventre.
C'est alors seulement que le figuier pourra recommencer à fleurir.*

« Une clé dorée qu'il cache dans son ventre »... Ofelia referma l'ouvrage et scruta la crevasse béante qui fendait l'arbre. L'intérieur en était fort sombre. La jeune fille remit les trois cailloux dans la bourse et fit un pas, quand soudain elle s'aperçut que ses souliers étaient maculés de boue. Les héros de ses contes de fées ne s'inquiétaient jamais de leurs chaussures ni de

leurs habits ; Ofelia, elle, ôta son tablier blanc et sa belle robe neuve, puis les suspendit à une branche. Elle n’imaginait que trop bien la réaction de sa mère si elle les salissait. Après quoi elle retira ses chaussures et s’approcha de l’arbre. La terre était froide sous ses pieds nus, le vent la faisait frissonner dans sa fine combinaison. La crevasse était suffisamment haute pour qu’elle y pénètre, mais le tunnel qui s’ouvrait derrière était si exigu qu’elle dut progresser à quatre pattes.

À l’extérieur, le vent malmenait les rubans de sa robe.

Méfiance, chuchotait-il.

Méfie-toi, Ofelia, chantaient les rubans.

Mais celle-ci rampait déjà dans le tunnel – dans les intestins de bois humide de l’arbre agonisant. Très vite, elle eut les mains et les genoux nappés d’une boue vaseuse. Boue qui souilla sa combinaison blanche, la peignit aux couleurs de la terre. Les racines de l’arbre faisaient penser aux griffes d’une gigantesque créature de bois. Des cloportes gros comme des souris grimpaient sur les bras d’Ofelia. À entendre les bruits de succion que faisaient ses mains quand elle les étalait dans la boue, elle avait l’impression que la terre voulait la dévorer.

Ce tunnel et cet enchevêtrement de racines semblaient sans fin, mais Ofelia refusait de rebrousser chemin. Elle devait accomplir les travaux imposés par le Faune avant la pleine lune afin de se prouver à elle-même – et au Faune – qu’il avait dit vrai : qu’elle était bien Moanna, la princesse attendue par son père, alors même que la Mort avait fait croire à Moanna qu’elle l’avait perdu. Car en effet, si elle n’était pas Moanna, qui d’autre pouvait-elle être ? La fille d’un loup qui avait dérobé le cœur de sa mère, un loup au regard assassin. Ofelia s’arrêta un instant pour écouter les bruits de la terre et les battements puissants de son propre cœur. Puis elle renfonça ses mains dans la boue et reprit sa progression dans le tunnel sans fin.

LES CRÉATURES DE LA FORÊT

Vidal et ses hommes ne mirent pas longtemps à localiser les restes du feu de camp qui avait produit la traînée de fumée aperçue depuis le moulin. Des branches se consumaient encore lorsque le *capitán* mit pied à terre et passa une main nue sur les braises.

Oui. Ils étaient là moins de vingt minutes plus tôt.

Les rebelles avaient dû les entendre. Forcément. Vidal scruta les arbres. Il aurait donné beaucoup pour pouvoir y chasser aussi discrètement qu'un loup ; il aurait alors démembré ces chiens depuis longtemps, et lapé leur sang sur la mousse que nappaient les cendres de leur feu de camp.

Garcés s'accroupit à côté de son *capitán*. Vidal aimait lire la dévotion dans son regard servile. Garcés buvait ses moindres paroles avec toute l'adoration d'un enfant de chœur pour les paroles du curé à la messe.

– Une dizaine d'hommes. Tout au plus.

Vidal avait appris l'art de pister auprès de son grand-père. Son père lui avait seulement enseigné que les pires de toutes les bêtes se déplaçaient sur deux pattes.

– Qu'est-ce que c'est que ça ?

Il écarta des feuilles mortes. Quelqu'un avait dissimulé un petit paquet dessous. Ces hommes étaient partis précipitamment. Les trois ampoules médicales emballées avec soin dans du papier marron lui parurent familière. Vidal se releva. Il observa le contenu d'une de ces ampoules à la lumière du soleil. Des antibiotiques. Un de ces rebelles au moins était donc blessé. Bien.

– *Mierda !* s'exclama Garcés en ramassant un bout de papier. Ils ont oublié un billet de loterie !

La chose le fit éclater de rire.

Vidal lui imposa le silence d'un geste. Puis il fit un pas en avant, tendit l'oreille. Ils étaient encore là. Il le sentait. Ces fils de pute de rebelles les espionnaient ! Il s'avança encore, mais n'entendit rien d'autre que les bruits de la forêt.

– Hé ! s'égosilla-t-il en brandissant l'ampoule. Vous avez oublié ça ! Et le billet de loterie ! Pourquoi vous ne revenez pas le chercher ? Imaginez un peu qu'il soit gagnant !

Pour toute réponse, un oiseau piailla.

Le vent fit bruissier les feuilles.

La forêt se riait de lui.

Une fois de plus.

Non. Vidal tourna le dos aux rebelles. Il n'allait pas se couvrir de ridicule en se lançant à leur poursuite dans ce dangereux dédale d'arbres. Il attendrait plutôt qu'ils viennent à lui, puisqu'il détenait les vivres et les médicaments. Les ampoules prouvaient qu'ils avaient besoin de soins.

Vidal ne s'était pas trompé.

Ses proies l'observaient. Les soldats remontèrent en selle et regagnèrent le moulin à la suite de leur *capitán*, leurs uniformes noircis par les ombres des arbres. Et une dizaine d'hommes vêtus de haillons regardèrent leurs prédateurs s'éloigner depuis une colline dominant le feu de camp abandonné.

Vidal avait failli les trouver, cette fois.

Il saurait les trouver à nouveau.

12

LE CRAPAUD

Ofelia avait renoncé à chasser les cloportes qui grimpaient sur ses bras et sa figure. Elle était à présent toute maculée de boue. Elle avait l'impression que ce voyage à quatre pattes dans les entrailles de la terre n'en finirait jamais. La princesse perdue, à ce que prétendait le Faune, à la recherche de son royaume souterrain.

La jeune fille avait de plus en plus de mal à respirer, alors que le tunnel ne lui avait révélé jusque-là que ses ténèbres. Ténèbres, racines, sol humide et des légions de cloportes au service de... qui, au juste ? Ofelia venait de se poser la question, lorsqu'elle entendit un bruit derrière elle : les mouvements d'une créature colossale.

La jeune fille jeta un coup d'œil par-dessus son épaule et avisa un énorme crapaud, à quelques pas à peine. Son corps couvert de pustules avait le gabarit d'une vache et obstruait le passage. Le livre du Faune l'avait décrit à la perfection mais, sur l'illustration, il avait paru autrement plus petit !

- B-bonjour, bégaya Ofelia. Je suis la princesse Moanna et je...
- Elle prit une longue inspiration.
- Et je n'ai pas peur de toi.

Elle mentait, naturellement, mais avec un peu de chance le Crapaud ne saurait déchiffrer les expressions d'un visage humain. Ofelia elle-même n'était pas sûre de savoir décrypter celles de cette créature. Un coassement mêlé de borborygme s'échappa de ce corps enflé, tandis que ses paupières clignaient sur ses yeux dorés, comme si l'énorme bête n'arrivait pas à croire qu'un être aussi nu et fragile ait pu ramper jusqu'à son antre.

Sans quitter son adversaire des yeux, Ofelia tira de sa bourse les trois petits cailloux. Autour d'elle, les gros cloportes visqueux grouillaient toujours dans la boue et sur ses membres.

– Tu n'as pas honte ? interrogea-t-elle le monstre d'une voix qui tremblait davantage encore que ses pauvres genoux. De vivre là... sous la terre... et de te nourrir de bestioles... et de t'engraisser, pendant que l'arbre se meurt ?

Elle éjecta un cloporte de son bras tandis qu'un autre s'aventurait sur sa joue.

La réponse du Crapaud fut instantanée. Il darda son énorme langue collante et la plaqua sur la figure d'Ofelia, ce qui lui permit d'attraper le cloporte... et de déposer une couche de bave sur la joue de la jeune fille. Mais il y avait pire : Ofelia avait lâché les cailloux du Faune !

Le Crapaud remit sa langue dans sa gueule caverneuse, tandis qu'Ofelia fouillait désespérément la boue, empoignant tout ce qui lui passait sous la main.

Le Crapaud s'exaspérait de cette créature sans poils.

Il était convaincu que c'était l'Arbre qui l'avait envoyée. Alors, dans un grondement de colère, il ouvrit grand la gueule et projeta sur l'intruse sa salive venimeuse, afin que cette dernière dévore sa chair comme elle dévorait le cœur en bois de l'Arbre. Le Crapaud était on ne peut plus satisfait de lui-même.

Mais Ofelia, elle, refusait de s'avouer vaincue, malgré la bave visqueuse qui lui brûlait la figure et les bras. Elle écarta ses doigts tremblotants et remarqua que, en plus des cailloux du Faune, elle avait retiré de la boue

quelques cloportes qui gigotaient sur sa paume. Lorsqu'ils se roulaient en boule, rien ne les distinguait des cailloux.

– Hé ! lança la jeune fille en montrant au monstre les insectes.

Le Crapaud se lécha les babines tout en fixant la main tendue de ses yeux dorés.

Enfin !

L'intruse lui manifestait un peu de respect. Il s'en réjouissait au plus haut point, bien que les offrandes proposées soient modestes. Le Crapaud aimait par-dessus tout dévorer ses serviteurs. Les craquements qu'ils produisaient sous ses gencives dépourvues de dents l'emplissaient d'aise.

Oui, il allait accepter l'offrande.

Ofelia demeura de marbre quand l'énorme langue claqua tel un fouet à travers le tunnel. L'organe fétide lui enserra la main si fort qu'elle crut que le Crapaud allait la lui arracher. Mais quand la langue se retira, la jeune fille constata avec soulagement qu'il n'en était rien. Elle écarta ses doigts tout dégoulinants de salive : cloportes et cailloux avaient disparu.

Le Crapaud mettait du temps à avaler puis digérer ses proies. Si longtemps, d'ailleurs, qu'Ofelia était déjà convaincue d'avoir ramassé les mauvaises pierres, ou bien que le cadeau du Faune n'avait pas porté ses fruits.

Mais soudain, le Crapaud ouvrit sa gueule.

À s'en décrocher la mâchoire.

Il avait les intestins en feu !

Comme gorgés de son propre venin !

Quant à sa peau... c'était comme si tous les cloportes avaient entrepris de le dévorer vivant ! Oh, il aurait mieux fait d'étrangler cette frêle créature avec sa langue ! Il comprenait, mais un peu tard, le motif de sa visite. Il le lisait dans ses yeux fourbes. Son trésor ! Hélas, le Crapaud poussa son dernier soupir en vomissant son estomac : une masse de chair ambrée qui palpait.

Le reste de son corps se dégonfla tel un ballon percé, ne laissant par terre qu'une enveloppe de peau sans vie.

Ofelia rampa jusqu'à l'estomac vomi, malgré la nausée que lui provoquait cette infecte monstruosité. Et très vite, elle découvrit la clé que le Faune lui avait demandé de rapporter. Elle était engluée dans les entrailles du Crapaud avec des dizaines de cloportes grouillants. La bave visqueuse qui enveloppait l'objet s'étira en filaments luisants quand Ofelia voulut s'en emparer. Heureusement, ces filaments finirent par céder.

La clé était plus longue que la main de la jeune fille, un très bel objet. Ofelia la conserva au creux de sa paume durant tout le trajet du retour, quand bien même elle la gênait pour ramper. Lorsque enfin elle ressortit de l'arbre fendu, il faisait déjà nuit, et la pluie se déversait à travers la canopée. Combien de temps s'était-elle absentée ? Toute la joie qu'elle ressentait depuis qu'elle avait récupéré la clé s'envola. Le dîner ! Sa belle robe !

Ofelia s'approcha en titubant de la branche où elle avait suspendu ses habits.

Hélas, la robe et le tablier avaient disparu !

La peur qui lui perça le cœur était presque aussi sinistre que celle qui l'avait assaillie dans les tunnels du Crapaud. Elle fouilla les sous-bois en sanglotant, la clé blottie contre sa poitrine frigorifiée. Elle finit par retrouver la robe à quelques pas de l'arbre : le tissu vert maculé de boue ; le tablier si souillé qu'il en était presque invisible dans le noir. Au-dessus de sa tête, le vent faisait craquer les branches et Ofelia crut entendre le cœur de sa mère se briser.

L'averse était à présent assez forte pour ôter le plus gros de la boue qu'Ofelia avait sur la figure et les membres. Un peu comme si la nuit voulait la reconforter. Par désespoir, Ofelia tendit les habits à bout de bras, pour que la pluie les lave. Hélas, pas même un million de gouttes froides n'auraient suffi à les nettoyer.

L'ÉPOUSE DU TAILLEUR

Vidal exécrait la pluie presque autant qu'il exécrait la forêt. Elle touchait son corps, ses cheveux et ses habits, lui donnait l'impression d'être vulnérable. Humain.

Il avait fait mettre en rang ses hommes voilà près d'une heure, mais ses invités avaient du retard et les soldats ressemblaient à des épouvantails trempés. Oui. Vidal consulta sa montre. Ils étaient en retard. Le cadran au verre fendu le lui affirma. Il lui dit également qu'il n'avait rien à faire là ; que l'ombre de son père le rendait toujours aussi invisible que les hommes qu'il pourchassait ; que la pluie et la forêt auraient raison de lui.

Non. Il scruta les flaques de la cour dans lesquelles se reflétait la lune. Non, malgré la pluie qui souillait son uniforme immaculé et couvrait de boue ses bottes, non, il ne se laisserait pas vaincre par ces lieux. Et ce fut pour lui comme une réponse envoyée par un dieu sinistre qui appréciait les hommes aussi perdus et bancals que Vidal quand les phares de deux berlines trouèrent la nuit. Ses hommes se pressèrent pour aller escorter les invités avec des parapluies. Tous avaient répondu à l'invitation, tous ces gens qui considéraient le *capitán* comme un personnage important de cette région maudite : le général et un de ses commandants ; le maire et son épouse ; une

riche veuve, membre du parti fasciste depuis 1935 ; le curé ; et le Dr Ferreiro. Oui, Vidal avait également convié au dîner ce bon docteur. Mais pas sans raison. Il offrit son parapluie à l'épouse du maire, puis introduisit le couple dans la demeure.

Mercedes avait conduit la mère d'Ofelia dans la salle de guerre, aménagée pour l'occasion en salle à manger. Carmen évoquait à la servante une fillette à qui on avait appris à ne pas contrarier son père, et qui agissait désormais de même avec son époux, se faisait toute petite, même lorsqu'elle n'était pas dans sa chaise à roulettes.

– Tu es allée voir dans le jardin ? chuchota Carmen à Mercedes.

– Oui, *señora*.

Mercedes avait cherché Ofelia partout, dans la grange, dans les écuries, et jusque dans le vieux labyrinthe. Elle lut la peur dans les yeux de Carmen. Mais la mère ne tremblait pas pour son enfant, non. Elle craignait de contrarier son nouvel époux. Tout le monde au moulin était persuadé que Vidal l'avait épousée uniquement pour l'enfant à naître. Mercedes comprit très vite que les invités du soir pensaient la même chose.

– Permettez-moi de vous présenter mon épouse, Carmen, articula Vidal sans hélas parvenir à dissimuler la honte que lui inspirait sa femme.

Les dames qui venaient dîner ce soir portaient des tenues bien plus élégantes ; quant à leurs bijoux, par comparaison les boucles d'oreilles de Carmen ressemblaient à de vulgaires babioles pour enfant. L'épouse du maire masqua son mépris sous un sourire éclatant, mais la veuve, elle, ne se donna pas tant de peine. *Quelle greluce*, disaient ses traits. *Où a-t-il déniché cette petite Cendrillon ?*

Le Dr Ferreiro échangea un regard avec Mercedes avant de s'asseoir à table. Il avait peur, la servante le lut sur son visage. Peur d'avoir été invité à ce dîner parce que Vidal avait découvert le pot aux roses. Mercedes pria pour qu'il ne les trahisse pas, ni elle ni lui-même. Elle ne savait toutefois à qui adresser sa prière : à la forêt, à la nuit, à la lune... ? Sûrement pas au dieu que

priaient les hommes qui prirent place à table. Ce dieu-là l'avait trop souvent abandonnée.

– À compter d'aujourd'hui, il n'y aura qu'une carte de rationnement par famille, annonça Vidal en faisant passer des carnets à la cantonade.

– Je ne sais pas si ce sera suffisant, *Capitán*, déclara le maire. Les restrictions permanentes, qui touchent jusqu'aux aliments de base, suscitent un grand mécontentement dans la population.

– Ce sera à eux de faire attention, affirma le curé, s'empressant de voler au secours de Vidal.

Cet homme aimait à encenser les militaires. Les servantes du moulin, qui se rendaient encore à l'église tous les dimanches, avaient expliqué à Mercedes qu'il chantait les louanges de l'obéissance et de l'ordre, et condamnait les combattants réfugiés dans les bois comme autant de païens et de communistes – de la racaille qui ne valait guère mieux que le diable.

– Les denrées ne manquent pas, dit Vidal, mais on ne peut pas permettre que les villageois continuent à nourrir les rebelles. Ceux-ci perdent du terrain, et il y a parmi eux un blessé.

Le Dr Ferreiro s'essuya la bouche afin de dissimuler le léger tremblement de ses lèvres.

– Un blessé ? répéta-t-il. Comment pouvez-vous en être sûr, *Capitán* ?

– Nous avons failli les cueillir, aujourd'hui. Et nous avons trouvé ceci.

Vidal montra à la tablée et au docteur une des ampoules découvertes dans la forêt.

Mercedes surprit le nouveau coup d'œil que lui adressa Ferreiro. Elle bomba le torse et s'efforça de lui communiquer de la confiance en bannissant toute inquiétude de ses traits. Alors même qu'elle sentait le goût aigre de la peur dans sa bouche.

– Que Dieu ait pitié de leur âme, prononça le curé en plantant sa fourchette dans une pomme de terre rôtie. Ce qui arrivera à leur corps, peu Lui importe.

– Nous serons à vos côtés autant qu’il le faudra, *Capitán*, enchaîna le maire. Nous savons que vous n’êtes pas ici pour le plaisir.

Vidal se redressa sur sa chaise. Signe habituel de contrariété chez lui. Il se préparait à riposter.

– Détrompez-vous, monsieur le maire, dit-il avec un sourire crispé. Je suis ici parce que je veux que mon fils naisse dans une Espagne nouvelle et pure. Nos ennemis (Vidal marqua une pause afin de regarder tour à tour chaque invité dans les yeux) pensent, à tort, que nous sommes tous égaux. Mais il y a une grande différence : c’est qu’ils ont perdu la guerre et que nous l’avons gagnée. Et si pour en convaincre tout le monde nous devons tuer ces fils de chien, eh bien nous les tuerons. Tous, sans exception.

Il leva son verre et porta un toast :

– À nos choix !

Ses convives l’imitèrent. Le Dr Ferreiro aussi, enserrant son verre dans une poigne de fer.

– À nos choix !

Les voix résonnèrent dans la salle à manger. Mercedes ne fut pas fâchée de ne plus les entendre quand elle s’éclipsa en cuisine.

– Préparez le café, ordonna-t-elle aux autres servantes. Je vais chercher du bois.

Sans perdre un instant, elle prit sa veste au crochet près de la porte.

Les femmes l’observaient sans rien dire. Elle alluma une lanterne d’une main tremblante, puis sortit sous la pluie.

Tête basse, elle s’éloigna des véhicules et des soldats qui montaient la garde à côté. Elle cherchait à se rendre aussi invisible que d’habitude. Une simple servante. Pourtant, tout en elle lui criait de presser le pas. *Nous avons failli les cueillir, aujourd’hui.*

Mercedes s’arrêta en lisière de la forêt. Un ultime coup d’œil par-dessus son épaule pour s’assurer que les branches la cachaient des gardes, puis elle brandit sa lanterne et passa trois fois la main devant le faisceau. Ce signal

avait toujours fonctionné. Le frère de Mercedes postait d'ordinaire un homme à proximité du moulin, au cas où elle aurait un message ou des informations à transmettre. Ce n'est que lorsqu'elle abaissa la lanterne et s'apprêta à retourner au moulin qu'elle distingua une petite silhouette transie de froid entre les arbres.

– Ofelia ?

L'adolescente ouvrait de grands yeux inquiets. Mais son regard exprimait autre chose : une fierté et une force que ne possédait pas sa mère. Elle serrait un objet dans sa main. Mercedes ne lui demanda pas de quoi il s'agissait, ni où elle avait disparu. Personne ne mesurait mieux qu'elle l'importance de protéger un secret. Elle passa un bras sur les épaules d'Ofelia et l'entraîna vers le moulin, en espérant que les secrets de la jeune fille ne soient pas aussi dangereux que les siens.

*
* *

– Et... comment avez-vous connu le *capitán* ? demanda l'épouse du maire.

La question avait été posée avec un sourire. La mère d'Ofelia en oublia le mépris qu'affichaient les autres convives. Grossière erreur. Quand on se sent faible et minuscule, il est plus sûr de se taire et de se fondre dans le décor. Hélas, la question portait sur son conte de fées, et Carmen avait à cœur qu'il se termine bien.

– Le père d'Ofelia confectionnait ses uniformes.

– Aaah, je vois !

Carmen ne comprit pas que la femme du maire n'avait pas besoin d'en savoir davantage. L'épouse d'un tailleur... une veuve. Les traits se raidirent autour de la table. La mère d'Ofelia, elle, demeurait perdue dans son conte de fées. *Il était une fois...*

Elle posa une main délicate sur celle de Vidal.

– Quand il est mort, je suis allée travailler dans un magasin de tissus...

Les femmes de la tablée scrutaient leurs assiettes. Quelle confession ! Dans leur univers, les seules femmes qui travaillaient le faisaient par nécessité, pour nourrir leur famille. La mère d'Ofelia croyait toujours que le prince lui avait épargné ce sort : la pauvreté, la honte, l'impuissance... Elle porta sur Vidal un regard pétillant d'amour.

– Et il y a un peu plus d'un an, poursuivit Carmen, la main toujours posée sur celle de Vidal, nous nous sommes retrouvés.

– C'est curieux, non ? commenta la femme du maire.

Les perles de son collier scintillaient, on aurait dit des étoiles dérobées au ciel.

– De vous être retrouvés après tant d'années, je veux dire...

Elle avait prononcé ces paroles avec une pointe de chaleur dans la voix. L'épouse du tailleur et le soldat... Qui n'aime pas les contes de fées ?

– Oui, c'est curieux, approuva la riche veuve, une moue aux lèvres.

Elle ne croyait qu'aux contes dans lesquels le héros rentre chez lui chargé d'or.

– Il faut excuser ma femme, intervint Vidal en dégageant sa main et saisissant son verre. Elle croit que toutes ses sottises nous intéressent.

Carmen Cardoso baissa les yeux, gênée. Les contes de fées décrivaient parfois ce genre de dîners. Sa fille aurait peut-être dû l'avertir qu'elle avait pris Barbe-Bleue pour un prince...

Mercedes remarqua que Carmen avait les épaules voûtées sitôt qu'elle entra dans la pièce. Elle n'était pas mécontente d'avoir une bonne nouvelle à lui souffler à l'oreille.

– Je vous prie de m'excuser, murmura Carmen Cardoso. C'est ma fille, elle est...

Elle n'acheva pas sa phrase.

Tous les regards se détournèrent d'elle quand Mercedes la conduisit, toujours à bord de sa chaise à roulettes, dans la salle de bains où l'attendait Ofelia.

– Vous ai-je dit que j’avais connu votre père, *Capitán* ? demanda le général alors que les deux femmes franchissaient la porte. Nous servions tous deux au Maroc. Nous ne nous sommes vus que brièvement, mais il m’avait fait une forte impression.

– Non. Je l’ignorais.

Mercedes sut, au ton de sa voix, que Vidal n’appréciait pas la question. Le général poursuivit :

– Les hommes de la troupe disaient que le général Vidal, avant de mourir sur le champ de bataille, avait brisé sa montre, afin que son fils apprenne l’heure exacte de sa mort. Et qu’il sache comment meurt un vrai héros.

– Des commérages ! assura Vidal. Il n’avait pas de montre.

Mercedes mourait d’envie de tirer la montre de gousset de son uniforme, et de révéler le menteur et l’homme brisé qu’il était. Mais elle se contenta de pousser la chaise à roulettes. Ofelia attendait. Mercedes l’avait laissée à l’étage, où elle prenait un bain bouillant afin de chasser le froid. Elle avait également essayé de nettoyer la robe – en vain, elle était fichue.

*

* *

Ofelia fuit le regard de sa mère quand Mercedes fit entrer la chaise à roulettes dans la salle de bains. Son visage conservait ses bribes de fierté, et Mercedes y découvrit cette fois une part de rébellion. Tout cela valait bien mieux, à ses yeux, que la tristesse qui suivait la jeune fille comme une ombre depuis son arrivée au moulin. Sa mère, elle, voyait les choses autrement. Elle ramassa la robe, caressa le tissu taché.

– Ce que tu as fait... me fait du mal, Ofelia.

Mercedes les laissa seules, et Ofelia se renfonça dans l’eau bouillante. Elle sentait encore les cloportes grouiller sur ses bras et ses jambes, mais elle avait réussi la première épreuve du Faune. Rien d’autre n’avait d’importance, pas même le visage bouleversé de sa mère.

– Quand tu sortiras du bain, tu iras te coucher sans dîner, entendit-elle sa mère ordonner. Je me dis parfois que tu n’apprendras jamais à bien te tenir.

Ofelia ne la regardait toujours pas. L’eau savonneuse lui montrait son reflet dans un millier de bulles chatoyantes. La princesse Moanna.

– Tu me déçois, Ofelia. Et tu déçois ton père.

La chaise à roulettes était difficile à manœuvrer sur les carreaux de la salle de bains. Quand Ofelia releva la tête, sa mère était déjà à la porte.

Son père... Elle sourit. Son père était tailleur. Son père était roi.

Elle perçut les délicats battements d’ailes à l’instant même où sa mère referma la porte derrière elle. La Fée se posa sur le rebord de la baignoire. Elle avait repris sa forme d’insecte.

– J’ai la clé... lui souffla Ofelia. Emmène-moi au labyrinthe.

LE MOULIN QUI AVAIT
PERDU SON RÉSERVOIR



Il était une fois, en un temps où la magie ne se dissimulait pas aux regards des hommes aussi bien qu'aujourd'hui, un moulin qui se dressait au milieu d'une forêt. Un moulin que l'on disait maudit par la mort d'une sorcière qui avait été noyée dans son réservoir par les soldats d'un gentilhomme.

La farine produite par ce moulin virait au noir chaque année, au jour anniversaire de la mort de la sorcière. Les chats censés protéger le blé des souris n'osaient eux-mêmes s'en approcher, alors Javier, le meunier, en était réduit à la jeter dans les bois. Et invariablement, elle avait disparu le lendemain matin, comme si les arbres l'avaient dévorée par leurs racines.

La situation perdura sept années. La sorcière était morte par une journée brumeuse d'octobre et, à l'aube du huitième anniversaire de son décès, la terre se couvrit d'une neige immaculée derrière le moulin. La farine que le meunier jeta sur le sol gelé de la forêt semblait encore plus noire que celle de l'année précédente, si noire qu'on aurait dit que la nuit elle-même était tombée du ciel afin de céder la place au jour.

Comme chaque année, le lendemain matin, la farine avait disparu mais, cette fois, il en subsista quelques traces qui avaient noirci des empreintes de pas. Empreintes que le meunier suivit et qui le conduisirent au réservoir. La fine couche de glace en était cassée, de la farine noire flottait sur l'eau telle de la cendre.

Une peur aussi froide que la glace du réservoir saisit le cœur du meunier, qui manqua trébucher en reculant d'effroi. Il avait assisté au meurtre de Rocio huit ans auparavant. Il avait voulu retirer son cadavre de l'eau après que les soldats du gentilhomme s'en étaient allés, mais les plantes qui poussaient dru dans le réservoir avaient refusé de lâcher prise. Quand le meunier s'était enfin décidé à prendre sa barque pour aller récupérer le corps, celui-ci avait déjà coulé à pic. *Il y est peut-être encore...* songea-t-il. Rocio venait peut-être se venger de lui parce qu'il ne l'avait pas arrachée aux griffes de ses assassins, alors qu'il la connaissait depuis l'enfance et qu'elle avait guéri son épouse d'une terrible fièvre ?

Il s'approcha de l'eau, ne serait-ce que pour apercevoir la créature dont les empreintes, noircies par la farine maudite, semblaient si humaines. *Sois prudent, Javier !* murmuraient les arbres de leurs branches nues. *Ce qui t'attend ici a été engendré par le meurtre et la cruauté. Les péchés des hommes ne connaissent pas l'oubli. Ils donnent des fruits vénéneux.*

Hélas, les hommes n'entendent pas ce que disent les arbres. Ils ne savent plus écouter les créatures sauvages, et c'est ainsi que le meunier fit un pas de plus vers le réservoir. Quelque chose bougeait sous la glace, dérangeait les nénuphars endormis. Une forme argentée, comme la lune sous laquelle Rocio aimait danser jadis.

Le visage qui émergea de l'eau, sous la glace, semblait appartenir à une femme ; il était d'une telle beauté que le meunier s'avança encore. Les yeux de la créature évoquaient ceux, dorés, d'un crapaud ; quant aux mains qu'elle tendait vers Javier, les doigts en étaient palmés. Le meunier n'en avait cure. Le contact de ces mains l'attirait bien plus que les bras de sa femme ne l'avaient jamais attiré. Rien ne l'avait jamais attiré autant. Il s'engagea dans l'eau, pressa contre son cœur ce corps chatoyant mais glacé. Les lèvres de la créature étaient couvertes de farine noire, et le meunier sentit son cœur se transformer lui aussi en glace quand il les embrassa. Mais il ne pouvait s'en

détacher et, ensemble, le meunier et la créature s'enfoncèrent dans le réservoir, unis dans une étreinte fougueuse.

Ne voyant pas son mari rentrer en fin de journée, la femme de Javier partit à sa recherche. Des traces de pas la conduisirent à travers bois jusqu'au réservoir, où elle appela son mari par-dessus les eaux sombres. Elle n'obtint pas de réponse, alors elle courut au village, où vivaient ses parents, et hurla sur la place du marché que la sorcière du réservoir avait dévoré son mari.

Très vite, une foule en colère se rendit au réservoir, armée de filets, de fourches et de bâtons. Ils s'arrêtèrent à l'endroit où les pas du meunier disparaissaient dans l'eau. Une forme scintillait dans les profondeurs du réservoir, tel un trésor englouti, et les villageois oublièrent aussitôt les larmes de la femme du meunier. Ils ne pensaient plus qu'à une chose : ce trésor argenté. Aussi, quand leurs filets ne leur permirent pas de le repêcher, ils embrasèrent leurs bâtons et toutes les branches qu'ils trouvèrent sur le sol gelé, puis ils les disposèrent sur le réservoir jusqu'à ce que celui-ci soit couvert de flammes et que l'eau se change en fumée blanche.

Les villageois entretenirent le feu, tant et si bien qu'ils abattirent et brûlèrent tous les arbres environnants, et qu'il ne resta du réservoir que des poissons morts et des galets nappés de suie. Parmi ces décombres, une sculpture en argent figurant deux amants fondus l'un dans l'autre.

Les villageois reculèrent face à cette vision d'horreur, et la femme du meunier s'écroula à genoux en hurlant : elle avait reconnu les traits de son mari dans l'un des visages unis dans un baiser. Personne n'osa toucher la sculpture d'argent. L'épouse rentra au village avec tout le monde et ne revint jamais au moulin.

De ce jour, les lieux demeurèrent désertés – à quoi sert un moulin à eau sans réservoir ? Et puis, près de quatre-vingt-dix ans plus tard, un homme vint s'y installer, dont la rumeur prétendait qu'il avait autrefois été un célèbre horloger dans la grande et lointaine ville de Madrid. Ses chiens chassaient toute personne – homme, femme ou enfant – qui s'approchait du moulin.

D'aucuns racontaient même qu'il était protégé par une meute de loups dévoreurs d'hommes. Un braconnier parvint un jour à épier par les fenêtres de la bâtisse sans être réduit en charpie et, lorsqu'il alla vendre ses lapins au boucher du village, il raconta que le nouveau propriétaire du moulin avait sorti la sculpture du réservoir asséché et la fondait afin de fabriquer des montres.

GARDEZ LA CLÉ

Le cœur du labyrinthe n'avait pas changé d'aspect ; c'était toujours un lieu oublié, au tréfonds du monde. Pourtant, Ofelia hésitait davantage à s'engager dans l'escalier cette fois-ci. Il est souvent plus facile de découvrir une chose que d'affronter ce qu'on a déjà découvert.

La paroi de l'escalier était creusée d'alcôves. Ofelia ne les avait pas remarquées lors de sa première visite. Comme des niches votives attendant des offrandes destinées à un dieu oublié, ou les fenêtres murées d'une tour engloutie. Tout dans ce labyrinthe évoquait des choses oubliées... mais peut-être ne l'étaient-elles pas. Peut-être étaient-elles plutôt *protégées*.

La Fée voletait, toute guillerette, telle une voyageuse ravie de rentrer chez elle. Le temps que le Faune les rejoigne, Ofelia alla inspecter de plus près la colonne centrale. Une silhouette de fille était gravée dans la pierre, un bébé dans les bras. La fille ne possédait pas de visage, le temps le lui avait effacé, mais le personnage qui se tenait derrière elle, une main griffue sur son épaule, était de toute évidence le Faune, qui la protégeait, la soutenait – ou bien l'immobilisait.

Ofelia caressait le visage érodé du bébé lorsque le Faune parut d'entre les ombres. Il semblait différent. Plus jeune. Plus fort. Plus dangereux.

– J’ai apporté la clé, annonça fièrement Ofelia en montrant l’objet.

Le Faune se contenta d’un hochement de tête pour toute réponse. Ofelia s’était attendue à mieux. Après tout, elle avait affronté un crapaud géant et sauvé le figuier, sans parler de la peine qu’elle avait causée à sa mère. Le Faune, lui, s’intéressait apparemment plus à l’en-cas qu’il était en train de manger. Ofelia distinguait mal dans la pénombre, mais c’était de la chair crue, saignante – un oiseau ou un rongeur mort, qui sait ?

Le Faune arracha une bouchée de ses dents acérées, puis fit trois petits bonds en direction d’Ofelia.

– Là, c’est moi, indiqua-t-il en désignant la colonne. Et la fille, c’est vous.

Il prit une nouvelle bouchée.

– Et le bébé ?

Le Faune fit comme s’il n’avait pas entendu.

– Alors vous avez trouvé la clé, reprit-il.

Il se pencha jusqu’à ce qu’Ofelia puisse voir son reflet dans ses yeux bleu pâle.

– M’en voilà heureux.

Il se redressa, tendit une main sur laquelle la Fée se posa dans un mouvement gracieux. Le Faune gloussa de plaisir lorsqu’elle mordit avec gourmandise dans son en-cas.

– Elle croit en vous depuis le début. Voyez donc comme elle est heureuse.

La Fée s’envola, et le Faune la suivit d’un regard aussi tendre que celui d’un père observant son enfant espiègle.

– Elle se réjouit beaucoup de votre réussite !

Il éclata de rire, mais Ofelia nota que son visage avait repris son sérieux quand il se retourna vers elle.

– Il faut que vous gardiez la clé. Vous allez en avoir besoin très bientôt.

Le Faune tendit la main dans la nuit, en signe d'avertissement. Il accentuait toujours ses paroles de gestes des doigts, dessinant des signes invisibles qui semblaient plus révélateurs que ses mots.

– Et prenez aussi le morceau de craie que voilà. Il ne vous reste que deux épreuves à passer, et la lune d'ici bien peu de temps va être pleine.

Ofelia ne put réprimer un frisson quand le personnage lui caressa la joue de ses doigts griffus.

– Soyez patiente, princesse, ronronna-t-il avec un sourire. Bientôt, vous et moi nous promènerons dans les Sept Jardins Circulaires de votre palais, nous flânerons dans les méandres des allées pavées d'onyx et d'albâtre...

Ofelia remarqua une lueur malicieuse dans ses yeux de chat ; elle n'aurait su dire si elle y était déjà lors de leur première rencontre.

– Comment je peux savoir si tu dis la vérité ? demanda-t-elle.

Le Faune secoua sa tête ornée de cornes, comme si elle l'avait insulté.

– Quelle raison de mentir pourrait avoir un pauvre vieux faune comme moi ?

Il suivit le tracé d'une larme invisible sur sa joue ciselée, mais son regard demeurait celui d'un chat aux aguets, prêt à bondir.

Ofelia recula ; son cœur cognait fort. Pas de peur, non. C'était pire que la peur. Son regard se posa sur la clé qu'elle tenait dans sa main. Trésor ? Fardeau ? Tout à coup, il lui sembla qu'elle ne pouvait plus faire confiance à qui que ce soit, à personne au monde. Sa mère l'avait trahie pour plaire au Loup. Et comment elle-même pourrait-elle jamais se persuader que le Faune était digne de sa confiance ?

15

SANG

La clé qui permit à Vidal d'ouvrir la grange n'était pas en or. Mais pour les paysans qui faisaient la queue devant le portail, cette clé ouvrait un trésor bien plus colossal. Le jour venait à peine de se lever, pourtant ils étaient tous ponctuels au rendez-vous, accompagnés de leurs enfants pour la plupart. La faim s'invitait régulièrement à leurs tables, et les mots « pain », « sel », « haricots » ou « pommes de terre » leur paraissaient autrement plus magiques que n'importe quel trésor décrit dans les contes de fées de leur enfance.

Vidal avait posté deux soldats en faction devant la grange, tandis qu'un troisième, installé à une table, contrôlait les cartes de rationnement.

– Préparez vos cartes pour l'inspection ! aboyait le lieutenant Aznar avec toute l'assurance que seul un uniforme peut conférer.

C'est à lui qu'avait été confiée la distribution des reçus. Il ignorait ce que l'on pouvait ressentir, à devoir faire la queue uniquement pour se remplir le ventre. Fils de boucher, il jugeait ces personnages aux visages las et aux dos courbés comme les membres d'une espèce inférieure. Ils n'étaient pas du même monde.

– Dépêchons ! cracha-t-il à un vieillard en lui arrachant sa carte. Prénom et nom.

Le père du lieutenant n'avait jamais rien eu de commun avec cet homme épuisé, marqué par l'existence.

– Narciso Peña Soriano... pour vous servir, répondit le vieillard.

Ils étaient tous là « pour servir ». De tout leur être, jusqu'à leur dernier souffle.

Aznar lui signifia qu'il pouvait entrer dans la grange.

– Suivant ! lança-t-il alors, et la file progressa en silence.

Mercedes et deux autres servantes apportèrent des corbeilles de pain frais. Le lieutenant Medem, celui-là même qui avait convoyé tout ce trésor au moulin, en saisit un dans la corbeille de Mercedes.

– Voici le pain quotidien de l'Espagne de Franco ! tonnait-il dans la cour. Conservé ici même, dans ce moulin. Les Rouges mentent quand ils disent qu'en Espagne on a faim...

Ses paroles parvinrent à la chambre qu'Ofelia partageait avec sa mère, tira la jeune fille d'un sommeil peuplé de rêves pesants, dans lesquels elle revit le Faune, le Crapaud et la clé censée ouvrir... quoi, au juste ? Ofelia n'était pas certaine de vouloir l'apprendre.

Et la voix du lieutenant qui montait toujours de la cour.

– ... dans une Espagne unie, aucun foyer...

Ofelia se glissa sans bruit hors du lit, de sorte à ne pas réveiller sa mère. Un foyer...

– ... aucun foyer ne connaît le froid ni ne manque de pain !

« Pain ». Ce mot suffit à lui donner faim. Très faim. Il faut dire qu'elle avait été privée de dîner après son aventure épuisante.

« Aucun foyer ne connaît le froid ni ne manque de pain. » Ofelia elle-même savait que c'était un mensonge, bien qu'il soit proclamé avec force assurance. À quel âge les enfants s'aperçoivent-ils que les adultes mentent ?

Le Faune mentait-il, lui aussi ? Dans ses rêves, il avait paru encore plus sinistre que dans la réalité. *Comment je peux savoir si tu dis la vérité ?* Sa mère gémissait dans son sommeil, son visage luisait de sueur alors même que le soleil n'avait pas encore réchauffé la demeure. Elle ne se réveilla pas quand Ofelia se rendit, sur la pointe des pieds, à la salle de bains, mais sa fille ferma tout de même la porte à clé avant de récupérer le livre du Faune derrière le radiateur. Ses pages étaient une fois de plus d'un blanc de neige.

– Vas-y... chuchota-t-elle à l'ouvrage. Dis-moi ce qui va se passer maintenant. Dis-moi.

Et le livre obéit.

Une tache rouge apparut sur la page de gauche. Une autre se répandit sur celle de droite. Elles se diffusèrent aussi vite que de l'encre sur du papier humide. Le rouge emplit bientôt les deux pages, coula dans la rainure de la reliure et dégouлина sur les pieds nus d'Ofelia.

Celle-ci comprit immédiatement le message, sans toutefois s'expliquer comment elle le savait. Elle leva les yeux vers la porte, derrière laquelle sa mère dormait toujours.

Un cri étouffé s'échappa des pages rougies.

Ofelia lâcha le livre et courut à la porte. Sitôt qu'elle l'ouvrit, elle découvrit que sa mère s'était levée : Carmen s'appuyait au cadre du lit, une main pressée contre son ventre. Sa chemise de nuit, blanche, était imbibée de sang.

– O-Ofelia... bredouilla-t-elle d'une voix rauque.

Elle l'implorait, une main levée – ses doigts maculés de son propre sang.

– Aide-moi !

Et elle s'écroula.

*

* *

Vidal consultait sa montre, dans la cour, dissimulant le cadran fendillé derrière son gant de cuir noir. Ça n'en finissait pas. Quelle perte de temps,

d'avoir à nourrir ainsi ces paysans pour la seule raison qu'on ne pouvait leur accorder la moindre confiance ! Il était prêt à parier son uniforme que certains parmi eux allaient livrer leurs provisions à un proche ou un amant qui avait rejoint les traîtres dans la montagne. Il mourait d'envie de les briser, de les tuer tous comme il avait tué les deux braconniers.

– *Capitán !*

Vidal pivota sur ses talons.

La petite avait-elle perdu la tête ? La voilà qui accourait vers lui en chemise de nuit. Elle qui, d'ordinaire, ne se montrait jamais en sa présence – une créature qui savait qu'elle avait intérêt à se rendre invisible. Sa mère avait fait la sourde oreille lorsqu'il avait suggéré de la confier quelque temps à ses grands-parents. Cette gamine était un point faible de Carmen, la seule question sur laquelle elle osait l'affronter – mais il n'avait aucune intention d'élever la fille d'un tailleur mort.

Vidal se dirigea vers l'enfant d'une démarche raide de colère, mais quand il s'arrêta devant elle, il sut qu'il n'était pas la cause de la peur qu'il lut sur son visage.

– Venez vite ! cria-t-elle. Je vous en supplie !

Ce n'est qu'à ce moment-là que Vidal remarqua les taches de sang sur le vêtement de la petite. Manifestement pas son sang. La peur remuait au tréfonds de son cœur – la peur et la colère. La stupide bonne femme. Elle allait le trahir, lui et l'enfant qu'il lui avait fait. Il cria à Serrano d'aller chercher le docteur.

*
* *

Le ciel semblait vouloir détremper la terre entière. Le temps reflétait l'humeur du Dr Ferreiro quand celui-ci alla faire son compte rendu à Vidal.

Il trouva le maître des lieux à la porte de la grange. Le *capitán* inspectait les tentes et les camions qu'il avait fait venir au moulin. Aux yeux de Ferreiro, ils ressemblaient à des jouets abandonnés au pied des sapins qui

dominaient les lieux. Il enfila sa veste. Les manches en étaient légèrement souillées de sang.

– Votre femme a besoin d’un repos complet. Il va falloir qu’elle soit continuellement sous sédatif.

Vous n’auriez jamais dû la faire venir ici, ajouta-t-il intérieurement. *Ni forcer sa fille à la voir dans un état pareil*. Mais à voix haute, il se contenta de dire :

– La petite devra aller dormir dans une autre chambre. Moi, je reste ici jusqu’à l’accouchement.

Le regard toujours dans le vide, Vidal répondit :

– Guérissez-la. Peu importe ce que ça coûtera.

Lorsqu’il finit par se tourner vers Ferreiro, son visage était crispé de colère. Colère après quoi ? s’interrogeait le docteur. Après la vie ? Après lui-même, parce qu’il avait fait venir son épouse enceinte ici ? Non. Un homme comme Vidal ne s’adressait jamais le moindre reproche. Il devait plutôt être en colère après la mère de son futur enfant – pour sa grande faiblesse.

– Guérissez-la, répéta-t-il.

C’était un ordre. Et une menace.

16

UNE BERCEUSE

La mansarde tout juste aménagée en chambre pour Ofelia disposait d'une lucarne ronde – comme la pleine lune. Hélas, la pièce était encore plus désolée que celle que la jeune fille avait partagée avec sa mère : des cartons s'empilaient aux quatre coins, et les meubles étaient recouverts de draps fantomatiques, jaunis par le temps et l'oubli.

– Veux-tu que je te serve à dîner ? lui proposa Mercedes.

– Non merci.

Mercedes se faisait aider par une autre servante pour préparer le lit. Par contraste avec le bois foncé du cadre, les draps blancs évoquaient la neige. Tout le mobilier du moulin était en bois et, quelques instants durant, Ofelia se prit à imaginer que les arbres environnants allaient se soulever pour abattre les murs de la bâtisse afin de venger leurs frères qui avaient servi à construire des lits, des tables et des chaises.

– Tu n'as rien mangé, rappela Mercedes.

Comment Ofelia aurait-elle pu avaler quoi que ce soit ? Elle était déjà pleine de tristesse. Elle déposa sans bruit ses livres sur la table de nuit, puis s'assit sur la couverture. Blanche. Dorénavant, le blanc lui rappellerait toujours le rouge.

– Il ne faut pas t’en faire, tenta de la réconforter Mercedes en lui touchant l’épaule. Ta mère ira bientôt beaucoup mieux. Tu verras. Avoir un bébé, ce n’est pas facile.

– Alors moi, je n’en aurai jamais.

Ofelia n’avait pas pleuré après avoir découvert sa mère en sang, mais la voix douce de Mercedes finit par lui tirer des larmes aussi abondantes que le sang qui avait empli les pages du livre du Faune. Pourquoi cet ouvrage ne l’avait-il pas prévenue à temps ? À quoi bon lui montrer un événement déjà en train de se produire ? *Parce que le livre est cruel*, chuchota une voix dans la tête d’Ofelia, *aussi cruel que son fourbe de maître. La Fée elle-même est cruelle.*

En effet. Ofelia frémit au souvenir de la Fée plantant ses dents dans la nourriture sanguinolente du Faune. Les fées de ses contes n’avaient jamais des dents pareilles, si ?

Mercedes s’assit à côté d’elle, lui caressa les cheveux. Noirs, comme ceux de sa mère. Noire comme le charbon, blanche comme la neige, rouge comme le sang...

– Toi, tu aides les hommes dans la forêt, pas vrai ?

Mercedes retira sa main.

– Tu l’as dit à quelqu’un ?

Ofelia nota que la jeune femme n’osait la regarder en face.

– Je le dirai à personne. Parce que je veux pas qu’on te fasse du mal.

Elle blottit sa tête contre l’épaule de Mercedes et ferma les yeux. Elle voulait se cacher au creux de ses bras – se cacher du monde, du sang, du Loup, du Faune. Ce Royaume Souterrain où elle aurait pu se réfugier ? Il n’existait pas. Pur mensonge. Il n’y avait pas d’autre monde que celui-ci – et ce monde était bien sombre.

Mercedes ne savait pas trop comment s’y prendre, avec les enfants. Bien qu’elle fût encore en âge d’en avoir. Quand enfin elle passa ses bras autour de

la jeune fille, la tendresse qui remua en son cœur l'effraya. Les tendres avaient beaucoup à craindre, dans ce monde.

– Toi non plus, je ne veux pas qu'on te fasse du mal, murmura-t-elle en berçant Ofelia.

Pourtant, une part d'elle-même redoutait cette tendresse à laquelle elle cédait. Autrefois, Mercedes désirait avoir une fille ; hélas la guerre le lui avait fait oublier. Comme tant d'autres choses.

– Est-ce que tu connais une berceuse ? chuchota Ofelia.

Bonne question... Il se trouvait que oui, justement.

– Je n'en connais qu'une. Mais je ne me rappelle pas les paroles.

– Ça ne fait rien. Je voudrais que tu la chantes.

Ofelia leva vers la servante un visage suppliant.

Alors Mercedes ferma les yeux et, tout en balançant doucement l'enfant d'une autre dans ses bras, elle se mit à fredonner la berceuse que sa mère leur chantait autrefois, à son frère et elle. La mélodie sans paroles les emplit toutes deux du plus doux des amours, telle la toute première berceuse jamais chantée sur terre au premier enfant né. Cet air parlait de l'amour et des souffrances qu'il engendre. De la force aussi, y compris dans les ténèbres les plus profondes.

Mercedes fredonna la berceuse pour la jeune fille comme pour elle-même.

Sa voix endormit leur peur.

Mais la trêve ne durerait pas.

FRÈRE ET SŒUR

Mercedes resta auprès d'Ofelia jusqu'à ce que cette dernière s'endorme – malgré l'inquiétude qui la tenaillait pour sa mère, malgré la peur qui emplissait le vieux moulin telle la poussière de la farine noire.

La bâtisse était silencieuse quand Mercedes descendit l'escalier. Tout le monde dormait, hormis les gardes dans la cour. Eux scrutaient la forêt, et ne virent pas la servante s'accroupir dans la cuisine, dégager une dalle. La liasse de lettres qu'elle avait cachée dessous s'y trouvait encore, ainsi que la conserve dans laquelle elle gardait les objets qu'elle comptait livrer aux hommes cachés dans les bois. Elle fourrait le tout dans une besace quand des bruits de pas dans l'escalier la figèrent.

– N'ayez pas peur, Mercedes, c'est moi, murmura le Dr Ferreiro.

Il descendit sans bruit, comme s'il rechignait à accomplir le projet que Mercedes et lui avaient prévu depuis des jours.

– Prêt, docteur ? demanda la servante.

Dites oui, par pitié, l'implorait-elle du regard. Je n'y arriverai jamais toute seule.

Ferreiro acquiesça.

*
* *

Mercedes ouvrait la marche. Elle progressait dans un ruisseau pour ne pas laisser de traces. Le clair de lune qui filtrait entre les branches donnait à l'eau une teinte d'argent fondu.

– C'est de la folie, marmonna Ferreiro, les chaussures gorgées d'eau glacée. Si le *capitán* apprend ce que nous faisons, il nous fera tous tuer.

Il était inutile de préciser de qui il parlait.

– Vous en êtes consciente, j'imagine ?

Comment aurait-elle pu ne pas en être consciente ?

Mercedes tendit l'oreille.

– Il vous fait donc si peur que ça ? renvoya-t-elle à Ferreiro.

Celui-ci ne put réprimer un sourire. Cette jeune femme était si belle. Son courage formait comme la cape d'une reine sur ses épaules.

– Non, non je n'ai pas peur, répondit sincèrement le docteur. Du moins pas pour moi...

Il n'alla pas plus loin ; Mercedes venait de lui signifier de se taire.

Quelque chose se déplaçait entre les arbres.

La servante poussa un soupir de soulagement quand un jeune homme émergea de derrière un tronc, aussi discret que les ombres peintes sur le sol moussu par la lune croissante. Une casquette foncée cachait ses cheveux noirs, et ses vêtements indiquaient qu'il vivait dans les bois depuis un certain temps. Mercedes ne le lâcha pas des yeux tandis qu'il s'approchait. Il n'était son cadet que de quelques années mais, à l'enfance, cela avait fait une grande différence.

– Pedro ! glapit-elle en caressant tendrement son visage chéri quand il se planta devant elle.

Elle avait tendance à oublier combien il était grand.

Son frère l'enlaça longuement. Plus jeune, il avait eu besoin de la protection de son aînée, non seulement contre la main ferme de leur mère,

mais aussi contre sa propre inconscience. Désormais, la grande sœur encourait de bien plus grands risques à lui venir en aide. Pedro regrettait parfois qu'elle soit si courageuse et qu'elle ne se soucie pas davantage d'elle-même. Il lui avait même demandé de ne plus lui prêter secours, mais Mercedes se moquait de ce qu'on lui disait de faire. Elle fixait ses propres règles. Toute petite, déjà, elle agissait ainsi. Il l'aimait si fort.

L'HORLOGER



Il y a de cela fort longtemps, à une époque où les hommes mesuraient la journée à la course du soleil, un roi régnait à Madrid. Un roi qui avait l'obsession du temps et des instruments qui en indiquaient le passage. Ainsi commandait-il sabliers, horloges, montres et cadrans solaires aux plus célèbres horlogers du monde ; horlogers qu'il rémunérait après avoir vendu ses sujets à d'autres souverains, comme soldats ou main-d'œuvre bon marché. Les couloirs de son palais résonnaient de l'écoulement du sable dans d'énormes sabliers, et les cadrans solaires de ses vastes jardins marquaient les heures grâce aux ombres qu'ils projetaient. Le roi possédait des horloges qui imitaient le chant de ses oiseaux favoris, d'autres qui annonçaient le début de chaque heure par l'apparition de chevaliers et dragons miniatures. Jusque dans les ultimes confins du monde, on désignait le palais royal de Madrid par l'appellation *El Palacio del Tiempo* – « le Palais du Temps ».

La ravissante épouse du monarque, Olvido, lui avait donné un fils et une fille, mais ceux-ci n'avaient pas le droit de jouer et de rire comme les autres enfants. Leurs journées étaient mesurées et régies par les horloges que le roi leur avait données, et dont les cadrans d'or et d'argent leur disaient quand se lever, quand manger, quand jouer, quand dormir.

Un jour, le fou préféré du roi osa affirmer, en plaisantant, que son maître était obsédé par ces instruments car il avait peur de la mort et qu'il espérait, en mesurant le temps, la tenir à l'écart.

Le roi n'était pas homme à pardonner aisément. Le lendemain, ses soldats enchaînèrent le malheureux aux rouages de la plus grande horloge du palais, et le roi assista, sans une once de compassion, à la mort par écrasement de son ancien amuseur préféré. Par la suite, les domestiques eurent beau frotter fort, ils ne parvinrent jamais à laver tout son sang du mécanisme ; et de ce jour, l'horloge fut baptisée l'Horloge Rouge. Il se murmurait que son tic-tac répétait le nom du mort.

Dix années s'écoulèrent. Le prince et la princesse grandirent. Le monde entier enviait la collection du roi. Mais un jour – pour le dixième anniversaire de l'exécution du fou – un présent fut livré au palais, expédié par un anonyme. Un coffret de verre renfermant une superbe montre de gousset. Sous son couvercle en argent, on avait gravé les initiales du roi. Deux élégants cadrans en argent donnaient l'heure dans des battements aussi subtils que les pas d'une libellule.

Quand le roi retira l'objet du coffret, il trouva au fond une feuille de papier pliée et cachetée. Il pâlit à la lecture du message, rédigé d'une main ferme et artiste :

Votre Majesté,

Quand cette montre s'arrêtera, vous mourrez. Elle connaît l'heure, la minute et la seconde exactes, car j'ai enfermé votre mort dans le mécanisme. Ne la brisez pas. Le terme de votre existence n'en arriverait que plus tôt.

L'Horloger

Le roi scrutait la montre. Il avait l'impression que les cadrans le poignardaient en plein cœur à chaque seconde qui passait. Il était paralysé. Incapable de manger, de boire ou même d'aller se coucher. Ses cheveux et sa barbe se teintèrent de gris en l'espace de quelques jours, sans qu'il parvienne à faire autre chose que fixer la montre.

Le prince envoya les soldats de son père trouver le messager qui avait apporté le funeste présent. Ils le rattrapèrent dans un village voisin, mais

hélas l'homme ignorait le nom de l'horloger. Il jura avoir reçu le coffret dans un moulin à l'abandon situé dans l'antique forêt. Mais lorsqu'il y conduisit les soldats, ceux-ci ne découvrirent qu'un atelier déserté. Étagères et établis étaient vides, à l'exception d'une petite figurine d'argent représentant un fou en train de danser. Debout dans un bol de sang. Les soldats regagnèrent le palais au plus vite afin de faire leur rapport. Ils arrivèrent malheureusement trop tard : le roi était mort, toujours assis sur son trône, la montre coincée dans sa main froide. Elle s'était arrêtée à l'heure, la minute et la seconde auxquelles le fou était mort.

Ce n'est qu'à ce moment-là que le prince se rappela : le fou aussi avait eu un fils.

LA DEUXIÈME ÉPREUVE

Cette fois, ce ne furent pas les battements d'ailes de la Fée dans le noir qui tirèrent Ofelia du sommeil. L'espace d'un instant, le bruit qui transperça son rêve lui fit croire que la forêt avait pénétré dans sa chambre. Mais quand elle se rassit, elle avisa le Faune, debout au pied du lit, ses membres qui craquaient comme les branches d'un vieil arbre agitées par le vent.

– Vous n'avez pas encore accompli l'épreuve suivante, gronda le personnage.

Là encore, il parut changé. Plus fort. Plus jeune... Il évoquait à Ofelia un lion courroucé, avec ses yeux de chat, ses oreilles parfaitement rondes et sa longue chevelure jaune pâle qui ressemblait de plus en plus à une crinière. Lion, bouc, homme, il était tout cela et rien de cela. Il était... le Faune.

– J'ai eu un empêchement, se défendit Ofelia. Ma mère est malade. Très malade.

– Cela n'excuse pas votre négligence ! Mais... je vais vous pardonner pour le moment. Et je vous ai apporté quelque chose qui devrait aider votre mère à guérir.

L'épaisse racine pâle qu'il tenait dans la main était plus grosse que son poing, et Ofelia eut l'impression que des bras et des jambes poussaient à sa surface. Un bébé figé dans un cri en plein accouchement.

– Ceci est une racine de mandragore, expliqua le Faune en tendant l'étrange chose à la jeune fille. Une plante qui rêvait de devenir un être humain. Vous allez la placer sous le lit de votre mère, dans une jatte de lait bien frais, et chaque matin vous allez lui faire boire deux gouttes de sang.

L'odeur de cette racine déplut à Ofelia autant que son apparence quasi humaine. Comme un bébé qui serait né sans membres. Uniquement pourvu d'une bouche.

– Maintenant, vous allez vous soumettre à la deuxième épreuve ! enchaîna le Faune en tapant des mains. La lune sera bientôt pleine. Ah...

Il s'interrompit, plongea une main dans sa besace en bois.

– J'allais oublier ! Laissez-vous guider par les Fées.

Ofelia entendit les créatures piailler dans le sac quand son visiteur le posa sur le lit.

– L'endroit où vous allez est extrêmement dangereux, indiqua le Faune, un doigt dressé, les plis de son front ondulant comme les remous d'une rivière sans fond. Bien plus dangereux que le lieu de votre précédente épreuve. Soyez donc très prudente !

Un instant, il parut se soucier sincèrement d'Ofelia.

– Ce qui sommeille là-bas n'a rien d'un être humain... lui confia-t-il avant de secouer la tête et d'afficher une moue de dégoût. Rien d'un être humain, non, malgré les apparences. Une créature fort âgée, fourbe et cruelle – dotée en outre d'un vaste appétit.

Le Faune fit apparaître comme par enchantement un sablier, qu'il déposa sur le lit d'Ofelia.

– Prenez, lui dit-il. Cela aussi vous sera utile. Devant vous va se dresser un merveilleux, somptueux festin, mais ne mangez rien et ne buvez rien. Rien !

Des deux mains, il esquissa un avertissement dans la nuit.

– Absolument rien de rien !

Ofelia observa les objets offerts par le Faune : la racine de mandragore, la besace, le sablier. Trois présents... autant qu'en recevaient la plupart des héros de ses contes de fées. Des cadeaux qui se révélaient toujours très utiles – sauf si le héros les perdait ou ne s'en servait pas correctement.

– Rien de rien ! martela encore le Faune. Il y va de votre vie.

Ofelia n'eut pas le temps de lui poser des questions : il avait disparu.

UNE GROTTTE DANS LES BOIS

Les rebelles avaient trouvé refuge dans une grotte située à une demi-heure de marche environ du moulin. Bien dissimulée par les arbres, elle offrait juste assez de place pour cette dizaine d'hommes et leur matériel : quelques ballots de hardes, un tas de livres fatigués et des couvertures trop fines pour repousser le froid – les derniers vestiges de la vie que ces hommes avaient abandonnée car ils ne pouvaient se résoudre à marcher au pas, ni à accepter l'Espagne pure promise par Franco. Choisir la liberté avait un prix. Fort élevé.

– Je vous ai apporté un peu d'eau-de-vie, annonça Mercedes en sortant de sa besace une bouteille de la liqueur préférée de Vidal. Du tabac et du fromage. Et voici les lettres.

Les hommes qui reçurent du courrier prirent les enveloppes les mains tremblantes. Et tandis qu'ils s'isolèrent au fond de la grotte pour lire les messages de leurs proches, d'autres humèrent avec nostalgie le fromage dérobé par Mercedes. L'arôme les ramena à des temps plus heureux, où ils fabriquaient eux-mêmes leur propre fromage, avec le lait de leurs chèvres. Un temps où la liberté n'était pas un luxe que l'on payait en monnaie de peur et de misère.

Le patient pour lequel Mercedes avait fait venir Ferreiro était allongé dans un vieux lit de camp. Il lisait un livre en piteux état, la tête sur un sac de couchage. Il s'appelait « Le Français », et ses lunettes étaient le bien le plus précieux qu'il avait pu sauver de sa vie d'avant. Il ne quitta pas des yeux son livre quand le Dr Ferreiro se pencha sur sa jambe bandée.

– Qu'en pensez-vous, docteur ? demanda-t-il. Je vais la perdre, n'est-ce pas ?

Le docteur ôta sa veste, retroussa ses manches.

– Voyons un peu, dit-il en commençant l'examen.

Ferreiro puisait du réconfort dans sa profession, en ces temps sombres : il aimait guérir quand la plupart des autres hommes préféraient détruire. Toutefois, guérir était également devenu une tâche mortelle. L'homme qu'il était venu soigner s'était condamné à mort en se ralliant aux rebelles. Ferreiro savait qu'il s'exposait de lui-même à la même condamnation en leur prêtant assistance.

Il hésita un instant avant de retirer le bandage ensanglanté. Malgré toutes ses années de pratique, il ne parvenait pas à se faire à l'idée d'infliger de la douleur pour soigner. Le Français s'apprêtait à gémir de douleur mais ressentit un soulagement quand le bandage lui fut retiré. Ferreiro se demanda combien parmi ces rebelles regrettaient de s'être engagés dans un combat qui ressemblait de plus en plus à une cause perdue.

Mercedes avait apporté un journal, et Tarta, un ami de Pedro, offrit un peu de distraction à tout le monde en le lisant à voix haute. Personne ne savait pourquoi la langue de cet homme était incapable de former des mots sans les morceler. Par expérience, Ferreiro savait que le bégaiement était le signe d'une incapacité à repousser les ténèbres de ce monde. Seules les personnes douces et sensibles en étaient affligées, celles qui ne pouvaient s'empêcher de tout voir et de tout ressentir. Tarta faisait penser à un petit garçon, avec sa mine toujours un peu mélancolique, ses yeux noirs qui observaient le monde avec émerveillement et perplexité.

– « Les troupes britanniques et c-c-canadiennes ont débarqué sur une petite plage du nord de la F-Fr... »

– France, crétin, le coupa un collègue en lui arrachant le journal des mains.

Son geste trahit ses propres peurs sur le contenu de ces pages.

– « Plus de cent cinquante mille soldats qui nous redonnent espoir », lut-il à son tour.

L'espoir... Ferreiro inspecta la jambe brisée du Français. La faute à une balle, naturellement. Les plaies par balle, le docteur ne les connaissait hélas que trop bien, et celle-ci semblait particulièrement moche. Heureusement pour lui, le vieux blessé ne pouvait mesurer l'ampleur des dégâts. *Vieux ?* De qui Ferreiro se moquait-il ? Le Français devait être plus ou moins du même âge que lui.

– « Sous le commandement du général Dwight D. Eisenhower... »

Le Français retint son souffle sitôt que Ferreiro lui toucha la jambe.

– C'est aussi grave que je le pense ? demanda-t-il.

– Écoutez, Le Français... commença le docteur d'une voix douce, pleine de compassion.

Il ôta ses lunettes dans une vaine tentative de voir les choses un peu moins nettement.

– Il n'y a plus rien à faire.

Le silence envahit la grotte. Puis ce fut la peur du blessé qui se diffusa.

Le reste de la troupe se réunit autour du Français quand Ferreiro ouvrit sa sacoche. Le docteur pouvait compter sur ses instruments, et ce pour la bonne raison qu'il avait également à soigner les soldats qui avaient infligé cette blessure au rebelle. Hélas, il ne disposait pas d'anesthésiant.

Mercedes fit boire au Français la moitié de la bouteille d'eau-de-vie – piètre réconfort pour un homme qui s'appêtait à perdre une jambe.

– Je vais tâcher de vous amputer le plus rapidement possible, promit Ferreiro en regrettant déjà ces paroles pathétiques.

Le Français hocha la tête, empoigna la main de Mercedes. Celle-ci n'était peut-être pas mère, mais elle jouait ce rôle pour la seconde fois de la soirée : d'abord pour Ofelia, et maintenant pour un quasi-inconnu. Mère, sœur, épouse... Mercedes était la seule femme que ces hommes des bois avaient vue depuis bien longtemps, et pour certains d'entre eux elle était tout ça à la fois. Comme la plupart des hommes présents, elle ferma les yeux quand Ferreiro appuya sa scie sur la jambe enflée du Français.

– Une minute, docteur. Une minute.

Le blessé posa un dernier regard sur sa jambe. Son refus de marcher au pas allait faire de lui un handicapé. Ferreiro se demandait s'il regrettait son choix. Le Français inspira à fond, serra les lèvres comme si cela allait lui permettre de contenir ses cris, le désespoir, la peur... puis il hocha de nouveau la tête.

Cette fois, c'est Ferreiro qui dut retenir son souffle, se préparer mentalement à une boucherie. Oui, il arrivait que les ténèbres de ce monde transforment les guérisseurs eux-mêmes en bouchers.

L'HOMME PÂLE

Dans sa petite chambre, Ofelia n'avait pas à dissimuler le livre du Faune. Elle le conservait sur sa table de chevet, où il se démarquait des autres par ses dimensions. Les servantes plaignaient la jeune fille d'être ainsi exilée au grenier, Ofelia le lisait sur leurs visages quand elles lui montaient ses repas. Mais elle s'en moquait. Dormir auprès de sa mère était devenu presque impossible : à la voir souffrir et à entendre sa respiration pénible, Ofelia commençait à s'irriter contre son futur frère. À tel point que parfois, quand elle essayait d'imaginer ses traits, elle l'affublait de ceux du *capitán*.

Elle n'osa d'abord pas ouvrir le livre. Le souvenir du sang qui avait dégouliné de ses pages la hantait encore, mais l'envie de connaître l'épreuve suivante triompha de sa peur. Le Faune lui avait donné une première leçon : Ofelia avait pu mesurer son courage lorsqu'elle avait rampé dans les tunnels sans fin du Crapaud. Pour la nouvelle épreuve, elle avait enfilé son manteau, de sorte à ne pas sentir le froid ni risquer d'abîmer ses habits.

Le livre lui révéla ses secrets rapidement, cette fois. La page de gauche s'emplit la première : des lignes fines qui dessinaient la silhouette squelettique d'un homme pâle, chauve et dépourvu de nez, doté de trous en guise d'yeux et d'une bouche béante. L'encre brune traça ensuite une fée,

puis une porte. L'image gagna en détails tandis qu'Ofelia lisait les mots qui s'écrivaient sur la page de droite :

Avec la craie vous tracerez le contour d'une porte n'importe où dans votre chambre.

La craie. Ofelia plongea la main dans la poche de son manteau. Un instant, elle craignit d'avoir perdu la craie que lui avait donnée le Faune, mais ses doigts finirent par la trouver. L'image continuait de se dessiner. La fille à la robe verte et au tablier blanc apparut sous l'Homme Pâle ; ses vêtements étaient propres – comme si Ofelia ne les avait pas souillés dans les bois. Les trois Fées se tenaient à ses côtés. La fille du livre adressa un sourire à Ofelia. Après quoi, un morceau de craie en main, Ofelia s'agenouilla et traça le contour d'une porte dans le mur. D'autres mots se matérialisèrent :

Une fois que vous l'aurez ouverte, retournez le sablier et laissez-vous guider par les Fées...

Sur le dessin, la porte ouverte était à présent surmontée par une arche en pierre supportée par deux colonnes.

Ne mangez rien et ne buvez rien durant votre séjour,

avisaient les mots de la page de droite,

et veillez à être de retour avant que tombe le dernier grain de sable.

D'autres images se composaient, mais Ofelia n'arrivait plus à les mémoriser ; alors elle referma le livre et se mit à genoux, son morceau de craie en main, comme elle avait vu faire la fille de l'illustration. Le mur du grenier était couvert de toiles d'araignées, sa surface, pas vraiment lisse, toutefois la craie traça une ligne bien nette dans le plâtre. Ligne qui aussitôt

se mit à mousser, à siffler, à ronger la paroi. Quand Ofelia appuya contre le battant ainsi délimité, celui-ci s'ouvrit tel le portail d'un antique tombeau. De l'autre côté, la jeune fille découvrit un couloir large et haut de plafond, dont le sol se situait deux mètres au moins sous elle. Deux colonnades ornaient les murs dont la teinte rouge foncé évoquait le sang séché. La lumière entrait par de petites lucarnes et éclairait les dalles blanches et brun roussâtre du sol.

Plutôt que de risquer de se blesser en sautant, Ofelia prit une chaise dans le grenier, qu'elle passa par l'ouverture. Après quoi elle glissa la besace du Faune à son épaule et disposa le sablier par terre, à côté de son lit. Sitôt qu'elle l'eut retourné, un filet de sable rouge pâle se déversa à une allure inquiétante dans la sphère du bas.

Ofelia se laissa tomber sur la chaise, puis mit le pied sur le sol dallé. Un bruit lointain lui parvint immédiatement... comme la respiration difficile d'un dormeur. Le bruit se mêla à ceux de ses pas qui résonnaient tandis qu'elle s'enfonçait dans le couloir. Celui-ci semblait serpenter sans fin, telle une rivière, et les colonnes projetaient leurs ombres sur les dalles telle une rangée d'arbres pétrifiés. Ofelia avait l'impression de marcher depuis des heures quand tout à coup le passage déboucha dans une pièce sombre et aveugle.

La jeune fille se demanda brièvement si elle ne serait pas retournée par mégarde dans un passé qui aurait sombré depuis longtemps dans l'oubli. La pièce lui parut fort ancienne, sous son plafond peint. Ofelia ne s'attarda pourtant pas sur les images à moitié effacées qui la surplombaient. Non, elle n'avait d'yeux que pour la longue table qui trônait au centre de la salle. Une table garnie de plats en or qui croulaient sous les fruits, les pâtisseries et les viandes rôties. Une seule chaise – celle qui se trouvait à l'autre bout de la table – était occupée. La silhouette de l'Homme Pâle y était illuminée par les flammes qui dansaient dans l'âtre, derrière lui.

Ce personnage n'esquissa pas un geste quand Ofelia s'approcha de la table. Il semblait même ne pas avoir bougé depuis des siècles, alors que les

victuailles donnaient l'impression de sortir tout juste des cuisines. La jeune fille ne parvenait pas à détacher son regard des gâteaux, puddings et rôtis décorés de fruits et de fleurs comestibles, disposés dans des plats en or qui se reflétaient dans des gobelets de cristal pleins de vin rouge. L'or, le rouge... la pièce regorgeait de ces deux couleurs. Jusque dans les flammes de l'âtre. Et ces arômes divins ! Ofelia en oublia tout le reste, y compris la créature effrayante assise à quelques pas d'elle, devant une assiette.

Ce n'est qu'une fois arrivée au bout de la table qu'elle se souvint. La surprise de ce face-à-face lui coupa le souffle. L'homme était nu, comme l'avait montré le livre ; sa peau pâle pendait de ses membres tel un voile trop ample. Spectacle atroce. Mais le pire, c'était son visage. Ou plutôt, son absence de visage.

La figure du personnage, obscène, avait pour seuls traits deux narines et une bouche extra-fine : une simple fente maculée de sang, délimitée par deux replis de peau relâchée. Ses mains, griffues, demeuraient immobiles de part et d'autre de son assiette en or. La pointe des doigts était noircie, la chair au-dessus, rougie par le sang.

L'immobilité du maître des lieux incita Ofelia à l'audace. Elle posa ainsi le regard sur l'assiette du monstre, où elle avisa deux espèces de billes. Elle voulut s'en saisir, mais retira sa main sitôt qu'elle découvrit qu'il s'agissait de globes oculaires. Ce n'est qu'alors qu'elle s'intéressa de plus près aux images du plafond. Ce qu'elle y vit la fit s'éloigner de la table, malgré toutes les bonnes choses qui s'y accumulaient. Ces images lui montraient en effet les méfaits de l'Homme Pâle.

Sur certaines, des enfants levaient les mains au ciel dans une posture implorante. Sur d'autres, le monstre transperçait ses petites victimes avec couteaux et épées, ou bien il leur arrachait les membres afin de nourrir son insatiable faim de leur chair. Ces scènes étaient si réalistes qu'Ofelia crut entendre les hurlements des suppliciés. Insoutenable ! Mais ce fut pire

lorsqu'elle détourna son regard du plafond : elle avisa dans un coin de la salle un gigantesque tas de souliers d'enfants.

La jeune fille ne pouvait se voiler la face : l'Homme Pâle était un monstre dévoreur d'enfants.

Voilà.

Mais enfin, s'il mange ces enfants... pourquoi ce festin ? s'interrogeait Ofelia.

Elle ne trouva la réponse pas plus dans les terribles images du plafond que parmi les plats en or. Il ne lui restait qu'à s'écarter de la table puis ouvrir la besace du Faune, afin de se laisser guider par les Fées, comme le stipulait le livre. Les trois créatures la saluèrent en pépiançant gaiement puis, sans un regard au monstre, elles voletèrent jusqu'au mur de gauche, percé de trois portes ornées de bouches béantes sculptées, ainsi que d'yeux et de flammes, le tout surmontant un motif de labyrinthe.

Ces portes n'étaient guère plus grandes que la main d'Ofelia, et il n'y en avait pas deux pareilles. Les Fées lui indiquaient celle du milieu. Une vraie beauté – toute brillante et couverte d'or.

Ofelia sortit de sa poche la clé du Crapaud mais, au même instant, elle se rappela ce que lui avaient enseigné les contes de fées : *Quand trois solutions s'offrent à toi, opte toujours pour la moins évidente. La modeste.*

– Non, vous vous trompez, souffla-t-elle aux Fées. Ce n'est pas la bonne porte !

Alors, sans s'inquiéter de leurs pépiements irrités, Ofelia glissa la clé dans la serrure de la plus modeste des trois portes, au battant de bois et aux simples clous en fer. La clé s'inséra sans effort. La jeune fille tourna vers ses compagnes ailées un visage triomphant, puis elle poussa la minuscule porte. Les trois créatures, elles, entendaient le sable rouge qui s'écoulait toujours dans le sablier. Elles se pressèrent autour d'Ofelia pour l'exhorter à se dépêcher.

Le compartiment situé derrière la minuscule porte était si profond que la jeune fille ne pouvait en toucher le fond. À l'intérieur, sa main se posa sur un tissu souple et du métal froid. L'objet qu'elle sortit de cette niche était enveloppé dans du velours rouge, et l'adolescente manqua le lâcher quand elle découvrit de quoi il s'agissait.

Un poignard, à la longue lame argentée comme le clair de lune, au manche doré portant l'effigie d'un faune.

Et d'un bébé.

Les Fées revinrent presser Ofelia, mais celle-ci oubliait le sablier tant cette salle semblait figée dans le temps. Pour s'assurer que le monstre était lui aussi immobile, une des Fées s'approcha presque à le toucher de ses ailes, mais le Dévoreur d'Enfants demeura pétrifié, comme un monument érigé à sa propre personne, un mémorial pour tous ses actes immondes.

Ofelia fourra le poignard dans la besace du Faune, puis se dirigea vers la table en s'efforçant de ne pas regarder l'Homme Pâle. Ce festin était fort appétissant. Elle ne se rappelait pas quand elle avait vu pour la dernière fois de pareils gâteaux ou des fruits si frais. *Jamais !* Et puis, elle avait faim. *Très faim*, chuchota son cœur tandis qu'elle levait une main. *Ne mange rien, ne bois rien !* Mais Ofelia avait sous les yeux des grappes de raisin, des grenades et des mets dont elle ignorait jusqu'au nom. Face à tant de promesses de douceurs exquis, la jeune fille refusait d'entendre les avertissements frénétiques que criaillaient les Fées.

Non. Ofelia les chassa. Un grain de raisin – un seul. Personne ne remarquerait jamais son absence parmi une telle abondance. Un simple petit grain de raisin...

D'un geste hésitant, elle en saisit un et le porta à sa bouche. La Fée rencontrée dans la forêt se couvrit la figure des deux mains.

Tout espoir était perdu.

L'Homme Pâle prit vie. Les extrémités noircies de ses doigts, pointues comme des épines, s'animèrent dans un spasme. Sa bouche béante inspira

avec difficulté, après quoi il saisit de la main droite un des globes oculaires posés sur son assiette, tandis que sa main gauche pivotait en écartant les doigts, telle une fleur menaçante. Le globe s'ajustait parfaitement dans le trou pratiqué dans sa paume gauche. Et quand la droite eut reçu le second globe, à la pupille aussi rouge que le grain de raisin qu'Ofelia venait de manger, l'Homme Pâle porta ses deux mains de part et d'autre de son visage aveugle afin de découvrir qui l'avait réveillé.

Ofelia, elle, ne s'était aperçue de rien. Les victuailles étaient trop ensorcelantes, et la Fée qui l'avait conduite au labyrinthe ne put l'empêcher de prendre un second grain.

Oh, cette fille !

Pourquoi rendait-elle la tâche si difficile à ceux qui voulaient l'aider ? Leur maître à cornes allait entrer dans une colère folle. La Fée vint voler sous son nez afin de rompre le sortilège, elle parvint même à lui arracher son grain de raisin. La jeune fille la remercia-t-elle pour autant ? Sûrement pas. Elle s'emporta. Les Fées ne comprenaient-elles donc pas ? s'interrogeait Ofelia en récupérant son bien. Elle ne demandait qu'à s'abandonner à toutes ces douceurs, tout oublier – l'amertume, la douleur, la peur qui emplissaient son existence.

L'Homme Pâle s'était levé de sa chaise. Il s'écarta de la table ; ses jambes raides semblaient ne plus savoir remplir leur office. Le squelette ambulante avançait, les mains toujours en éventail près de ses tempes – les yeux fichés dans les paumes cherchaient à localiser le voleur qui l'avait tiré du sommeil, s'était servi sans autorisation.

Ces yeux repérèrent d'abord les Fées.

Puis Ofelia.

Ofelia qui n'avait toujours rien remarqué.

Dieu sait pourtant que les Fées s'égosillaient à présent. Hélas, leurs voix n'étaient guère plus fortes que le cricri des grillons, et Ofelia croqua un second grain de raisin tandis que l'Homme Pâle approchait. La peau du

monstre pendait à ses membres rachitiques comme de vulgaires bandes de tissu cousues à même la peau. Les Fées tourbillonnaient autour de la tête horrible du Dévoreur d'Enfants, cherchaient désespérément à détourner son attention d'Ofelia. La peur leur donnait des voix stridentes qui finirent par rompre l'enchantement.

Ofelia se retourna – malheureusement, il était trop tard. Le Dévoreur d'Enfants tentait d'attraper les Fées. Celles-ci parvinrent d'abord à éviter les doigts ensanglantés, mais l'Homme Pâle était un chasseur expérimenté. Les deux créatures qu'il captura se débattirent comme des diablasses. En vain. Ofelia dut alors regarder le monstre fourrer une première Fée dans sa gueule édentée. Il arracha la tête sans plus de difficulté que s'il détachait une fleur de sa tige. Le sang de la malheureuse coula sur son menton pâle. La seconde eut beau faire, elle connut le même sort que sa sœur : ses ailes et ses membres finirent broyés entre les lèvres blêmes. L'Homme Pâle léchait leur sang sur ses doigts lorsque Ofelia parvint enfin à se mettre en mouvement.

Elle s'élança vers le couloir, mais perçut bientôt les pas hésitants de l'Homme Pâle derrière elle. Par-dessus son épaule, elle avisa la terrible silhouette entre les colonnes. Les yeux du monstre, toujours fichés dans ses paumes, dardaient dans toutes les directions. *Courez !* ordonna Ofelia à ses jambes. *Courez !* Hélas, ses genoux tremblaient, elle dérapa et s'écroula sur les dalles.

La dernière Fée encore en vie rattrapa la jeune fille. *Tes sœurs sont mortes à cause de moi !* songea Ofelia en reprenant sa progression. Non. Ce n'était pas le moment de culpabiliser. Elle n'apercevait toujours pas le bout du couloir, alors que, dans sa chambre au grenier, le sablier continuait de s'écouler.

Il valait peut-être mieux qu'elle ne voie pas le peu de sable qu'il restait dans la sphère supérieure. Son cœur cognait comme un sourd quand elle franchit le dernier virage. La chaise attendait toujours, sous la porte dessinée à la craie.

La Fée, elle, entendait le sable qui s'écoulait.

Ofelia allait atteindre la chaise, quand la porte commença lentement à se refermer.

– Non ! s'époumona la jeune fille. Non !

Haletante, elle grimpa tant bien que mal sur la chaise mais, quand elle voulut passer les bras dans l'ouverture de la porte, la porte avait disparu. Elle eut beau frapper des deux poings contre le mur, rien n'y fit. Qu'est-ce qui souffla à son esprit affolé d'utiliser la craie ? La Fée le lui chuchota-t-elle à l'oreille ?

Ofelia farfouilla dans la besace du Faune.

Rien.

Elle plongea les mains dans ses poches et eut plus de chance.

Les pas de l'Homme Pâle résonnaient de plus en plus fort dans le couloir. Ofelia, elle, avait les doigts si crispés par la peur qu'elle en brisa la craie. Et c'est tout juste si elle parvint à saisir le petit morceau qui restait dans sa main gauche.

Derrière elle, l'Homme Pâle franchit à son tour le dernier virage. Il leva la main droite afin d'apercevoir Ofelia. Elle était là. Il raffolait de ces moments où ses proies tentaient de s'échapper. Chasser était presque aussi jouissif que tuer.

La Fée, elle, piaillait toujours, terrorisée, mais elle n'abandonna pas Ofelia quand celle-ci se dressa sur le dossier de la chaise et tendit les mains vers le plafond.

Bientôt. L'Homme Pâle aux jambes de squelette et aux yeux luisants dans ses paumes serait bientôt sur elles.

Ofelia réussit enfin à tracer un carré sur les mosaïques du plafond. Elle poussa de toutes ses forces, et la paroi s'enfonça. Hélas, quand la jeune fille voulut s'engager dans l'ouverture, en priant pour que cette porte donne dans sa chambre, ses pieds basculèrent dans le vide. La Fée la précéda. Ofelia, elle, se démenait pour se hisser à travers la trappe. Les ongles de l'Homme Pâle

frôlèrent ses jambes, mais, comme il tentait de refermer ses mains sur les chevilles de l'enfant, il était aveugle, et Ofelia put ainsi regagner sa chambre au grenier. Elle claqua la porte qui lui avait sauvé la vie ; ses contours s'estompèrent rapidement.

Puis elle se remit debout.

Un grondement monta du sol, le gémissement d'une bouche affamée, maculée de sang. Et quand Ofelia se recula, elle sentit l'Homme Pâle qui poussait contre les lames du plancher. Les peurs les plus terribles se trouvent toujours sous nos pieds, cachées, elles ébranlent le sol que l'on voudrait ferme et sûr.

Ofelia alla s'asseoir sur son lit, toute tremblante, afin de ne plus sentir le sol sous ses pieds. Elle tendit l'oreille. Quand la Fée se posa sur son épaule, la chaleur de son petit corps lui apporta un mélange de réconfort et de reproche. Après tout, c'est bien par sa faute que les sœurs de cette créature avaient perdu la vie.

Un dernier coup, brutal, lui parvint du sol.

Et puis... enfin... le silence.

PAS DE CHOIX POSSIBLE

L'aube venait de poindre lorsque Pedro raccompagna Mercedes et le Dr Ferreiro à la clairière près du ruisseau où ses compagnons et lui les avaient trouvés. Le jour naissant et l'air frais porteur de la promesse de nouveaux départs lui donnaient de l'assurance.

– Jaca va nous envoyer des renforts ! Une cinquantaine d'hommes.

Sa voix n'exprimait ni doute ni crainte, par contraste avec le désespoir qu'ils avaient tous lu sur les traits du Français, la veille au soir.

– Et là on va pouvoir s'expliquer avec Vidal.

Ferreiro connaissait cette histoire par cœur. Plus d'une fois il avait vu l'enthousiasme renaître au sortir de la nuit la plus noire. Un enthousiasme parfois suffisamment fort pour perdurer, mais qui la plupart du temps mourait avec le crépuscule. Ferreiro lui-même ne s'était pas encore tout à fait remis de l'amputation. Tant de douleur, le désespoir du blessé et de ses compagnons, sa propre impuissance...

– Et puis ? Et puis après, quoi ? ne put-il s'empêcher de demander. Si vous le tuez, il en viendra un autre comme lui. Et puis un autre, et encore un autre...

Ferreiro avait vu trop d'espairs déçus, dans sa vie. N'avait-il vraiment que quarante-huit ans ? Il avait l'impression d'en avoir mille. Et il était fatigué de tous ces jeunes hommes pressés de se battre, quand bien même ils se battaient dans le bon camp.

Pedro ne se donna pas la peine de lui répondre. Il se contenta de toiser le docteur ; la fraîcheur de ses traits proclamait la jeunesse. Que vit-il ? Sans doute rien de plus qu'un triste vieillard.

– Non, vous êtes foutus ! martela Ferreiro. Vous n'avez pas d'armes, pas de toit ! Vous allez tous finir comme Le Français. Si ce n'est pire.

Il s'agenouilla au bord du ruisseau afin de nettoyer sa scie et son scalpel. Il ne tarderait sûrement pas à en avoir à nouveau besoin, hélas. L'eau froide courut sur ses mains. Froide comme ce monde.

– Ce n'est pas des renforts, qu'il vous faut, insista le docteur. Tes hommes ont besoin de nourriture ! Et de médicaments !

Pedro resta encore muet. Derrière les deux hommes, les rebelles ramassaient du bois pour le feu, et tout ce que la forêt pouvait leur offrir.

– Les Américains, les Russes, les Anglais... ils vont nous aider, finit par déclarer le frère de Mercedes. Quand ils auront gagné la guerre contre les fascistes allemands, ils nous aideront à triompher des fascistes d'Espagne. Franco soutenait Hitler, mais nous, nous soutenions les Alliés. Nombre d'entre nous ont perdu la vie pour aider la Résistance ; nous avons saboté les mines de tungstène de Galice, indispensables à l'industrie militaire allemande. Vous croyez que les Alliés vont l'oublier ?

Ferreiro se releva, rangea ses instruments dans sa sacoche. Oui, les Alliés l'oublieraient. Le docteur fut soudain accablé de fatigue et de colère. Une colère née en grande partie de l'épuisement et du désespoir. *De la peur, aussi*, se rappela-t-il. Peur de découvrir que les causes justes ne triomphaient jamais – qu'elles se contentaient de résister.

– Tu devrais penser un peu à Mercedes, reprit-il.

Non, même si le son de sa propre voix l'agaçait, il ne pouvait abdiquer.

– Si tu tiens vraiment à ta sœur, passe la frontière avec elle. Ici, tout est foutu !

Pedro baissa la tête, comme pour sonder son cœur. Puis il se redressa.

– Non, moi, je reste, docteur, affirma-t-il. C’est décidé.

Sa voix était aussi déterminée que son visage. Sans une once de doute ou de peur.

On se sent immortel, quand on est jeune. Ou bien c’est qu’on ne se préoccupe pas encore tant que cela de la mort.

Laissant Pedro aller retrouver sa sœur, Ferreiro suivit des yeux le jeune guérillero. Avait-il jamais été comme cela, lui-même ? s’interrogea-t-il. Non. Ou peut-être que si. Quand il était encore enfant, quand le monde était en noir et blanc, quand le bien se distinguait du mal. À quel moment le monde s’était-il compliqué ? Le docteur était-il victime d’une fausse perception de son cœur épuisé ?

*
* *

Mercedes cueillait des groseilles pendant que son frère discutait avec Ferreiro. La forêt avait tant à offrir à qui l’honorait. Les bois ne l’avaient jamais effrayée, pas même quand elle était toute petite et que sa mère avait essayé de lui inculquer la peur en lui parlant d’arbres vivants, de créatures des ruisseaux, de sorcières. La forêt avait toujours été pour elle synonyme d’abri, de nourriture et de vie... Elle ne s’étonnait donc pas que son frère y ait trouvé refuge. Pedro avait tout d’un adulte, désormais. Comme si c’était lui, l’aîné. Il l’était peut-être, songea Mercedes en le voyant se diriger vers elle.

– Il faut vous en aller, lui annonça-t-il.

Puis il plaqua ses mains sur les épaules de sa sœur. Un geste qui trahissait les émotions que sa voix parvenait à dissimuler. Mercedes lui remit la clé de la grange. Elle l’avait dérobée la veille, en faisant le ménage dans la chambre du *capitán*.

– Attendez encore quelques jours, recommanda-t-elle à Pedro. Si vous attaquez tout de suite, vous ferez exactement ce qu’il attend.

Son frère prit la clé, un sourire de triomphe aux lèvres. L’espace d’un instant, il redevint le garçonnet joueur dont Mercedes gardait un souvenir si vif.

– Ne t’en fais pas, compte sur moi, assura-t-il. Je serai prudent.

Il passa un bras sur les épaules de sa sœur, déposa une bise sur sa joue.

Prudent. Il ne l’était jamais. Il ignorait jusqu’au sens de ce mot. Mercedes le prit par la main pour prolonger cet instant précieux. Voilà ce qui les maintenait tous en vie : les instants volés.

– Je suis une misérable lâche, chuchota Mercedes.

Elle faillit rire en lisant la surprise sur les traits de Pedro.

– Non, ce n’est pas vrai ! se récria-t-il.

– Si, si, c’est vrai. Une trouillardarde... Je vis auprès de ce monstre, je lui lave ses affaires, je lui fais sa chambre, je lui donne à manger... Si le docteur avait raison et qu’on ne pouvait pas gagner ?

Pedro inclina la tête. Puis il opina.

– Ben au moins on n’aura pas facilité les choses à ce salopard.

LE RASOIR ET LE COUTEAU



Dans une hutte construite dans la très vieille forêt, vivait autrefois une femme du nom de Rocio, que les gens des villages environnants appelaient « sorcière ». Elle avait eu un fils et une fille d'un homme qu'elle avait quitté après qu'il eut donné de la ceinture à ses enfants.

– Je vais peut-être devoir vous quitter sous peu, dit-elle à ces derniers quelques jours après que son fils eut fêté son douzième anniversaire.

Sa fille avait encore deux mois à attendre avant d'avoir onze ans.

– J'ai vu ma mort en rêve, la nuit dernière. Je ne crains pas de me rendre au Royaume Souterrain, mais j'ai peur que vous soyez encore trop jeunes pour affronter le monde seuls. Alors je vais vous remettre des cadeaux grâce auxquels vous serez en sécurité, au cas où mon rêve se réaliserait.

Les enfants échangèrent un regard terrorisé. Les rêves de leur mère se réalisaient toujours.

Rocio prit sa fille par la main et déposa sur sa paume un petit couteau de cuisine.

– Cette lame te protégera de tout, Luisa, affirma la sorcière. Elle fera mieux encore : elle tranchera les masques dont s'affublent les hommes et révélera les vrais visages qu'ils s'efforcent si souvent de cacher.

Luisa ravala ses larmes – elle aimait tant sa mère. Elle accepta le couteau, qu'elle roula dans les plis de son tablier.

– Pour toi, Miguel, j’ai une lame un peu différente, dit la sorcière à son fils en lui refermant les doigts autour du manche argenté d’un rasoir. Elle te servira aussi bien que le couteau servira à ta sœur. Cette lame te protégera de tout grâce à son tranchant et, quand tu en auras l’âge, elle te débarrassera de ta barbe en même temps que des souvenirs pénibles. Chaque fois que tu l’utiliseras, ton cœur s’en trouvera aussi rajeuni qu’un visage rasé de frais. Mais tu devras être prudent. Certains souvenirs doivent être conservés, même s’ils font mal. Use donc de mon cadeau avec sagesse, mon fils, et parcimonie.

Le lendemain, Rocio ne rentra pas de sa sortie en forêt, où elle était allée cueillir des herbes, comme tous les jours. Ce n’est que le surlendemain, au matin, que ses enfants apprirent qu’un gentilhomme avait ordonné à ses soldats de la noyer dans le réservoir d’un moulin où elle les avait souvent emmenés pour interroger l’eau sur le passé et le futur.

Sachant qu’il était rare qu’on laisse la vie sauve aux enfants d’une sorcière, Luisa et Miguel se hâtèrent de rassembler leurs maigres possessions et quittèrent cette hutte où ils étaient chez eux. Ils allèrent se trouver une grotte, à l’autre bout de la forêt, à bonne distance du moulin où était morte leur mère. L’endroit leur offrit un refuge contre la pluie et les crocs acérés de la nuit. Quant à leurs deux lames, elles leur fournirent à manger, et les protégèrent même de l’Homme Pâle qui vint un jour rôder dans les parages.

L’air embaumait déjà la neige lorsqu’un braconnier qui chassait le lapin dans les bois les découvrit. Sa femme ne pouvant pas avoir d’enfants, il les conduisit chez lui, sans leur demander d’où ils venaient, et le couple sans enfants aima et éleva ces petits comme s’ils étaient les siens. Quand ils grandirent, Luisa devint cuisinière et Miguel apprit le métier de barbier, et les deux lames que leur avait données leur mère continuèrent de les nourrir et de les protéger.

Luisa et Miguel chérissent toujours ces présents et, bien des années plus tard, lorsqu’ils les transmirent à leurs enfants, le couteau et le rasoir étaient aussi tranchants et luisants que le jour où Rocio les leur avait remis. Tous

deux n'avaient eu que des filles, alors le rasoir passa au gendre de Miguel, un homme au cœur sombre et cruel. Dans un accès de colère, celui-ci pressa un jour la lame contre la gorge de son épouse ; le rasoir refusa de lui obéir et lui coupa la main. Mais de ce jour, au lieu de supprimer les souvenirs pénibles, la lame du rasoir les rappelait aux hommes qui l'utilisaient, et elle les empoisonnait avec leurs propres ténèbres.

LES ROYAUMES DE LA MORT ET DE L'AMOUR

Vidal n'avait pas bien dormi et, tandis qu'il passait le rasoir sur sa peau lavée, il se prit à espérer que la lame le débarrasse, en même temps que de sa barbe noire, des rêves troublants qui nichaient encore dans les ombres que l'aube peignait dans sa chambre poussiéreuse.

Le savon à barbe donna à l'eau la couleur du lait quand il nettoya la lame. Pourquoi la chose lui fit-elle penser à son futur fils et à sa mère ensanglantée ? À côté de la vasque, il avait déposé la montre de gousset qui rythmait sa vie. *Mort !* semblaient avertir les cadrans argentés. La mort était peut-être l'unique amour qui résidait dans le cœur de Vidal. Sa plus belle histoire d'amour. Sans comparaison possible. Magnifique, absolue – une célébration des ténèbres, de l'abdication complète. Toutefois, même dans la mort, il subsistait toujours la peur de l'échec : disparaître en anonyme, sans gloire, la face dans la fange. Ou pire, finir comme sa mère, dans un lit, le corps dévoré par la maladie. Cette mort-là était une mort de femme. Pas une mort d'homme.

Vidal inspecta son reflet. Les traînées de savon donnaient l'impression que sa peau pourrissait déjà. Il approcha le rasoir si près de la glace que la lame parut lui trancher la gorge. Était-ce de la peur dans ses yeux ?

Non.

Il abaissa vivement sa main, se composa le masque d'assurance qui était devenu son second visage – impitoyable, déterminé. La Mort est une maîtresse qu'il convient de craindre, et le seul moyen de triompher de cette crainte est de devenir le bourreau de la Mort.

Seul face au miroir, à provoquer la Mort avec son rasoir, Vidal perçut peut-être que celle-ci était arrivée au moulin. Peut-être entendit-il ses pas discrets sur les marches conduisant à la chambre où son épouse enceinte s'agitait dans des draps trempés de sueur.

Ofelia aussi entendit les pas de la Mort. Debout près du lit, elle caressait la figure de sa mère. Sa peau était brûlante, comme si la vie se réduisait en cendres dessous. Son futur frère tremblait-il, lui aussi ? Elle posa la main sur la bosse que le tout petit corps faisait sous les couvertures. Le futur frère sentait-il la fièvre de sa mère sur sa minuscule figure ? Ofelia s'était lassée d'être en colère après lui. C'était le moulin qui rendait malade sa mère, pas l'enfant – le seul responsable était donc le Loup. De fait, Ofelia avait à présent hâte de pouvoir compter sur la compagnie de son frère, le tenir dans ses bras, s'occuper de lui comme la fillette de la colonne s'occupait de l'enfant qu'elle portait contre elle. On comprend parfois mieux les émotions que l'on ressent quand on en voit la manifestation.

Ofelia était venue dans la chambre de sa mère afin de faire ce que lui avait prescrit le Faune. Elle avait apporté une jatte de lait, ainsi que la racine de mandragore – qui la dégoûtait toujours. La chose se mit d'ailleurs à gigoter sitôt en contact avec le lait : elle étira ses membres pâles tel un nouveau-né. Ses bras et ses cuisses étaient aussi potelés que ceux d'un bébé ; les cris qu'elle produisait évoquaient ceux, étouffés, d'un tout-petit. Quand la

mère d'Ofelia gémit dans son lit, la mandragore se tourna, tel un enfant, dans la direction de sa voix, comme pour l'écouter.

Malgré son dégoût, Ofelia ne put réprimer un sourire. La mandragore criait toujours tout bas lorsque l'adolescente approcha du lit, la jatte en mains. Glisser celle-ci sous le lit sans renverser le liquide ne fut pas aisé. Ofelia dut ramper, de sorte à placer la jatte là où personne ne pourrait l'apercevoir. Elle craignait à chaque instant que les pleurs de la racine réveillent sa mère. Ses cris de bébé affamé. Mais bien sûr ! Ofelia se mordit le doigt, puis le pressa afin de verser deux gouttes de sang dans le lait. Ce n'est qu'à ce moment-là que, allongée sous le lit, elle entendit des pas.

Quelqu'un entra dans la chambre et vint se poster près du lit. À son grand soulagement, Ofelia reconnut les souliers du Dr Ferreiro.

Hélas, celui-ci n'était pas venu seul.

– *Capitán*, la fièvre tombe ! l'entendit-elle déclarer. Je ne me l'explique pas, mais le fait est là.

Ferreiro éprouvait un grand soulagement. Depuis que la petite avait découvert sa mère en sang, il redoutait qu'Ofelia devienne orpheline, et qu'ils perdent également son futur frère. Le docteur s'était efforcé de dissimuler ses craintes, mais il avait lu la peur dans les yeux d'Ofelia, des yeux aussi sombres que ceux de sa mère. Et il savait qu'il ne pourrait jamais protéger cette fille contre l'homme qui se tenait près de lui si d'aventure la mère venait à mourir. Cette fille qui se cachait sous le lit de sa mère, le cœur battant la chamade...

– Mais elle a encore de la fièvre, déduisit le Loup.

Ofelia ne perçut ni soulagement ni crainte dans sa voix. Ni amour.

– Oui, mais c'est bon signe, insista le médecin. Ça veut dire qu'elle réagit au traitement.

Ofelia sentit sa mère bouger dans son sommeil.

– Écoutez-moi bien, Ferreiro... reprit le Loup d'une voix glaciale. S'il faut choisir, sauvez l'enfant. Vu ?

Ofelia ne pouvait plus respirer. Son cœur hurlait. Chaque parole du Loup était une gifle assenée au visage fiévreux de sa mère.

– Cet enfant portera mon nom, ajouta le Loup. Et celui de mon père. Si jamais...

Une explosion le fit taire. Ofelia eut la certitude qu'elle provenait de la forêt. La Mort ne se trouvait pas uniquement dans le moulin.

*
* *

Quand Vidal déboula dans la cour, il y trouva ses soldats réunis. Une boule de feu s'élevait au-dessus des arbres, surmontée par un panache de fumée grise.

Ofelia perçut deux autres explosions quand elle ressortit de sous le lit. Elle s'en moquait. Le visage de sa mère était enfin apaisé, pour la première fois depuis que sa chemise de nuit avait été trempée de sang, et la jeune fille pressa délicatement l'oreille contre son ventre arrondi.

– Petit frère... chuchota-t-elle. Petit frère, j'espère que tu m'entends. Les choses ici ne vont pas bien pour l'instant. Mais toi, bientôt, il faudra que tu sortes.

Elle était fatiguée de pleurer, pourtant les larmes lui montèrent de nouveau aux yeux.

– Tu as beaucoup fait souffrir maman.

S'il faut choisir, sauvez l'enfant. Les mots du Loup ravivèrent sa colère, mais Ofelia refusa de s'y abandonner. Dorénavant, ils seraient trois contre un. La mère, la sœur, le frère. Comme cela, et pas autrement.

– Quand tu sortiras, je vais te demander une chose, implora Ofelia. Une seule chose. Ne fais pas mal à maman.

Ses larmes dessinaient des ronds humides sur la couverture de sa mère, comme si toute sa peine et sa peur étaient devenues liquides.

– Tu la verras bientôt. Tu verras comme elle est belle, même si parfois elle est triste pendant des heures. Mais tu vas voir, quand elle te sourira...

elle te plaira beaucoup.

Ofelia ne reçut pas de réponse, mais il lui semblait bien entendre les battements du cœur de son frère sous la peau de sa mère.

– Écoute-moi, murmura-t-elle avec la plus grande solennité. Si tu fais ce que je dis, je te promets une chose : je t’emmènerai dans mon royaume, et c’est toi qui en seras le prince. Je te promets. Tu vas être prince.

Sous le lit, la racine de mandragore glapit tout bas.

LA SEULE FAÇON DE MOURIR QUI SOIT DIGNE

Les rebelles avaient fait sauter la voie ferrée dans les collines, ainsi qu'un des trains qui ravitaillaient une garnison voisine. La locomotive n'était plus qu'une masse de fer fondu, ses flancs nappés de cendres et de terre projetée lors du déraillement.

– J'ai donné des coups de sifflet, mais ils n'ont pas réagi !

Le mécanicien s'efforçait de convaincre tout le monde qu'il n'était pour rien dans la catastrophe. Il suivait en titubant Vidal et Serrano qui mesuraient l'ampleur du désastre.

– J'ai essayé d'arrêter la locomotive, je vous le jure ! Mais c'était trop tard.

L'imbécile. Seuls les coupables parlent aussi vite. Vidal avait envie de le jeter sous l'épave ou de le battre jusqu'à ce qu'il soit aussi inerte que sa machine. Hélas, cet abruti gémissait toujours et encore.

– Le chauffeur et moi, nous avons sauté à temps, mais regardez-moi ce désastre !

Vidal scrutait les rails déformés, le train disloqué. Cassé. Hors service. Voilà bien ce que recherchaient ces salopards dans les bois. Le chaos. Il s'arrêta devant un wagon plus ou moins intact.

– Que contenaient les wagons qu'ils ont attaqués ? demanda-t-il au responsable du convoi.

– Ils n'en ont pas ouvert un seul, *Capitán*.

Cet homme-là s'essuya le cambouis qui lui maculait la figure. Il était bien plus posé que le mécanicien. Il apportait les bonnes nouvelles.

– Mais qu'est-ce que vous me racontez comme conneries ? répliqua Vidal.

– Tout ce foutoir pour rien... Ils n'ont pas ouvert un seul des wagons. Ils n'ont rien volé. On se demande ce qu'ils pouvaient chercher. À part nous faire perdre notre temps.

Vidal observa ses soldats qui s'affairaient autour du train comme des fourmis dont on aurait piétiné la fourmilière. *Nous faire perdre notre temps*. Ces paroles sonnaient faux à ses oreilles. Non. Les rebelles ne gaspilleraient sûrement pas de précieux explosifs dans le seul but de le contrarier. Sûrement pas... La réponse lui parvint sous la forme d'une nouvelle explosion dans la forêt.

Une explosion qui sema la panique chez les soldats. La nouvelle boule de feu qui s'élevait au-dessus des arbres provenait d'un emplacement bien précis.

Ils s'étaient joués de lui ! Le train n'avait été qu'une ruse, une diversion ! Cette seconde explosion était une déclaration de guerre.

*
* *

Les combats se poursuivaient lorsqu'ils regagnèrent le moulin – des explosions éventraient les jeeps des soldats, leurs camions et leurs tentes ; la cour était jonchée de corps ensanglantés. C'est tout juste si Vidal parvint à

reconnaître Garcés quand celui-ci émergea de la fumée, couvert de sang et de suie.

– Ils ont surgi de nulle part, *Capitán* !

Vidal le repoussa.

Il tombait des cordes, comme si le ciel s’alliait à ces cochons de rebelles. Oui, voilà désormais comment il les appellerait. Des cochons des bois. La pluie se mêlait à la fumée et empêchait de bien voir d’où venaient les assauts. Pourtant, Vidal n’ôta pas ses lunettes de soleil. Leurs reflets dans les verres fumés – il ne voulait montrer rien d’autre à ses hommes tant qu’il n’aurait pas repris le dessus sur ses émotions. Son masque vacillait, et les yeux étaient toujours les premiers à trahir la rage et la peur dissimulées derrière.

Ils avaient été bernés comme une bande de lapins par un renard. Son matériel, ses hommes – tout cela réduit à une masse informe de déchets détrempés. Vidal entendait la forêt qui se riait de lui, la forêt et les lâches qui s’y cachaient.

– Ils ont des grenades, *Capitán* ! annonça Garcés, les yeux écarquillés d’effroi. Nous n’avons rien pu faire.

Les soldats savaient tous que leur *capitán* trouverait quelqu’un à qui faire porter le chapeau. Et que le malheureux allait souffrir.

Ce n’est qu’à ce moment-là que Vidal découvrit que le portail de la grange était grand ouvert.

Il manqua broyer ses lunettes noires quand il les retira de sa main gantée. Garcés n’osa pas entrer après lui dans la grange. Les provisions, les médicaments... les rebelles avaient tout emporté – y compris son tabac. Mais le portail, lui, était intact. Pas la moindre trace d’explosifs. Vidal inspecta le cadenas. Rien n’indiquait qu’il ait été forcé.

– *Capitán* ! l’interpella Serrano en le rejoignant.

Ses traits ne pouvaient dissimuler son soulagement de ne pas avoir été de garde au moulin ce matin.

– On a traqué un groupe qui était resté à la traîne. Ils se sont réfugiés dans la colline.

La colline. Bien. Les cochons allaient devenir de pauvres petits lapins. Vidal ajusta sa casquette sur ses cheveux trempés. Oui. Cette fois, il n'allait pas les laisser s'échapper.

*
* *

La colline ne payait pas de mine. Les rebelles n'y avaient trouvé pour se cacher que quelques rochers.

Vidal mena l'assaut en personne : il se déplaçait d'arbre en arbre tout en tirant des coups de feu. Comme chaque fois qu'il allait à la bataille, il tenait sa montre dans sa main gauche. C'était son porte-bonheur, le cadran brisé pressé contre sa paume, le tic-tac l'exhortant à avancer. Parfois, cela tenait du murmure métallique : *Du nerf, Vidal. J'ai assisté à la mort de ton père. Je veux assister à la tienne. Combien de temps vas-tu encore me faire attendre ?*

Le *capitán* avait ordonné à ses hommes d'attaquer de toutes parts la position des rebelles. L'écorce volait autour d'eux, dans la fusillade, mais Vidal savait que l'ennemi serait sous peu à court de munitions. Ils devaient être une dizaine, peut-être moins. L'armée avait largement l'avantage du nombre.

La chasse n'avait hélas pas sa saveur habituelle. Vidal s'était laissé berner par sa proie. Aucune vengeance n'effacerait cette honte. Mais il pouvait au moins s'assurer qu'aucun survivant n'irait répéter la chose. Il se plaqua contre un arbre le temps de recharger son pistolet. Serrano s'abrita derrière un tronc, à sa gauche.

– Allons, Serrano, n'ayez pas peur ! lui lança Vidal en s'écartant pour tirer de nouveau. Il n'existe pas de façon plus digne de mourir !

Il se remit à couvert et prit une longue inspiration tout en glissant la montre dans sa poche. Elle le protégeait encore. De toute évidence, l'heure de mourir n'avait pas encore sonné. Quelques tirs fusèrent, les balles le ratèrent

de peu, tandis que ses soldats hurlaient autour de lui, s'écroulaient sur le dos, le regard vide braqué sur les branches et la pluie implacable. Vidal s'adossa à un nouvel arbre afin de recharger encore son pistolet, après quoi il repartit à l'assaut à travers l'averse métallique, à flanc de colline, pour débusquer ses proies, leur faire regretter d'avoir osé se jouer de lui.

Le *capitán* s'abrita derrière un dernier arbre. La pluie dégoulinait de sa casquette dans ses yeux. Les cadavres étalaient leurs membres sur les rochers telles des racines pâles arrachées du sol. Deux rebelles seulement se battaient encore mais, quand Vidal ordonna un nouvel assaut, ils s'écroulèrent dans des cris étouffés, atteints de plusieurs balles.

Oh, le silence de la Mort. Il n'y avait rien de tel. Vidal se prenait souvent à vouloir le graver sur disque, afin de pouvoir l'écouter en se rasant le matin. Ce silence n'était troublé que par la pluie qui se déversait à travers les branchages et s'écrasait sur les corps sans vie, trempait leurs vêtements jusqu'à ce qu'ils paraissent se fondre dans le sol.

Vidal franchit l'ultime portion de terrain, suivi par les soldats qui avaient survécu à l'attaque. Leurs pertes n'étaient rien comparées à celles subies par les rebelles. Le premier d'entre eux auprès duquel le *capitán* s'arrêta était inerte. Vidal lui tira malgré tout deux balles en plein visage, pour plus de sûreté. Et pour le plaisir. Chaque tir diluait un peu le poison de la honte qui coulait dans ses veines. Mais il lui fallait trouver une victime en état de parler.

Serrano le rejoignit comme toujours, en bon chien bien dressé, quand il l'appela. Ensemble, ils découvrirent encore deux ennemis, gisant parmi les rochers au sommet de la colline. Deux jeunes qui ne devaient pas avoir plus de quinze ans. L'un était mort, mais l'autre bougeait encore. Il appuyait d'une main contre la plaie qu'il avait au cou. Vidal écarta d'un coup de pied son pistolet qui traînait à terre.

– Fais-moi voir, ordonna-t-il à l'adolescent en lui soulevant la main.

Il avait prononcé ces mots presque avec douceur. Vidal aimait à se montrer calme auprès de ses proies.

Le jeune voulait encore se battre, mais le *capitán* n'eut aucun mal à écartier sa main de la plaie. Le malheureux était à bout de forces, il n'avait plus longtemps à vivre. Sa gorge était maculée de sang.

– Tu peux parler ? l'interrogea Vidal.

Le garçon inspira par la bouche, les yeux rivés sur les nuages qui déversaient leur pluie sur sa figure.

– Et merde ! cracha le *capitán* en dégainant son pistolet.

Lorsqu'il le braqua sur le front du jeune, cet imbécile voulut en éloigner le canon de sa main ensanglantée, son regard voilé empli de défiance, presque de morgue. Vidal resserra sa poigne et visa de nouveau. Cette fois, le jeune plaqua sa paume contre le canon de l'arme, mais la balle transperça sans mal sa chair et ses os. Vidal lui en tira une seconde dans son crâne de rebelle.

– Ils ne nous servent à rien, ils ne peuvent pas parler, déclara Vidal en désignant les corps qui couvraient le sol alentour. Abattez-les tous.

Serrano avait assisté à l'exécution du jeune avec une pointe de malaise. Vidal le soupçonnait de s'imaginer parfois face au pistolet de son *capitán*. Garcés, lui, ne nourrissait sûrement pas de telles pensées. Il se plia aussitôt aux ordres.

– *Capitán !* lança-t-il. En voilà un de vivant ! Il est seulement blessé à la jambe.

Vidal le rejoignit. Un simple coup d'œil au rebelle suffit à lui donner le sourire.

– Oui, confirma-t-il, celui-ci fera l'affaire.

MAUVAISES NOUVELLES, BONNES NOUVELLES

D'ordinaire, les soldats sombrent dans le mutisme quand ils ont perdu une bataille. Les hommes de Vidal, eux, regagnèrent le moulin dans un concert de cris et de rires. Mercedes sut qu'il avait dû se produire quelque chose d'horrible. Les autres servantes se tenaient à la porte de la cuisine, d'où elles observaient le tumulte qui régnait dans la cour, quand elle pénétra dans la cuisine.

– Que se passe-t-il ? demanda Mercedes.

La peur lui coupait le souffle, l'empêchait presque de parler. Quand avait-elle respiré normalement pour la dernière fois ? Elle ne s'en souvenait plus.

– Ils en ont pris un vivant, révéla Rosa d'une voix que la panique rendait stridente.

La rumeur prétendait qu'un de ses neveux se cachait dans les bois.

– Ils l'emmènent à la réserve !

Personne n'ignorait ce que cela signifiait.

Mariana rappela Mercedes quand celle-ci s'élança sous la pluie battante, mais Mercedes n'avait que faire de la prudence. Pas aujourd'hui. La peur

était un monstre qui lui dévorait le cœur.

– Mercedes ! Reviens ! lui lança Mariana d’une voix rauque.

Les autres servantes s’étaient rassemblées autour d’elle, comme autant de poules apeurées, les traits tendus tant par la peur que par l’espoir : peur que les hommes de Vidal entraînent Mercedes dans la grange, espoir qu’elle découvre l’identité du prisonnier.

Qui avaient-ils bien pu capturer ?

– *Pedro !*

Mercedes souffla le prénom de son frère tout en manquant glisser dans la boue.

– *Pedro !*

Elle était presque arrivée à la grange quand elle avisa les soldats qui traînaient leur prisonnier à l’intérieur. Les jambes du pauvre homme traçaient deux sillons dans la cour. Mercedes s’avança encore pour épier l’intérieur de la grange mais n’y vit que les soldats, dont les capes luisaient dans le noir, qui ligotaient un corps inerte à un montant en bois.

– Mercedes ?

Vidal se tenait derrière la jeune femme, flanqué de Serrano.

– *Capitán*, fit-elle, surprise d’avoir pu prononcer un mot qui ait du sens.

Elle arracha à grand-peine son regard du prisonnier. Tête basse, celui-ci avait la figure dissimulée par une grosse casquette. Une casquette comme en portait le frère de Mercedes.

– Je... bredouilla celle-ci. Il faut que j’aie dans la réserve, j’aurais besoin de...

Vidal dut percevoir le désespoir dans sa voix. Elle-même se donnait l’impression d’être une petite fille égarée. Par chance pour elle, le *capitán* avait trop hâte de s’occuper de son prisonnier pour prêter attention à une servante.

– Pas maintenant, Mercedes, la rabroua-t-il. Je veux que personne n’entre dans la réserve. Allez vous inquiéter de mon épouse, vous serez aimable...

La jeune femme acquiesça. Mais demeura pétrifiée. Elle resta plantée là, à regarder Vidal retirer sa casquette au prisonnier. Celui-ci leva alors la tête et la tourna vers Mercedes.

Tarta.

Il ouvrait des yeux tout ronds, tel un agneau conduit à l'abattoir. Il savait ce qui l'attendait. Son regard fut pour Mercedes comme une main tendue ; heureusement Tarta ne la trahit pas. Il n'appela pas à l'aide, mais pressa les lèvres, bien décidé à se montrer courageux – ces mêmes lèvres qui brisaient les mots comme de l'argile poreuse.

Mercedes était encore figée sous la pluie quand Serrano referma le portail de la grange. À sa grande honte, elle était soulagée que les soldats aient capturé Tarta et non Pedro. Le soulagement fut toutefois de courte durée. Tarta connaissait Pedro. Il savait tout de ses activités à elle et de celles du docteur.

Il savait tout.

Mercedes regagna la cuisine presque malgré elle. Les femmes y préparaient la soupe qu'elles allaient servir à ces meurtriers. *Mon frère est-il toujours en vie ?* s'interrogeait-elle en boucle tout en coupant les pommes de terre. Et les autres ? Avaient-ils tous péri dans les bois, leur sang mêlé à la pluie ? *Non !* se ressaisit-elle. *Non, Mercedes, ils n'auraient pas laissé vivre Tarta s'ils avaient tué tous les autres.*

Alors, à gestes lents, comme si ses propres doigts lui inspiraient de la méfiance, elle coupa une nouvelle pomme de terre en fines tranches pâles, à l'aide du couteau qu'elle conservait dans son tablier. Elle n'avait d'yeux que pour sa lame effilée. Que se passait-il dans la réserve ? Elle dut mobiliser toutes ses forces pour empêcher ses pensées de retourner auprès du jeune homme aux yeux tout ronds et d'imaginer ce que les soldats pouvaient lui faire.

Mariana l'observait, son visage poupin ridé par la vie.

– Assez, ma fille, ça suffira, dit-elle alors que Mercedes s’apprêtait à attaquer une nouvelle pomme de terre.

Quelle ride la vie traçait-elle dans leurs visages, en ce moment même ? Toutes ces rides... de peur... de douleur... Mercedes s’étonnait d’être encore belle à voir.

Mariana souleva le plateau qu’elle avait préparé pour Ofelia et sa mère.

– Je peux le monter ? proposa-t-elle.

Mariana n’avait aucun être cher dans les bois. Mais deux de ses fils avaient presque le même âge que Tarta.

– Je m’en charge, répondit Mercedes en lui prenant le plateau.

N’importe quelle tâche lui convenait, du moment qu’elle lui permettait de brider son imagination. Hélas, cette fois-là, ce fut en vain. *Qu’est-il arrivé à Pedro ?* La question se répéta sur toutes les marches de l’escalier. *Que leur raconte Tarta ?*

Le Dr Ferreiro était au chevet de la mère d’Ofelia. Occupé à préparer un médicament, il leva les yeux quand Mercedes entra dans la chambre. *Vous vous souvenez de Tarta ?* voulait lui demander celle-ci. *Comme il n’arrivait pas à lire le journal pour les autres ? À présent il risque de tous nous livrer si les soldats arrivent à le faire parler.*

Ofelia ne remarqua rien de la peur qui hantait Mercedes.

Elle était tout à son bonheur. Sa mère était suffisamment remise pour jouer aux cartes et, quand Ferreiro lui tendit son médicament, elle secoua la tête.

– Je crois que je n’en ai pas besoin, docteur, déclara-t-elle. Je me sens beaucoup mieux.

– C’est bien pour cela que je ne vous donne que la moitié de la dose, lui sourit le médecin. Et je vous le confirme, vous allez beaucoup mieux. Je ne me l’explique pas, mais je m’en réjouis.

Ofelia, elle, connaissait la raison de ce rétablissement. Elle avisa le pichet de lait frais que Mercedes avait apporté. La racine de mandragore en aurait

besoin sous peu. Ainsi que de quelques gouttes de sang. Tout irait bien, même si elle avait désobéi au Faune et causé la mort de deux de ses Fées. Ofelia entendait encore leurs cris dans ses rêves. Mais sa mère avait retrouvé le sourire et, après tout, elle-même s'était acquittée de la deuxième épreuve en rapportant le poignard de l'Homme Pâle.

Le Faune se montrerait sûrement compréhensif, oui.

Dans le secret de son cœur, Ofelia savait qu'il n'en ferait rien, mais elle n'allait pas laisser ces craintes ternir sa joie.

25

TARTA

Vidal prenait son temps. Interroger un prisonnier était un processus complexe. Une sorte de danse – un pas langoureux en arrière, suivi d’un pas vif en avant, puis un autre en arrière. Lenteur, vitesse, lenteur.

Son prisonnier tremblait de tout son corps et avait la figure trempée de sueur, alors que ses hommes l’avaient tout juste rudoyé. La peur accomplissait le plus gros du travail – la peur de ce qui allait advenir. Ils n’auraient aucun mal à le briser.

– Quel délice... Du vrai tabac. Difficile à se procurer.

Vidal approcha sa cigarette si près du visage de Tarta que celui-ci en sentit la chaleur.

Il redressa sèchement la tête quand son geôlier voulut passer la cigarette entre ses lèvres tremblotantes.

– Allez v-v-vous f-faire f-f-foutre.

– C’est con, Garcés... lança Vidal à son officier. Pour une fois qu’on en pique un, il faut que ce soit un bègue. On va en avoir pour toute la nuit.

– Du moment qu’il finit par parler, répliqua Garcés.

Tarta devina que cet homme n’appréciait pas la situation autant que son *capitán*. Ce dernier, en revanche, était un de ces diables en uniforme que

Tarta avait toujours redouté de rencontrer. Il se retrouvait entre leurs griffes et ne doutait pas de ce qui l'attendait. « Si jamais tu te fais prendre, pense à une personne que tu veux protéger, lui avait recommandé Pedro quand ils s'étaient entraînés à résister à la torture. Quelqu'un pour qui tu serais prêt à mourir. Ça ne t'aidera pas forcément, mais peu importe. Pense à quelqu'un, Tarta. » À qui ? À sa mère, peut-être. Oui. Cela risquait toutefois d'empirer les choses s'il l'imaginait dévastée par sa mort.

Tarta inclina la tête. Si seulement ses membres voulaient bien arrêter de trembler. Quand bien même le conseil de Pedro l'aiderait à apaiser son esprit, son corps trahissait sa peur.

– Garcés a raison, reprit le *capitán*. Tu vas nous dire toute la vérité.

Il déboutonna sa chemise ; sa cigarette pendait entre ses lèvres. Tarta se demanda s'il se dévêtait afin de ne pas se salir.

– Tu as intérêt à tout nous dire. Et pour m'assurer que tu n'omettras rien, j'ai apporté quelques outils. C'est un truc qu'on apprend chez nous.

Il saisit un marteau. Il avait aligné ses outils dans le plus grand ordre sur une vieille table en bois.

Tarta tremblait toujours. Ne disait-on pas que l'on pouvait mourir de peur ? Si seulement il parvenait à se donner la mort ainsi...

– Au début, je ne te ferai pas confiance.

Le Diable soupesait son marteau, visiblement très fier de ses talents de bourreau.

– Mais dès que je te ferai tâter de ça, tu commenceras à me dire quelques petites choses. Quand on passera à ça, dit-il en lui montrant une pince, il s'établira entre nous des relations... comment te dire... ?

Tarta perçut un soupçon de gêne, peut-être même de compassion, dans les traits de l'autre officier. Celui-ci arborait la même moustache que son père.

– Très intimes, reprit le Diable en jouant de sa pince. Comme deux frères. Et quand on en arrivera à ça, dit-il en brandissant un tournevis, je pourrai croire tout ce que tu me diras.

Tarta se mit à sangloter. Il se retenait de toutes ses forces, mais la peur était trop envahissante, autant que la solitude et le désespoir. Il fallait bien que ces émotions s'expriment, quitte à ce que cela passe par de simples larmes.

Son geôlier tira une nouvelle bouffée de sa cigarette, puis reposa le tournevis. Il reprit alors le marteau et s'approcha de lui.

– Je te fais une proposition, lui dit-il en plaquant fermement la tête du marteau contre l'épaule tremblotante de Tarta. Si tu arrives à compter jusqu'à trois sans bégayer, tu pourras t'en aller.

Tarta releva la tête pour faire face à son bourreau, quand bien même il savait que ses yeux allaient trahir le désespoir de son cœur terrifié. Il interrogea aussi du regard Garcés. Garcés, oui, c'était bien son nom. Tarta se réjouit que les rebelles ne révèlent pas leurs vrais noms entre eux ; il aurait eu trop de facilité à les mémoriser.

Mais le visage moustachu de Garcés demeurait inexpressif.

– Ne le regarde pas lui ! jappa le Diable. Regarde-moi. Parce qu'au-dessus de moi il n'y a personne. Garcés ?

– Oui, *Capitán*.

– Si je dis que ce pauvre type peut s'en aller, est-ce que quelqu'un me contredira ?

– Non, *Capitán*, il pourra partir, confirma l'officier avec un regard aussi ému que celui du prisonnier.

C'est tout ce que je peux faire pour toi, semblait-il dire. *Ne pas détourner le regard.*

Vidal tira encore sur sa cigarette. Quel plaisir...

– Vas-y, dit-il, le visage presque collé à celui de Tarta. Jusqu'à trois.

Tout recroquevillé sur lui-même, les lèvres tremblantes, le prisonnier tenta de former le premier chiffre.

– Un...

– Bien !

Tarta scrutait le sol, comme pour y trouver un ultime lambeau de dignité. Ses lèvres s'agitèrent encore, puis il formula la syllabe.

– ... deux...

– Continue ! sourit Vidal. Un de plus et tu es libre.

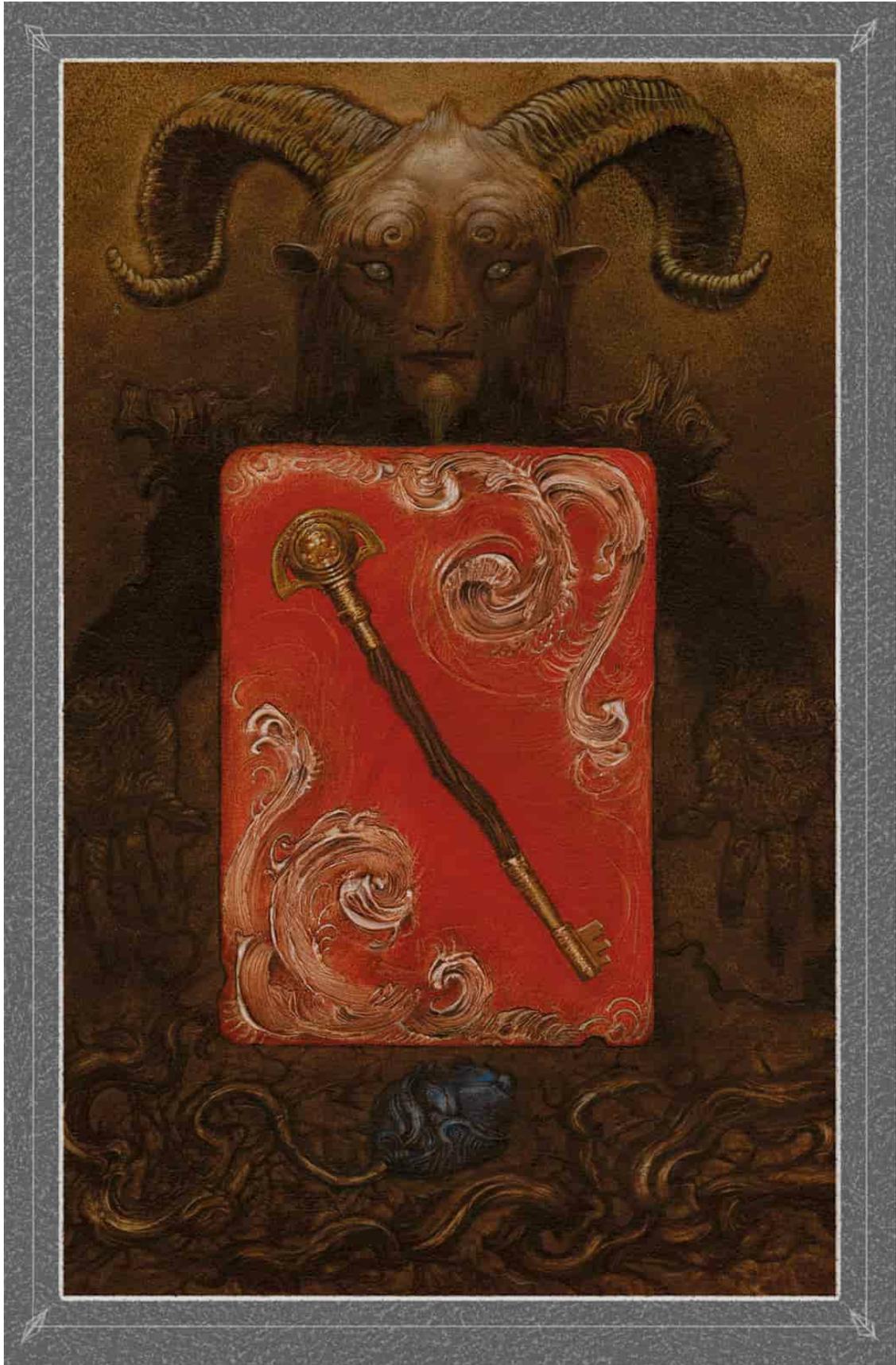
La bouche déformée par l'effort, Tarta cherchait à prononcer des mots intacts à l'homme qui s'apprêtait à le briser. Hélas, cette fois, sa langue le trahit. Il ne parvint qu'à bredouiller « T-t », le tremblement d'un objet brisé.

Il leva les yeux vers le Diable, implora sa pitié.

– Dommage, dit Vidal en teintant sa voix d'une once de compassion feinte.

Après quoi il écrasa le marteau sur le visage du suppliant.

LE RELIEUR



Il était une fois un relieur du nom d'Aldus Caraméz, qui maîtrisait si parfaitement son art que la reine du Royaume Souterrain lui confiait la reliure de tous les ouvrages de sa célèbre bibliothèque de cristal. L'existence tout entière de Caraméz était contenue dans ces volumes, car il était encore tout jeune quand la reine lui avait passé sa première commande – pour un recueil de dessins de sa mère.

Le relieur se revoyait encore disposer sur son établi les portraits délicats de fées, d'ogres et de nains ; portraits de crapauds (auxquels la reine mère vouait une affection particulière), de libellules et de papillons de nuit nichés dans les racines d'arbres qui parcouraient les plafonds du palais tels des rideaux de dentelle vivants. Pour la reliure, Caraméz avait choisi la peau d'un lézard dépourvu d'yeux, dont les écailles reflétaient la lueur des bougies avec presque autant d'éclat que l'argent. Ces reptiles étaient des créatures féroces, mais il arrivait aux chasseurs royaux d'en tuer, à l'occasion, quand ces bêtes tentaient de s'attaquer aux paons de la reine. Caraméz ne manquait jamais de réclamer leurs peaux ; il imaginait leur donner des yeux en les transformant en livres – idée somme toute naïve, mais qui lui plaisait bien.

La reine s'enticha de ce livre au point de le conserver sur sa table de chevet, auprès d'un autre volume que Caraméz avait réalisé pour sa fille, Moanna, quelques semaines à peine avant la disparition de celle-ci. Caraméz avait créé toute une bibliothèque pour la princesse perdue, qui renfermait des

centaines de livres parmi les plus richement illustrés. Livres sur la faune du Royaume Souterrain, ses créatures fabuleuses et ses plantes souvent miraculeuses, ses vastes paysages souterrains, ainsi que toutes ses populations et leurs souverains.

Moanna venait de fêter ses sept ans – oh oui, Caraméz se rappelait cette époque avec grande exactitude – quand elle réclama au relieur un ouvrage traitant du Royaume Supérieur.

– Quels contes lit-on aux enfants, là-haut, Aldus ? avait-elle demandé. À quoi ressemble la lune ? On m’a expliqué qu’elle était suspendue dans le ciel telle une énorme lanterne. Et le soleil ? S’agit-il bien d’une grosse boule de feu qui dérive dans un océan de cieux bleus ? Et les étoiles... ressemblent-elles vraiment à des lucioles ?

Caraméz se rappelait la douleur aiguë qui avait transpercé son cœur quand la jeune princesse lui avait posé ces questions. Bien des années auparavant, le grand frère du relieur les lui avait posées lui aussi et, douze mois plus tard, il avait disparu à tout jamais. Quand Caraméz fit part de ses craintes à la reine, celle-ci lui répondit :

– Tu vas créer et relier le livre qu’elle te demande, Caraméz. Veille à ce qu’il contienne tout ce qu’elle veut savoir, de sorte qu’il ne lui vienne pas l’idée d’aller voir de ses propres yeux à quoi ressemblent la lune et le soleil.

Le roi, lui, n’était hélas pas de l’avis de son épouse. Il interdit à Caraméz d’exaucer le vœu de son enfant, et la reine décida de ne pas s’y opposer – il faut dire que la requête de sa fille la troublait elle aussi.

Mais la princesse Moanna insistait toujours avec ses questions.

– Qui vous a parlé du Royaume Supérieur, princesse ? l’interrogea Caraméz un jour qu’elle venait une fois de plus lui rendre visite à son atelier.

Elle réclamait qu’il lui réalise ne serait-ce qu’un petit ouvrage sur les oiseaux du Royaume Supérieur. Moanna n’avait jamais vu d’oiseaux. Les chauves-souris étaient les seules créatures volantes du Royaume Souterrain. Avec les fées.

En guise de réponse à la question de Caraméz, elle lui remit un livre. Mais bien sûr ! La bibliothèque de ses parents ! Les bibliothèques ne sont pas faites pour conserver les secrets mais pour les révéler. L'ouvrage que Moanna confia au relieur regroupait les récits de voyages des ancêtres de sa mère, qui avaient exploré le Royaume Supérieur avec minutie.

– Garde-le, dit Moanna, et Caraméz s'empressa de dissimuler l'ouvrage derrière son dos. Je n'en ai pas l'utilité. Je n'aurai qu'à écouter les racines des arbres. Elles savent tout ce qu'il y a à savoir sur le Royaume Supérieur.

Ce fut la dernière fois que le relieur s'entretint avec la princesse avant sa disparition. Caraméz se rappelait encore sa voix, alors qu'il lui arrivait de ne plus se souvenir de ses traits. Parfois, il se surprenait à réaliser un livre pour Moanna, empli de récits que lui avaient racontés les fées ou des histoires qui se murmuraient dans la peau des lézards sans yeux.

Le Faune eut peut-être vent de l'existence de ces livres. Il se rendait rarement à l'atelier de Caraméz. Le Faune ne croyait pas aux livres. Il était bien plus âgé que les plus anciens manuscrits renfermés dans la bibliothèque de la reine, et pouvait à juste titre prétendre en savoir beaucoup plus sur le monde que leurs pages jaunies. Mais un jour il apparut à la porte de l'atelier du relieur. Caraméz éprouvait encore une pointe de peur en présence du Faune. Il ne savait jamais s'il devait se fier à ses yeux bleu pâle. De fait, il n'aurait pas été surpris d'apprendre que cette créature dévorait les relieurs.

– J'aurais besoin que tu confectionnes un livre pour moi, Caraméz, lui dit tout bas le Faune.

Sa voix pouvait avoir la douceur du velours, ou le tranchant des dents du lézard.

– Quel genre de livre, mon seigneur à cornes ? le relança Caraméz avec une ample révérence.

– Un ouvrage qui contiendra tout mon savoir, mais ne montrera que ce que je lui ordonnerai de révéler.

Caraméz plissa le front. Cette idée ne lui disait rien qui vaille.

– Il permettra à la princesse Moanna de retrouver le chemin de notre Royaume, ajouta le Faune.

Forcément. Il savait combien la princesse Moanna était chère au cœur de Caraméz. Le Faune savait tout.

– Je ferai de mon mieux, assura le relieur.

Le Faune hocha sa tête à cornes, comme s’il ne demandait rien d’autre, puis tendit à l’homme une liasse de feuilles.

Caraméz les découvrit d’un œil circonspect.

– Mais ces pages sont vierges ! s’étonna-t-il.

– Du tout, lui répondit le Faune avec un sourire énigmatique. Ce papier a été réalisé à partir de vêtements abandonnés par la princesse Moanna ; quant à la colle que j’y ai ajoutée, elle contient tout ce que je sais du Royaume Supérieur.

De ses doigts griffus, il fit apparaître comme par enchantement un rouleau de cuir marron.

– Ce cuir, expliqua-t-il, a été prélevé sur la peau d’une bête qui se nourrissait de vérité et qui dévora nombre d’hommes intrépides. Tu l’utiliseras pour la reliure du livre. Afin que le cuir donne du courage à la princesse chaque fois qu’elle le touchera.

Caraméz déroula le cuir sur son établi, puis tâta les pages vierges. Tout cela était de la plus haute qualité. Cela augurait d’un bel ouvrage, quand bien même le papier lui semblait toujours vierge.

– Mets-toi au travail sans tarder, ordonna le Faune. Je viens d’apprendre que ce livre risque de m’être bientôt utile.

Caraméz s’attela immédiatement à la tâche. Toutefois, il ajouta un ingrédient dont il ne dit rien au Faune : il mêla en effet trois de ses larmes à la colle de reliure car, s’il ne doutait pas que la princesse aurait besoin de courage et de savoir pour rentrer chez elle, il savait qu’il lui faudrait aussi de l’amour.

DEUX GRAINS DE RAISIN

Cette fois-ci, c'est un rire à la fois doux et rauque qui tira Ofelia du sommeil. Un rire qui résonnait dans l'obscurité et inondait sa chambre comme du lait noir.

– Je constate que votre mère va beaucoup mieux, Altesse, déclara le Faune, visiblement très content de lui. Vous devez être soulagée !

Il semblait rajeuni, quand bien même ses pattes de bouc craquaient à chacun des pas qu'il faisait en direction du lit d'Ofelia. Sa peau et son front, bien que couverts de motifs antiques, étaient lisses – à tel point qu'ils reflétaient la lumière de la lune quasi pleine.

– Oui, merci, répondit Ofelia en jetant un coup d'œil nerveux à la besace du Faune qui dépassait de sous sa couverture. Mais... les choses ne se sont pas très bien passées.

– Ah ? Non ? s'étonna le Faune en écarquillant ses yeux bleus de chat.

Ofelia ne doutait pas qu'il soit déjà au courant. Elle s'était faite à l'idée que le Faune savait tout sur tout – dans ce monde, et dans tout autre monde.

– Il y a eu un accident... murmura-t-elle en lui tendant sa besace.

L'unique Fée survivante piaillait à l'intérieur. Ofelia n'avait pas osé la libérer, de crainte qu'il lui arrive aussi malheur.

– Un *accident* ? répéta le Faune avec une incrédulité manifeste.

Il ouvrit la besace et gronda.

La Fée en jaillit puis alla se poser sur son épaule. Plus le Faune écoutait son récit, plus il se rembrunissait. Si bien qu’il finit par montrer ses dents pointues et grogner de colère.

– Vous avez enfreint une des règles ! rugit-il en pointant Ofelia d’un doigt accusateur.

– Je n’ai mangé que deux grains de raisin ! se défendit la jeune fille.

Elle se hâta de tirer le poignard de sous son oreiller.

– J’ai pensé que personne ne le verrait !

Le Faune lui arracha le poignard des mains et secoua la tête, rageur.

– Nous avons donc commis une erreur !

– Qu’est-ce que ça veut dire ? demanda Ofelia d’une voix si faible qu’elle-même eut du mal à l’entendre.

– Vous avez échoué ! gronda le Faune en la dominant de toute sa hauteur. Vous ne pourrez plus revenir !

Ofelia eut l’impression que la nuit ouvrait sa gueule et l’engloutissait.

– Mais c’était un accident !

– Non ! rugit le Faune, ses yeux plissés de rage et de mépris. Vous. Ne. Pouvez. Plus. Revenir ! Jamais !

Chaque mot frappa Ofelia comme une pierre.

– La lune va être pleine d’ici trois jours. Votre esprit restera, maintenant et à jamais, parmi les humains !

Il se pencha, de sorte que sa figure touche presque celle d’Ofelia.

– Vous vieillirez avec eux. Vous mourrez comme eux ! Et tous les souvenirs liés à vous, dit-il en se reculant, une main levée pour donner tout son poids à la prophétie, vont s’effacer avec le temps. Et nous autres, poursuivit-il en désignant tour à tour la Fée puis sa propre poitrine, nous disparaîtrons avec vous. Vous ne nous reverrez jamais !

Le corps du Faune se fondit alors dans la nuit comme si, en enfreignant une des règles, Ofelia les avait changés, la Fée et lui, en vulgaires ombres dissoutes par le clair de lune. Elle resta assise dans son lit, à emplir de sanglots désespérés le silence que ses deux visiteurs lui laissaient.

BRISÉ

Le Dr Ferreiro sut que Vidal le réclamait à l'instant où Garcés toqua à sa porte. Il fut d'abord tenté de feindre de n'avoir rien entendu. Qu'est-ce qui avait bien pu le conduire dans cet avant-poste de l'enfer ? s'interrogeait Ferreiro tout en suivant Garcés qui l'entraînait sous la pluie. Le destin, ou bien ses propres décisions ? Il avait plu toute la nuit, la journée promettait de se dérouler sous un ciel larmoyant.

Comme de juste.

Vidal se tenait à la porte de la grange, où il se lavait les mains dans une jatte d'eau. Ferreiro ne s'étonna pas de lui voir du sang sur les doigts. Oui, c'était bien ce qu'il craignait. Encore un homme de brisé.

– Bonjour, docteur.

Vidal adoptait de nouveau une posture tout en virilité. C'en était parfois risible, mais cet homme était trop effrayant pour qu'on ose rire de lui.

– Pardon de vous faire venir de si bonne heure, enchaîna le *capitán* en déroulant ses manches. Mais je crois que nous avons besoin de votre aide.

Sa chemise était propre. Vidal y veillait toujours. Les apparences revêtent une très grande importance pour ceux qui retirent rarement leur masque ; or Ferreiro n'avait jamais vu Vidal sans le sien. À quoi avait-il ressemblé,

enfant ? Son regard était-il déjà dépourvu d'émotions ? Avait-il jamais eu des amis ? Le masque refusait d'y répondre.

Tout en suivant Garcés sous la pluie, le docteur avait essayé de se préparer à ce qui l'attendait en imaginant ce que ces monstres avaient pu faire au prisonnier. Son imagination fut dépassée. Ferreiro faillit ne pas reconnaître le jeune bègue qui avait voulu lire le journal, dans la grotte.

Et c'est avec des mains prises de tremblements incontrôlables qu'il ouvrit sa sacoche. Il débordait de rage, de tristesse et de dégoût impuissant lorsqu'il sortit bandages et désinfectant pour nettoyer les blessures infligées par les outils de Vidal. Le jeune homme était assis par terre, adossé au montant de bois auquel on l'avait ligoté. Il se tenait une main – ou ce qu'il en restait. Il saignait de la bouche. Un de ses yeux était si enflé que Ferreiro se demandait s'il ne l'avait pas perdu.

Tarta... oui, c'est bien ainsi que les autres l'appelaient. Tarta gémit quand Ferreiro lui écarta le bras afin de mieux examiner sa main mutilée. Les doigts étaient broyés – tous. Il ne restait de l'un qu'un moignon sanglant.

– Mon Dieu, que lui avez-vous fait ?

Les paroles avaient échappé à Ferreiro. Il savait bien que ce genre de commentaires n'étaient pas avisés en pareille situation mais, devant une telle horreur, la sagesse elle-même semblait une folie, une distraction futile qui détournait de la cruauté des hommes.

– Ce que nous lui avons fait ? Pas grand-chose, révéla Vidal avec une fierté non dissimulée. Mais on progresse.

Le *capitán* s'était approché de la sacoche du docteur, dont il sortit une ampoule identique à celles trouvées au feu de camp des rebelles. À genoux près de Tarta, Ferreiro ne remarqua rien. Il ne voyait que la face enflée du jeune homme, dont le seul œil ouvert, voilé de peur et de souffrance, le fixait.

– Je suis heureux de vous avoir avec nous, docteur, déclara Vidal derrière lui. Ça nous est très utile.

Ferreiro était trop occupé pour relever la pointe de moquerie dans ses propos. Tarta avait quatre côtes cassées – sans doute à coups de botte. Le docteur entendit Vidal ordonner à Garcés de retourner avec lui au moulin.

C'est ça ! Partez ! songea Ferreiro quand il fut seul avec le jeune brisé.
Avant que je vous dise vos quatre vérités. Si tant est que ces mots existent.

– J'ai parlé, murmura Tarta. Pas b-beaucoup mais j'ai parlé.

Son œil valide implorait le pardon. Ferreiro en eut le cœur en lambeaux. Toutes ces ténèbres. Trop de ténèbres.

– Je suis désolé, chuchota-t-il. Je suis vraiment désolé.

Les lèvres maculées de sang tentèrent de former de nouveaux mots. La torture n'avait pas guéri le bégaiement, mais le message finit par s'assembler.

– Tuez-moi ! réclama le jeune homme. Tuez-moi, je vous en prie.

Trop.

LA MAGIE, ÇA N'EXISTE PAS

Vidal avait rangé les ampoules trouvées au feu de camp dans un tiroir de sa table de travail. Lorsqu'il regagna sa chambre afin de les comparer avec celle prise au Dr Ferreiro, il ne s'étonna pas de les découvrir identiques.

– Espèce d'ordure ! siffla-t-il à part.

Il s'était laissé berner par le doux visage du bon docteur. Encore une erreur. Mais celle-ci, il saurait la réparer.

Ferreiro s'occupait encore de Tarta quand Vidal fourra les ampoules dans son tiroir.

À genoux près du blessé, le docteur ignorait qu'il avait été découvert. Le liquide dont il emplit une seringue avait la même teinte dorée que la clé qu'Ofelia avait arrachée au Crapaud. Tarta avait refermé l'œil que Vidal avait laissé intact, mais sa bouche était ouverte. Chaque inspiration était un acte de courage tant elle apportait de souffrance, et lorsque Ferreiro hésita à user de sa seringue, Tarta l'empoigna de sa main valide pour l'y contraindre. Il releva la tête pour lui adresser un dernier regard, un « merci » muet de la part d'un garçon dont l'existence avait été maudite par une langue qui refusait de lui obéir. Au final, elle avait fait de lui un traître envers les seuls amis qu'il ait jamais eus.

– Tu ne vas plus souffrir, déclara Ferreiro.

Parler au supplicié comme à un patient normal procurait un semblant d'apaisement au docteur. Tarta referma les yeux, du sang dégoulinait sur sa figure de sous ses cheveux noirs.

– Ce sera bientôt fini, souffla le médecin.

Cette fois, il avait parlé pour lui-même. La Mort avait déjà jeté son manteau de miséricorde sur les épaules de Tarta.

*
* *

Vidal ne comprenait pas les hommes comme ce Ferreiro. Pour lui, un individu qui venait en aide aux rebelles allait tout naturellement tuer son futur fils.

Allongée sous le lit de sa mère, Ofelia s'occupait de la racine de mandragore quand Vidal grimpa à l'étage telle une furie pour s'assurer que son fils était toujours en vie. Ses pas pressés emplirent le moulin de l'écho de sa peur, pourtant Ofelia n'en entendit rien. Elle n'avait d'yeux que pour la racine. Celle-ci ne bougeait plus, alors même qu'elle lui avait donné du lait frais et quelques gouttes de sang.

– Est-ce que tu es malade ?

Penchée au-dessus de la jatte, elle sentit tout à coup qu'on l'empoignait par les chevilles. Deux mains gantées. Le Loup la tira de sous le lit avec brutalité.

– Qu'est-ce que tu foutais là-dessous ?

Vidal la remit debout d'un geste si sec qu'Ofelia sentit la haine monter comme un breuvage toxique dans sa gorge.

Et bien entendu, il découvrit la jatte. Humant le lait aigre, Vidal grimaça de dégoût.

– Qu'est-ce que c'est que ce truc ?

Pour toute réponse, Ofelia se contenta de secouer la tête. Cet homme ne comprendrait jamais.

Elle cria lorsqu'il saisit la racine et la brandit, hors d'atteinte pour elle. Le lait dégoulinait sur son bras. De l'autre main, il immobilisait Ofelia.

Les cris de cette dernière réveillèrent sa mère.

– Que fais-tu, Ernesto ? Laisse-la, je t'en supplie, réclama Carmen d'une voix faible en repoussant les couvertures.

Le Loup agita la racine.

– Regarde ! aboya Vidal.

Du lait gicla sur la chemise de nuit de Carmen quand il lui fourra la racine entre les mains.

– Regarde ce qu'elle avait mis sous ton lit ! Qu'est-ce que tu dis de ça ?

Ofelia n'arrivait pas à regarder sa mère en face. Celle-ci avait pâli de dégoût.

– Ofelia ?! prononça Carmen.

Du regard, elle implorait sa fille de s'expliquer.

– Qu'est-ce que ça faisait sous mon lit ?

Le Loup regagna la porte d'une démarche raide de colère.

– C'est une racine magique ! sanglota la jeune fille. C'est le Faune qui me l'a donnée.

– Voilà où mènent toutes les conneries que tu lui permets de lire ! s'emporta le Loup.

Ofelia, elle, sentait toujours la brûlure de ses doigts autour de son bras.

– Je t'en prie, laisse-nous seules. Je vais lui parler, *mi amor* !

La tendresse dans la voix de sa mère était insupportable pour Ofelia. Autant que son empressement à faire plaisir à un homme qui la considérait si peu.

Les enfants remarquent ce genre de choses, car ils passent leurs journées à observer – et à s'abriter des tempêtes que créent les adultes. Les tempêtes et les hivers.

– Comme tu voudras, conclut Vidal.

Il avait après tout des affaires plus pressantes qu'une veuve solitaire qui gâtait trop sa fille. Tout changerait dès que son fils serait né.

Ofelia tremblait encore lorsqu'il la laissa enfin seule avec sa mère. Toute cette rage... d'abord celle du Faune, et maintenant celle du Loup. Elle n'aurait su dire laquelle l'effrayait le plus.

– Il m'avait dit que ça te guérirait ! se défendit l'enfant. Et ça t'a guérie !

– Ofelia ! répliqua la mère en posant la racine sur son lit afin de caresser la joue de sa fille. Tu dois écouter ton père ! Et arrêter ces sottises !

Père. Ofelia dut lutter pour ne pas haïr sa mère – parce qu'elle avait appelé le Loup « père », parce qu'elle était trop faible pour la protéger. Elle jeta ses bras autour de sa mère, pressa son visage contre son épaule. Sa chemise de nuit portait encore l'odeur de leur ancienne maison, où elle avait vécu dans la sécurité et la paix.

– Emmène-moi loin d'ici, je t'en prie ! supplia-t-elle. Je t'en prie, partons !

Hélas, elle n'avait pas choisi les bons mots.

Sa mère se dégagea de l'étreinte.

– Les choses ne sont pas si simples, Ofelia.

Il n'y avait à présent plus de tendresse dans sa voix. Juste le tranchant de l'impatience.

– Tu deviens une grande fille. Bientôt tu comprendras que la vie n'a rien d'un conte de fées.

Sur ce, Carmen ramassa la racine de mandragore et se dirigea vers la cheminée à pas lents et douloureux.

– Le monde n'est que cruauté, Ofelia. Et il faudra bien que tu le saches. Même si ça fait mal.

Elle jeta la racine au feu.

– Non ! s'écria Ofelia, les bras tendus vers la racine qui convulsait.

Mais sa mère la saisit par les épaules.

– Ofelia ! La magie, ça n'existe pas !

Carmen avait la voix rauque – d'épuisement et de colère, pour tous ses rêves qui ne s'étaient pas réalisés.

– Ça n'existe ni pour toi, ni pour moi, ni pour personne !

Un cri perçant jaillit du feu. C'était la mandragore – elle brûlait, se contorsionnait de douleur, hurlait comme un nouveau-né tandis que les flammes dévoraient ses membres pâles.

Carmen se tourna vers l'âtre et, l'espace d'un instant, Ofelia aurait pu jurer que sa mère voyait la magie opérer sous ses yeux – qu'elle entendait les cris, voyait la racine gesticuler...

Mais soudain, Carmen retint son souffle, ses jambes cédèrent, elle s'écroula, les yeux écarquillés d'incrédulité et de panique, tandis que la mandragore s'égosillait toujours dans les flammes.

Du sang. Du sang s'écoulait entre les cuisses de Carmen, souillait sa peau, sa chemise de nuit, le sol.

– Maman ! s'écria Ofelia en se jetant à ses genoux. À l'aide ! À l'aide !

Dans la cuisine, au rez-de-chaussée, les servantes lâchèrent leurs couteaux. Elles tremblaient toutes pour la mère d'Ofelia et son futur enfant. Le docteur saurait l'aider. Elles lurent toutes la même pensée sur leurs visages.

Hélas, le Dr Ferreiro était dans la réserve, agenouillé auprès d'un jeune mort, une seringue vide dans la main.

UN HOMME DIFFÉRENT

Ferreiro se releva en entendant les pas qui approchaient, sous la pluie. Garcés fut le premier à pénétrer dans la grange. Ce costaud de Garcés, au cuir suffisamment épais pour ne pas se laisser contaminer par la souffrance des autres. Garcés scruta le jeune supplicié, calme et paisible dans la mort. Des soldats se massaient devant le portail de la réserve, protégés par des parapluies – accessoires qui contrastaient avec la cruauté de leurs uniformes.

Vidal arriva le dernier. Il s'accroupit à côté de Tarta afin d'examiner son cadavre. Le Dr Ferreiro, lui, rangeait sa seringue dans sa sacoche, qu'il referma avec le flegme de l'homme qui a fait son devoir.

– Pourquoi l'avez-vous tué ? demanda Vidal en se relevant.

– C'était la seule chose que je pouvais faire.

– Comment ça ?

Il y avait de la surprise et de la curiosité dans la voix de Vidal.

– Vous auriez très bien pu m'obéir !

Il s'avança vers Ferreiro avec la lenteur d'un prédateur approchant de sa proie et s'arrêta tout contre lui. Faire face à ce monstre n'était pas chose aisée. Mais il existe toutes sortes de courages. Ferreiro craignait cet homme

depuis si longtemps – il ne connaissait que trop bien ses manières de boucher – qu’il était soulagé de ne plus avoir à feindre d’être dans son camp.

– J’aurais pu, c’est vrai, concéda-t-il d’une voix calme. Mais je ne l’ai pas fait.

Vidal scrutait Ferreiro comme s’il s’agissait d’une bête étrange et inconnue.

– Ça aurait pourtant mieux valu pour vous. Vous le savez. Pourquoi n’avez-vous pas obéi ?

On sentait presque une once de peur dans sa voix, dans sa façon de presser ses lèvres fines. Dans son royaume de ténèbres, personne ne résistait à la peur – alors que prenait-il à ce binoclard si doux qu’il n’osait d’ordinaire pas dire ce qu’il pensait en sa présence ?

– Pour pouvoir obéir, déclara Ferreiro en choisissant bien ses mots, comme ça, sans poser de questions... il faut faire partie des gens comme vous, *Capitán*.

Sur ce, il saisit sa sacoche et sortit sous la pluie. Il savait naturellement ce qui l’attendait, mais pourquoi ne pas savourer cet instant, l’instant où enfin il était affranchi de la peur ? Il sentit la pluie froide sur son visage tandis qu’il s’éloignait de la réserve. Précieux instants, précieuse liberté, en paix avec lui-même.

Il jeta un regard par-dessus son épaule au moment où Vidal sortait de la grange avec la démarche déterminée du chasseur. Le docteur ne se retourna pas ni ne s’arrêta quand Vidal dégaina son pistolet. Il continua de marcher. Lorsque la première balle l’atteignit dans le dos, il ôta ses lunettes et se frotta les yeux, comme s’il savait que la brume qui les emplissait était le souffle de la Mort. Deux pas encore. Et puis ses jambes cédèrent, et tout ne fut plus que boue et pluie. Ferreiro sentait qu’il respirait encore. Il avait froid. Très froid. Aucun souvenir ne lui vint, aucune parole apaisante. Pourquoi ? il n’aurait su le dire, mais la seule chose qu’il remarqua alors, ce fut l’araignée qui se cachait dans les interstices des pierres du mur, à sa droite. La petite créature

lui apparut tel un miracle : il distinguait ses moindres articulations, ses moindres follicules, les moindres courbes de sa chitine. L'architecture de l'araignée, sa grâce, sa beauté et son appétit semblaient s'amalgamer en une seule et même chose : la dernière créature vivante. Ferreiro inspira, de l'eau boueuse s'infiltra dans sa bouche. Il voulut la recracher, mais son cœur cessa de battre avant qu'il ait pu tousser.

Un coup de feu avait suffi.

Vidal alla piétiner les lunettes du docteur. Il ne s'expliquait toujours pas que cet imbécile ne lui ait pas obéi, mais quelque part il était soulagé que le bon docteur soit mort et que plus jamais il n'ait à croiser son regard doux et par trop songeur.

– *Capitán !*

Deux servantes se tenaient devant la grange, blêmes d'inquiétude. Vidal rengaina son pistolet. Il ne comprenait rien à ce qu'elles lui disaient. Son épouse se sentait mal, finit-il par déduire de leurs jacasseries effrayées. Et son fils allait venir au monde, alors que le docteur censé présider à sa naissance gisait mort, dans la boue, derrière lui.

QUAND LE FAUNE TOMBA
AMOUREUX



Il est en Galice une forêt si ancienne que certains de ses arbres se rappellent une époque où les animaux prenaient la forme d'hommes, et où les hommes se paraient d'ailes et de pelage. Certains hommes, murmurent les arbres, se changèrent même en chênes, en hêtres, en lauriers, et plongèrent leurs racines si profondément qu'ils en oublièrent leurs noms. Les arbres aiment notamment à raconter l'histoire d'un certain figuier, quand le vent fait murmurer leurs feuilles. Ce figuier pousse sur une colline située au cœur de cette forêt. On le repère aisément, car ses deux plus grosses branches évoquent les cornes d'un bouc, et son tronc est fendu, comme s'il avait donné naissance à une créature poussant sous son écorce.

Oui ! chuchote la forêt. C'est bien pour cela que le tronc est fendu comme par une blessure. Cet arbre a bel et bien donné la vie, car il fut jadis une femme qui dansait et chantait sous ma canopée. Hélas, un jour, elle rencontra un Faune qui aimait à jouer de la flûte sous mes arbres, au clair de lune. Le Faune s'était fabriqué cette flûte dans les os d'un ogre, et sa mélodie parlait du sombre Royaume Souterrain d'où venait le Faune, fort différent de la lumière que la femme portait en elle.

Tout cela est vrai, et la femme tomba malgré tout amoureuse du Faune, d'un amour aussi profond et inéluctable qu'un puits. Et le Faune l'aimait en retour. Quand enfin il l'invita dans son Royaume Souterrain, toutefois, elle frémit à l'idée de passer le reste de ses jours sans plus jamais voir les étoiles

ni sentir le vent sur sa peau. Alors elle décida de rester ici et regarda le Faune s'en aller. Cependant, l'amour qu'elle éprouvait l'emplit d'un désir si fort que ses pieds lancèrent des racines afin de suivre son bien-aimé sous terre, tandis que ses bras se tendaient vers le ciel et les étoiles qu'elle lui avait préférés.

Oh, quelle douleur ! Une douleur si intense qu'elle changea sa peau en écorce. Ses soupirs devinrent les bruissements du vent dans un millier de feuilles et, lorsque le Faune revint, au clair de lune, jouer de la flûte pour elle, il ne trouva qu'un arbre qui murmurait le nom qu'il n'avait jamais confié qu'à cette femme.

Le Faune s'assit entre les racines de l'arbre et sentit ses larmes faire comme de la rosée sur ses joues. Les branches sous lesquelles il s'était installé firent pleuvoir sur lui des fleurs, mais sa maîtresse ne pouvait plus l'enlacer de ses bras ni baiser ses lèvres. Le Faune ressentit une douleur si forte dans son cœur intrépide et sauvage que, lorsqu'il caressa l'arbre, sa propre peau – jusque-là couverte d'un pelage soyeux – devint aussi rêche et boisée que l'écorce de son amour perdu.

Le Faune resta assis là jusqu'à ce que le lever du soleil le chasse. La lumière vive ne lui avait jamais rien valu de bon et, quand il regagna le ventre noir de la terre, l'arbre inclina ses branches en signe de tristesse, jusqu'à finir par ressembler à la tête à cornes de son amant.

Huit mois plus tard, par une nuit de pleine lune, le tronc de l'arbre se fendit dans un gémissement doux, et un enfant en sortit. Un garçon, doté de la beauté de sa mère, tandis que ses cheveux verts et les sabots qui terminaient ses jambes grêles trahissaient son père. Il se pavana et dansa sur la colline comme sa mère avait autrefois dansé sous les arbres, et il se confectionna une flûte dans des ossements d'oiseau, pour emplir la forêt d'une mélodie d'amour et de perte.

Dans les profondeurs de la terre, où il enseignait à une princesse les devoirs de son rang, le Faune entendit cette musique. Il s'excusa, s'engouffra dans les passages secrets, connus de lui seul, conduisant au Royaume

Supérieur. Mais lorsqu'il y parvint, la flûte s'était tue, et il ne découvrit que les traces de petits sabots dans la mousse humide que la pluie effaçait après quelques pas de danse.

NE LUI FAIS PAS DE MAL

Sa mère hurlait. Ofelia était assise sur un banc qu'une servante avait installé à la porte de la chambre de Carmen, et elle entendait ses cris à travers la cloison. Le Loup était assis à côté d'elle, le regard perdu sur la balustrade en bois depuis laquelle il était arrivé à Ofelia d'observer les servantes au rez-de-chaussée. Lui aussi éprouvait-il l'envie impérieuse de se jeter par-dessus la rambarde chaque fois que sa mère poussait un nouveau cri déchirant ? s'interrogeait la jeune fille. De fracasser son cœur meurtri sur les dalles en pierre dans le seul but de se libérer de la peur et de la souffrance ? Hélas, la vie est plus forte que la Mort elle-même, et Ofelia demeura auprès du Loup qui avait attiré sa mère dans cette maison afin qu'elle y hurle et qu'elle y saigne.

Ofelia était certaine que tout se serait bien passé si sa mère n'avait pas jeté au feu la racine de mandragore. Ou si elle-même l'avait mieux dissimulée. Et si elle avait résisté au raisin de l'Homme Pâle...

Un nouveau cri.

Ofelia souhaitait-elle que son frère meure, pour les souffrances qu'il infligeait à sa mère ? Elle n'aurait su le dire. Elle n'était plus sûre de rien. Son cœur était comme engourdi par tant de peur et de douleur. Son frère

faisait-il hurler sa mère parce qu'il était aussi cruel que son père ? Non. Il n'y était sans doute pour rien. Après tout, personne ne lui avait demandé s'il souhaitait venir au monde. Il était peut-être très heureux là où il se trouvait jusque-là. Dans le même monde que celui dont le Faune prétendait qu'elle-même venait, qui sait ? Auquel cas elle allait devoir annoncer à son frère que le retour s'annonçait très compliqué.

Une servante apporta un broc d'eau.

Vidal la suivit des yeux.

Son fils. Il allait perdre son fils. Il se moquait de la femme qui s'époumonait dans cette chambre. L'épouse d'un tailleur... une existence uniquement jalonnée de mauvais choix. Il aurait dû se douter qu'elle était trop faible pour protéger son fils. Ce fils dont il avait besoin.

Dans la chambre, derrière lui, Mercedes affrontait la Mort. Aux côtés de l'infirmier chef et des autres servantes.

Tout était rougi de sang : les draps du lit ; les mains de l'infirmier chef habitué aux cris des soldats blessés mais pas à la douleur que causait l'arrivée d'une vie dans ce monde ; ainsi que la chemise de nuit blanche que le père d'Ofelia avait cousue pour Carmen.

Mercedes se détourna du lit.

Du sang... il semblait y en avoir partout. Elle avait su, pour Ferreiro – gisant dans la boue, son sang mêlé à la pluie – et pour Tarta – dont le sang teintait la paille de la grange. Elle alla fermer la porte de la chambre, sans ignorer que l'enfant assise de l'autre côté entendait les cris à travers le mur. Comme elle la plaignait ! La souffrance de cette petite la torturait davantage que celle de la mère.

Un nouveau cri.

Ofelia eut l'impression qu'on lui tranchait le cœur. Une servante sortit de la chambre prestement, les bras chargés de linge sanguinolent. Après quoi... les cris et les gémissements faiblirent... s'estompèrent... et cessèrent.

Un silence terrible filtra à travers le mur et emplit le couloir.

Puis les pleurs stridents d'un bébé le transpercèrent.

L'infirmier chef quitta la chambre, son tablier et ses mains couverts de sang. Le Loup se leva.

– Votre femme est morte.

L'infirmier chef avait parlé tout bas, mais Ofelia l'entendit.

Le monde était aussi dur et inconfortable que le banc sur lequel elle était assise, aussi nu que les murs blanchis autour d'elle. La jeune fille sentit ses larmes couler telle une pluie glacée sur ses joues. Elle n'avait pas mesuré jusqu'alors ce que signifiait être seule, être entièrement et complètement seule.

Ofelia parvint tant bien que mal à se lever, puis à se diriger, lentement, sur le plancher lissé par les pas des anciens, vers la porte de la chambre de sa mère, où le bébé pleurait. Ses cris rappelaient les vagissements de la mandragore. Oui. La magie existait peut-être, après tout. L'espace d'un instant, Ofelia crut que son frère l'appelait, mais c'est alors qu'elle découvrit le visage vide de sa mère. Ses yeux opaques, ternes comme un vieux miroir.

Non, la magie n'existait décidément pas.

*
* *

Carmen fut enterrée le lendemain, derrière le moulin, par une matinée sans couleur. Debout devant la tombe, Ofelia avait le sentiment de ne jamais avoir eu de mère. Ou peut-être que celle-ci était simplement allée se promener dans les bois. La jeune fille ne parvenait pas à l'imaginer dans ce cercueil tout simple, fabriqué à la hâte avec quelques planches par un charpentier réquisitionné par le Loup dans un des villages voisins.

Le prêtre était un petit vieillard. Il avait tout du prochain client de la Mort.

– C'est en Sa parole et en Son mystère que réside l'essence de Sa miséricorde...

Ofelia entendait les paroles, mais elles n'avaient aucun sens. Elle était seule, toute seule, malgré la présence de Mercedes derrière elle, malgré ce frère qu'elle avait désormais. Le Loup le portait dans ses bras. Lui donner un fils... Carmen n'avait présenté aucun autre intérêt à ses yeux.

Le prêtre parlait toujours. Ofelia scrutait le trou que les soldats avaient creusé dans la terre boueuse. Sa mère et elle n'étaient peut-être jamais venues au moulin pour autre chose que cela : découvrir cette tombe, croiser de nouveau la Mort. On ne pouvait lui échapper nulle part. La Mort régnait partout. Quand sa mère avait-elle su, se demandait Ofelia, qu'elle ne quitterait jamais cet endroit ?

– Et bien que Dieu nous adresse Son message, c'est à nous qu'il appartient de le déchiffrer.

Les paroles du prêtre ressemblaient à un jugement, comme celles du Faune quand il avait crié après Ofelia. Oui, sa mère aussi avait été jugée. Ofelia ne parvenait pas à chasser cette idée tandis qu'elle observait son frère endormi dans les bras de son père. Elle ne voulait pas les regarder. Ils avaient tué sa mère.

– Lorsqu'elle nous ouvre les bras, la terre n'accueille qu'une enveloppe vide et dépourvue de sens. L'âme est déjà loin dans la gloire éternelle...

Ofelia refusait que l'âme de sa mère soit déjà loin. Mais quand elle retourna dans la chambre de sa mère, elle ne l'y trouva pas. Loin, très loin...

Quelques-uns de ses recueils de contes de fées reposaient toujours sur la table de nuit, comme si rien n'avait changé – comme si elle avait encore une mère.

C'est dans la douleur... chuchotait dans sa tête la voix du prêtre... que nous trouvons le sens de la vie et l'état de grâce que nous perdons à la naissance.

Le flacon de sédatif que le Dr Ferreiro avait prescrit à sa mère était lui aussi sur la table de chevet. Ofelia l'observa au jour, laissant le liquide ambré capturer le peu de lumière matinale qui entrait par la fenêtre.

Dieu dans Son infinie sagesse met la réponse entre nos mains.

Elle glissa le flacon dans sa poche, puis elle récupéra ses livres. Une autre valise attendait sur la table où sa mère prenait son thé. Et devant, la chaise à roulettes.

Ce n'est que par Son absence physique que se réaffirme la place qu'Il occupe en notre âme.

Tandis qu'Ofelia scrutait la chaise vide, deux corbeaux passèrent devant la fenêtre, si beaux, si libres. Où avait disparu sa mère ? Avait-elle rejoint son père ? Celui-ci lui pardonnerait-il d'être morte en donnant naissance à l'enfant d'un autre ?

Ofelia tourna le dos à la fenêtre.

Non. Dieu n'existait pas. La magie n'existait pas.

Seule était la Mort.

LE CHAT ET LA SOURIS

La nuit était venue, drapant les vestiges du jour de vêtements de deuil. Dans la chambre de Vidal, Mercedes berçait le bébé du *capitán*, le bébé privé de mère, et regrettait qu'il ne soit pas aussi privé de père, regrettait d'avoir rencontré l'homme qui se tenait là, penché sur sa table de travail, indemne, inaffecté par la mort de sa femme. Mercedes n'avait jamais connu son père mais, à observer celui-ci, elle s'estimait heureuse. Quel genre d'homme allait devenir son fils s'il grandissait au milieu de tant de ténèbres ?

Elle coucha délicatement le bambin dans son berceau, le borda. Le père examinait un des 78-tours qu'il passait à longueur de journée et jusque tard la nuit. Mercedes entendait cette musique jusque dans ses rêves, désormais. L'homme manipulait les disques avec tant de douceur qu'on se demandait presque si c'étaient bien ces mêmes mains qui lui avaient servi à briser les os de Tarta et tirer dans le dos du docteur. Mercedes souffrait encore de la mort de ce dernier. Au moulin, il avait été le seul en qui elle ait eu confiance.

– Vous connaissiez très bien le Dr Ferreiro, n'est-ce pas ?

Vidal essuya la galette d'un revers de manche. Ce même uniforme que Mercedes avait frotté pendant des heures pour en éliminer le sang.

Ne montre pas ta peur, Mercedes.

– Tout le monde le connaissait, *señor*. Tous les gens de la région.

Le *capitán* se contenta de l'observer. Elle les connaissait par cœur, à présent, ses petits jeux. *Ne montre pas ta peur, Mercedes.*

– Le bègue nous a parlé d'un informateur qui était au moulin, prononça Vidal comme s'ils discutaient du menu du soir. Vous vous rendez compte ? Ici même, sous mon nez.

Mercedes scrutait ses pieds. Elle ne les sentait plus. La peur les lui engourdisait. Vidal posa le disque sur le phonographe.

Ne le regarde pas. Si tu le regardes, il verra – il saura !

La panique lui nouait la gorge, elle avait beau se forcer à déglutir, la peur était comme une corde qui l'étranglait. Derrière elle, le bébé se mit à gémir doucement, des cris presque étouffés, comme s'il ne savait pas encore pleurer.

– Mercedes... je vous en prie, reprit Vidal en lui désignant la chaise devant son bureau.

La jeune femme peina à se faire obéir de ses jambes, mais elle savait que la moindre hésitation la trahirait. En même temps, il était peut-être déjà trop tard. Tarta l'avait peut-être déjà dénoncée. Pauvre jeune homme brisé.

– Que pensez-vous de moi ? demanda Vidal en remplissant un verre de cognac.

Le chat jouait avec la souris ; Mercedes le connaissait depuis bien trop longtemps pour avoir une infime illusion sur l'issue de ce jeu. La peur lui versa du verre pilé dans la gorge quand elle s'assit, en travers de la chaise, de sorte à ne pas faire face à Vidal. Et à conserver l'illusion qu'elle pourrait s'enfuir.

– Vous pensez que je suis un monstre ?

Il lui tendit un verre.

Oui ! voulait-elle répondre. *Oui ! Parce que vous en êtes un.* Mais ses lèvres parvinrent à former les mots qui, avec un peu de chance, conviendraient à cet homme :

– Quelle importance peut attacher quelqu’un comme vous à mon opinion, *señor* ?

Elle prit le verre d’un geste presque brusque, en priant pour que Vidal ne remarque pas qu’elle tremblait. Lui-même se servit et but d’un trait. Mercedes n’avait pas encore touché à son cognac. Comment aurait-elle pu boire, la gorge pleine de verre pilé ? *Il sait tout...*

– J’aimerais que vous alliez à la réserve et que vous me rapportiez de l’eau-de-vie, lui dit-il en rebouchant la bouteille. S’il vous plaît.

– Bien, *señor*.

Mercedes reposa son verre plein sur la table.

– Bonne nuit, *señor*.

Elle se leva.

– Mercedes...

Pauvre souris. Le chat lui laisse toujours un instant d’espoir.

– Vous n’oubliez rien ?

– Pardon ?

Elle se retourna lentement, telle une mouche prise dans de l’ambre et qui sent la résine durcir autour d’elle.

Vidal ouvrit le tiroir supérieur de son bureau.

– La clé, dit-il en la brandissant. Il n’en existe qu’un seul exemplaire, n’est-ce pas ?

La nuque raide de terreur, Mercedes parvint à acquiescer.

– Oui, *señor*.

Le *capitán* se leva à son tour, contourna la table tout en soupesant la clé.

– Vous savez, quelque chose me trouble un peu. Un petit détail. Ça n’a pas beaucoup d’importance mais...

Il s’arrêta juste devant Mercedes.

– Le jour où ils ont attaqué la réserve, à coups de grenades et d’explosifs... le cadenas n’avait pas été forcé.

Répondre au regard de cet homme réclama tout le courage de la servante. Absolument tout son courage.

– Enfin...

Les yeux de Vidal étaient aussi noirs que le canon du pistolet avec lequel il avait abattu Ferreiro.

– Ça n’a sûrement pas d’importance.

Il enroula ses doigts autour de ceux de Mercedes en lui remettant la clé. Ces mêmes doigts qui avaient brisé ceux de Tarta à l’aide d’un marteau.

– Soyez prudente.

Le chat ne voulait manifestement pas encore conclure le jeu. Pourquoi avertir la souris, autrement ? Il voulait la regarder s’enfuir et lui tirer dans le dos, comme avec Ferreiro. Voilà. Ou bien la pourchasser tel un cerf après l’avoir débusquée du buisson dans lequel elle se cachait.

Il desserra sa poigne, sans lâcher des yeux Mercedes.

– À demain, *señor*, lui dit-elle.

Puis elle pivota sur elle-même, surprise que ses jambes lui obéissent. *Va, Mercedes !*

*
* *

Vidal la suivit du regard. Les chats aiment toujours laisser filer les souris. Un temps. Après leur avoir fait tâter de leurs griffes.

Il alla poser l’aiguille du gramophone sur le sillon. Une musique de danse. Bien vu, puisqu’il venait d’entamer une nouvelle danse mortelle, et que la proie était cette fois d’une beauté remarquable.

Vidal alla observer son fils.

La femme qui lui avait donné la vie avait été belle, elle aussi, mais Mercedes possédait davantage de force. Par conséquent, la briser serait d’autant plus jouissif, autrement plus que de torturer l’autre bègue ou d’abattre ce noble imbécile de docteur. Et à présent, il avait un fils. Un être auquel enseigner la vie.

Il allait lui en enseigner la danse cruelle. Un pas après l'autre.

CE N'EST RIEN

Bien que l'envie de courir la démangeât, Mercedes se força à descendre l'escalier en marchant, en veillant à ne pas trébucher. Le *capitán* ne la suivit pas – du moins pas encore – mais le temps pressait.

Elle souleva la dalle amovible de la cuisine et sortit de sa cachette le dernier lot de lettres qu'elle était censée livrer aux hommes de la forêt, des lettres de leurs mères, leurs pères, leurs sœurs, leurs maîtresses. Une voix de femme lui parvint de la chambre de Vidal. Une voix douce qui chantait l'amour et ses affres, comme si cet homme l'agaçait avec sa musique, chaque note étant la pointe d'un couteau pressé contre sa gorge.

Il est au courant.

Oui, il savait, et elle allait finir comme Ferreiro, la face dans la boue – encore que Vidal préférerait sans doute qu'elle meure sur le dos, comme la mère d'Ofelia, en lui donnant un autre fils. Mercedes resta un instant figée dans la cuisine sombre, retenue par la chanson qui lui venait de l'étage, comme si les doigts du *capitán* lui enserraient encore la main, ces doigts d'assassin, couverts de sang.

Va, Mercedes. Ce n'est pas avec une chanson qu'il pourra te ligoter. En effet. Mais elle ne pouvait abandonner la petite. Pas sans lui dire adieu.

Ofelia dormait à poings fermés, alors que la nuit débutait à peine, quand Mercedes se glissa dans sa chambre, au soir même de l'enterrement de sa mère. Le deuil épuise le cœur. La musique de Vidal étouffa les grincements traîtres de la porte ainsi que les pas de Mercedes. D'ordinaire, le moulin semblait être l'allié des soldats, mais Mercedes trouvait parfois en lui un ami.

– Ofelia ! Ofelia, réveille-toi.

Mercedes saisit la jeune fille par l'épaule, sans lâcher des yeux la porte.

– Ofelia.

Je t'en supplie, réveille-toi...

Les paupières de l'adolescente, lourdes de sommeil, finirent par s'ouvrir. Mercedes se pencha sur elle, lui prit la main.

– Ofelia, je vais partir cette nuit.

Les yeux s'ouvrirent en grand, des yeux superbes, aussi beaux que ceux de sa mère. Hélas, la beauté était un cadeau empoisonné, en ce monde.

– Où tu vas ?

– Je ne peux pas te le dire. Je ne peux pas.

Mercedes se tourna de nouveau vers la porte. La musique s'infiltrait toujours, comme si Vidal tissait sa toile dans la nuit.

– Emmène-moi avec toi ! l'implora Ofelia en l'empoignant par le bras. Je t'en supplie.

– Non, non, non ! chuchota Mercedes avec une caresse au visage effrayé. Je ne peux pas.

Ofelia se jeta à son cou. Elle était trop jeune pour affronter le monde seule, bien trop jeune.

Mercedes déposa un baiser sur ses cheveux, noirs de jais, comme les siens, puis elle l'enserra comme autrefois elle aurait voulu enserrer sa propre enfant.

– Je ne peux pas, ma belle ! Mais je te promets que je reviendrai te chercher dès que ça sera possible.

Ofelia refusait de lâcher prise. Elle serrait si fort que Mercedes sentait les battements de son cœur.

– Emmène-moi avec toi ! Emmène-moi avec toi !

Comment dire « non » à tant de solitude ?

*
* *

Bon gré, mal gré, Mercedes et Ofelia suivaient le cours du ruisseau, frémissant sous l'averse glacée. Le vieux parapluie que Mercedes avait emprunté les en protégeait mal. À un moment, la jeune femme crut entendre les pas de Ferreiro derrière elle et dut faire un effort pour se rappeler qu'il était mort, comme Tarta et tant d'autres. *Mort*. L'adjectif devenait-il plus réel, ou moins réel, chaque fois qu'on devait l'associer à un être aimé ?

– Attends ! fit Mercedes en s'immobilisant.

Un bras crispé sur les épaules d'Ofelia, elle avait cru entendre un cheval s'ébrouer. Mais quand elle tendit l'oreille, elle ne perçut que les bruits de la pluie qui tambourinait sur les feuilles et dégoulinait.

– Ce n'est rien ! souffla-t-elle en serrant Ofelia contre elle. Ne t'inquiète pas. Repartons.

Hélas, la partie était terminée.

Lorsqu'elle se retourna et souleva le parapluie, Mercedes se retrouva nez à nez avec Vidal. Garcés se tenait derrière lui, ainsi qu'une bonne vingtaine de soldats. Comment avait-elle pu ne pas les entendre ? La nuit est toujours l'alliée des chasseurs.

– Mercedes.

Vidal transforma son prénom en une lourde corde qu'il enroula autour de son cou. Puis il promena son regard sur sa figure, rigide de terreur, et ensuite sur la fille.

– Ofelia.

Il ne chercha même pas à dissimuler sa haine.

Il saisit la petite par le bras, et abandonna Mercedes à Garcés.

Ils vont la tuer. Ofelia ne pensait à rien d'autre pendant que le Loup la traînait jusqu'au moulin, à travers bois, à travers la cour boueuse, jusqu'à la maison où sa mère était morte. *Ils vont tuer Mercedes comme ils ont tué ma mère.*

Le Loup la força à monter l'escalier de ses mains de fer. Il mit un soldat en faction à la porte, avant de la pousser sans ménagement dans sa chambre.

– Depuis quand es-tu au courant pour Mercedes ?

Il gifla Ofelia. Le visage de l'adolescente était encore mouillé par l'averse, ou bien étaient-ce des larmes qu'elle sentait sur ses joues ? Aucune importance. Les gouttes de pluie aussi étaient des larmes. Le monde entier pleurait.

– Ça fait combien de temps que tu te fous de moi, hein, petite garce ?!

Le Loup la secoua, et Ofelia sentit qu'il serait bien allé plus loin. Qu'il l'aurait volontiers brisée. Éventrée comme un des lapins que la cuisinière préparait pour lui et ses hommes. Il la relâcha enfin avec un gros juron, puis ôta sa caquette et se lissa les cheveux. Il haletait. Le masque du *capitán* se fissurait pour la première fois, et Ofelia en fut davantage terrorisée que par la rage du Faune. Le Loup ne lui pardonnerait jamais d'avoir surpris un instant de faiblesse – tout comme il ne lui pardonnerait pas de ne pas lui avoir dénoncé Mercedes.

– Surveillez-la ! aboya Vidal au soldat en faction à la porte. Et si quelqu'un essaie d'entrer...

Il remit sa casquette, l'ajusta et combla la fissure.

– ... tuez-la, elle, en premier.

La joue d'Ofelia la brûlait comme si la gifle lui avait entaillé la peau. Elle se mit à pleurer sitôt que le Loup eut refermé la porte. Toutes ces larmes... pour sa mère, pour Mercedes, pour elle-même.

CE N'EST JAMAIS QU'UNE FEMME

Elle était là, ligotée au montant de la grange souillé du sang de Tarta, tandis que dehors pointait l'aube d'un jour nouveau. Mercedes n'adressa pas un regard à Garcés quand celui-ci serra ses liens. Il l'attacha, comme Tarta, les mains devant.

Vidal, lui, fouillait le sac de la jeune femme. Il avait retiré ses gants. C'était fréquent, lorsqu'il interrogeait un prisonnier. Le sang était si difficile à ravoir, sur du cuir. Mercedes était bien placée pour le savoir.

– Chorizo... énuméra Vidal en jetant la saucisse par terre. Il n'était pas prévu que pour vous-même et la fille, n'est-ce pas ? Et ça, vous ne l'avez sûrement pas volé pour elle, dit-il en humant un petit paquet. Mon meilleur tabac. Si vous me l'aviez demandé, je vous l'aurais donné, Mercedes.

Garcés sourit en faisant un nouveau nœud, tandis que son *capitán* parcourait les enveloppes que la servante était censée livrer aux hommes de la forêt.

– Je veux les noms de ceux qui ont écrit ces lettres. Et je veux les voir devant moi, demain.

Vidal remit les plis à Garcés.

– Bien, *Capitán*.

Pourquoi avait-il fallu qu'elle emporte ces courriers ? Les soldats allaient à présent s'en prendre aux êtres chers des rebelles... Et rien ne serait plus pénible à ces derniers. Tous ces mots d'amour transformés en armes contre ceux qu'ils étaient censés reconforter.

Mercedes tenta de ravalier ses larmes. Le désespoir emplissait son cœur tel un liquide empoisonné. L'amour est un piège d'une efficacité redoutable. La vérité la plus cruelle de la guerre est qu'elle transforme l'amour en un risque mortel. *Nous allons tuer ta mère. Nous allons violer ta sœur. Nous allons briser les os de ton frère...*

Mercedes appuya sa nuque contre le montant en bois. Quelle importance qu'ils la tuent maintenant ? Elle craignait ce moment depuis bien trop longtemps. La peur avait épuisé son cœur, à tel point que celui-ci n'éprouvait plus rien que du regret au sujet des lettres, et de la compassion pour les victimes qu'elles allaient faire.

Vidal déboutonna la chemise qu'elle avait lavée et repassée pour lui. Combien de fois avait-elle maudit les taches de sang laissées par d'autres ? Son sang à elle allait-il souiller ces manches, ou bien l'homme allait-il ôter sa chemise ? C'est ça, Mercedes, pense à la lessive. Ça vaut mieux que d'imaginer ce qu'il va te faire.

– Retirez-vous, Garcés.

Mercedes ne sut trop comment interpréter le regard que Garcés lui lança. Tous les soldats n'aimaient pas torturer les femmes. Le *capitán*, lui, ne faisait pas tant de simagrées. Elle le soupçonnait d'y prendre encore plus de plaisir qu'à briser des hommes.

– Vous êtes sûr, *Capitán* ?

Mercedes ne se rappelait pas avoir jamais entendu Vidal rire.

– Pour l'amour de Dieu ! s'esclaffait-il pourtant. Ce n'est jamais qu'une femme.

Mercedes fixait le mur de la grange. Ce serait la dernière chose qu'elle verrait. Les flancs d'arbres morts, alors que la forêt vivante demeurait hors d'atteinte. Garcés referma le portail de la grange derrière lui.

– C'est ce que vous avez toujours pensé. C'est ce qui m'a permis de rester ici. Parce que j'étais invisible à vos yeux.

Mercedes fixait toujours le mur, afin que son bourreau ne puisse lire la peur dans ses yeux. Hélas, Vidal vint la saisir par le menton, la forcer à le regarder en face.

– Bravo. Vous avez découvert mon point faible. L'arrogance.

Il étudiait ses traits comme s'il s'agissait d'une belle pièce de viande. Avant de la faire saigner.

– Par chance, je n'en possède pas d'autre.

Menteur. Mercedes sentit les doigts de l'homme s'enfoncer dans ses joues. Il jouissait de son impuissance, de pouvoir faire sienne sa beauté en la détruisant.

– Mais nous sommes ici pour trouver quels sont vos points faibles.

Vidal la lâcha et se dirigea vers la table où l'attendaient ses outils.

– Ça va être très simple, déclara-t-il, le dos tourné, en saisissant le marteau. Vous allez parler, naturellement...

Il reposa le marteau, inspecta les autres outils comme s'il hésitait sur le suivant.

– Mais il faudra que je sache si ce que vous me dites, poursuivit-il en s'emparant d'un crochet qu'il observa avec tendresse, est la vérité.

C'est ça, parle, priait intérieurement Mercedes tout en cherchant le couteau roulé dans son tablier. Serait-il assez tranchant ? Assez pour découper de la corde ?

– Oui, vous allez parler. Nous avons de quoi nous en assurer.

Il tournait toujours le dos à Mercedes.

Celle-ci ne doutait pas que Tarta ait eu droit au même discours. Vidal aimait se vanter. Mais hormis de sa cruauté, de quoi aurait pu se vanter un

capitán cantonné dans un moulin abandonné au milieu d'une forêt de Galice ? L'arrogance ? Non, la vanité – voilà son point faible. Le besoin de prouver constamment à lui-même et aux autres que rien ni personne ne pouvait lui résister, et que son cœur ne connaissait ni la peur, ni la pitié. Le menteur. Il avait peur de tout. Notamment de lui-même.

Mercedes gardait son regard rivé sur le dos de son bourreau tout en tranchant les fibres de la corde.

– Rien de bien compliqué, détaillait Vidal, ça n'est pas nécessaire. C'est un truc qu'on apprend, ici.

Ça oui, il aimait s'écouter parler. Il était fier de s'exprimer d'une voix toujours calme, même quand la rage ou l'excitation emballaient son cœur. Mercedes était sûre que son cœur battait plus vite à la perspective d'utiliser le marteau sur un visage qu'il avait admiré si souvent, sur les mains qu'il avait effleurées chaque fois qu'il l'avait pu. Invisible. Oui. Mercedes, sœur de Pedro et d'une autre sœur morte bien trop jeune, fille de parents morts depuis longtemps... sa véritable nature avait été invisible aux yeux de cet homme. En revanche, Vidal n'avait jamais été insensible à la beauté de son corps.

Enfin. Elle sentit la lame contre sa peau. Ses mains étaient libres. Mais il lui restait encore des liens.

– Pour commencer... poursuivait Vidal en saisissant une pince. Oui, cela devrait faire l'affaire.

Il ne s'était toujours pas retourné.

Mercedes desserra la corde qui lui retenait les jambes. Ses pieds s'enfoncèrent dans la paille quand elle s'approcha discrètement de son bourreau.

Elle lui planta son couteau dans le dos, à travers sa chemise blanche. Avec toute la force qu'il lui restait. Hélas, la lame était courte, et les muscles et la chair résistaient davantage que des fibres de corde. Vidal gémit et plaqua une main sur la blessure, tandis que Mercedes reculait, tentait de reprendre

son souffle. Elle n'avait jamais poignardé personne, et son arme lui semblait aussi fragile que son corps.

Vidal ouvrait de grands yeux incrédules quand enfin il se tourna vers elle. *Ce n'est jamais qu'une femme.* Cette fois, Mercedes lui planta son couteau dans la poitrine. Il s'écroula quand elle le retira, mais elle l'avait touché sous l'épaule, trop haut pour atteindre le cœur – si tant est qu'il en eût un –, et la lame était décidément trop courte. Mercedes frappa encore, les doigts glissants car maculés de sang. Cette fois, le couteau passa entre les lèvres écartées de Vidal, et la jeune femme appuya la lame contre la commissure.

– Je ne suis pas un vieillard, *hijo de puta*, siffla-t-elle. Ni un homme blessé.

Et elle lui trancha la joue. Puis elle le toisa, lui à genoux, une main pressée contre sa joue ouverte.

– Ne t'avise pas de toucher à la petite.

C'est tout juste si Mercedes reconnut sa propre voix.

– Tu ne seras pas le premier porc que j'égorge.

Mais ses genoux avaient moins d'assurance. Toute sa peur semblait s'y être massée. Mercedes parvint tout de même à rallier le portail puis à l'ouvrir. Elle ne s'aperçut même pas qu'elle tenait encore le couteau ensanglanté à la main lorsqu'elle ressortit. Elle parvint ensuite à dissimuler la lame dans son tablier tout en marchant. Elle croisa des soldats. Mais aucun ne lui prêta la moindre attention.

Invisible.

Un seul homme tourna la tête dans sa direction. Un officier. Serrano. Il la suivit du regard, mais elle ne s'arrêta pas. Devant l'étable, une radio annonçait les numéros gagnants de la loterie à laquelle la cuisinière jouait invariablement.

Ne t'arrête pas.

– Hé, tu vois ce que je vois ? lança Serrano à Garcés.

Ce dernier écoutait, la moue aux lèvres, le tirage de la loterie, avec dans les mains le billet des rebelles ramassé dans les bois.

– Il la laisse partir, précisa Serrano, frappé de stupeur.

Du doigt, il désignait Mercedes. Garcés chiffonna le billet puis le jeta.

– Qu’est-ce que tu racontes ?

Mercedes pressa le pas. Elle sentait le regard de Garcés dans son dos. Cet homme n’appréciait peut-être pas la torture autant que son *capitán*, mais il n’avait aucun scrupule à tuer.

– Hé ! interpella-t-il la servante. Vous ! Arrêtez-vous !

Mercedes se mit à courir.

Ça oui, c’était facile.

Garcés dégaina son pistolet.

Autrement plus facile que de travailler au marteau un prisonnier ligoté.

Il visa avec la même délicatesse que le père d’Ofelia mettait à passer un fil dans le chas d’une aiguille.

– Rattrapez-la, Garcés !

Mais ce dernier oublia brusquement Mercedes. Il abaissa son arme en découvrant son *capitán* qui titubait dans la cour tel un ivrogne, la chemise ensanglantée, une main pressée contre sa bouche.

– Dépêchez-vous !

Ses ordres étaient difficiles à comprendre, prononcés ainsi.

– Ramenez-la-moi !

Garcés demeura pétrifié. Il n’avait d’yeux que pour le sang qui suintait entre les doigts de Vidal.

– *Capitán*, que vous est-il...

– Ramenez-la-moi, abrutis !

Cette fois, il baissa la main. La bouche qui criait après Garcés s’ouvrit en grand sur la joue gauche de Vidal. Garcés eut du mal à détourner son regard de ce sourire sanguinolent, mais il finit par y parvenir.

– Tous à cheval ! ordonna-t-il à ses hommes.

Mercedes venait d'atteindre les bois quand elle entendit Garcés aboyer son ordre. *Pourquoi ne l'as-tu pas tué quand tu en avais la possibilité ?* s'interrogea-t-elle en adressant un regard par-dessus son épaule et en découvrant Vidal. Avec un couteau plus gros, elle l'aurait fait. Sans l'ombre d'un doute. Elle tituba dans les fougères humides, leurs frondaisons frottaient sa peau et ses habits. Mercedes n'avait plus couru ainsi depuis l'enfance – époque à laquelle elle courait uniquement pour le plaisir.

Le plaisir. Encore une sensation qu'elle avait oubliée...

Très vite, elle dut s'appuyer à un arbre pour reprendre son souffle, quand bien même elle entendait les chevaux s'ébrouer derrière elle, leurs sabots piétiner les fougères, leurs cavaliers s'égosiller. Quelle meute ! Et elle qui trébuchait sur les racines et les pierres tandis que ses poursuivants fondaient sur elle.

Une clairière s'ouvrit devant elle. D'immenses pins délimitaient un vaste espace arrondi, comme réunis pour assister à sa mort. Les soldats encerclèrent Mercedes alors qu'elle venait de franchir la moitié de la clairière. Ses cheveux s'étaient dénoués, elle se sentait aussi petite et vulnérable qu'une enfant.

Sourire aux lèvres, Garcés la toisa d'un regard à la fois moqueur et admiratif. Toutes les femmes étaient des proies pour ces soldats. *Regardez-la,* disaient les yeux de Garcés. *Plutôt mignonne, pour une bonniche.* Il calma sa monture, lui flatta l'encolure comme il aurait caressé la nuque de Mercedes. Il prit son temps pour mettre pied à terre. Il savourait le moment. La partie de plaisir ne faisait que commencer.

– Chut, fit-il en s'avançant vers la jeune femme, les mains levées comme s'il voulait calmer un enfant.

Mercedes avait toujours cru cet homme moins cruel que Vidal, mais quelle importance à présent ? Il était un des leurs. Elle sortit son couteau, la lame encore rouge du sang du *capitán*, et le pointa sur Garcés.

Celui-ci retira sa casquette, sans se départir de son sourire, comme s'il venait faire la cour à Mercedes.

– Tu veux me poignarder, moi ? Avec ce canif ridicule ?

Oh, que n'aurait-elle donné pour être un homme !

– Il vaudrait mieux pour toi que tu me suives sans histoires. Le *capitán* a dit que si tu m'obéis...

Dieu que les hommes pouvaient ronronner lorsqu'ils chassaient une femme !

Mercedes plaqua la lame contre sa gorge. Tarta, lui, n'avait pas eu cette chance. Le pauvre.

– Ne fais pas de bêtises, ma belle, recommanda Garcés en s'avançant encore.

Mercedes appuya si fort que la lame lui entailla la peau. Et Garcés qui approchait toujours.

– Si quelqu'un doit te tuer, ronronna-t-il, je préfère que ce soit moi.

Il lui souriait encore lorsqu'il mourut.

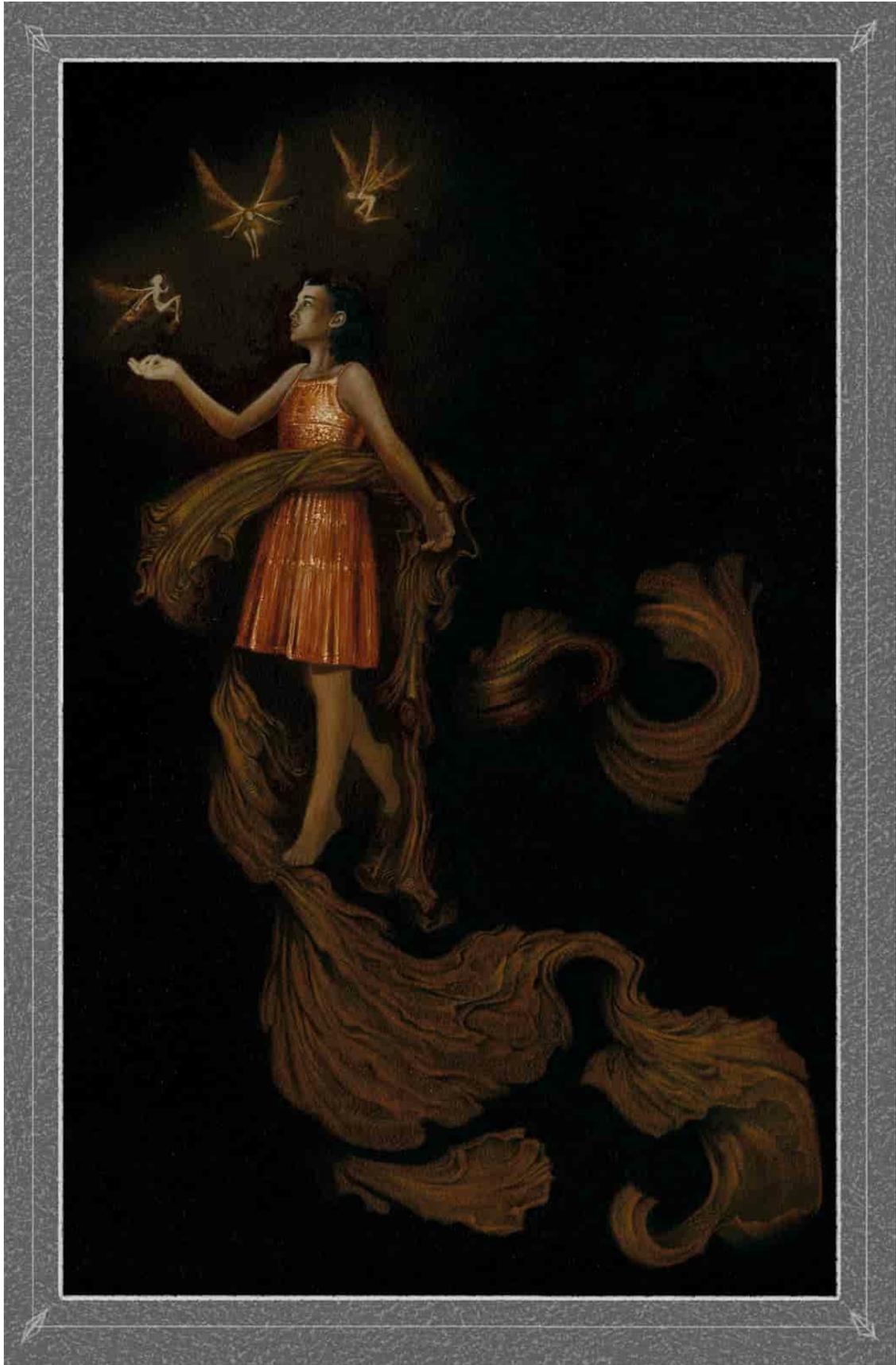
La balle le frappa en plein dos. Ses hommes voulurent s'enfuir, mais ils tombèrent les uns après les autres, tandis que Mercedes restait plantée là, son couteau contre sa gorge. Ses tympanes étaient endormis par les coups de feu et les cris quand, enfin, elle abaissa la lame. Autour d'elle, les chevaux en panique dérapaient dans l'herbe, désarçonnaient leurs cavaliers qui tombaient à ses pieds ; la clairière se couvrait de corps agonisants.

Mercedes n'aurait su dire si des soldats avaient réussi à s'échapper. Si oui, ils devaient être peu nombreux. Elle n'avisa que deux ou trois chevaux qui s'enfonçaient au galop dans la forêt, rendus à l'état sauvage et à la liberté pour la première fois de leurs vies. Et soudain, Pedro. Quand son frère s'avança vers elle, suivi par ses hommes, ce fut comme s'il émergeait d'un rêve – un rêve heureux, pour une fois. Il enserra Mercedes, qui fondit en larmes, s'épancha sur son épaule, pleura et pleura encore, tandis que les

rebelles achevaient les soldats qui bougeaient encore parmi les fougères piétinées.

Des coups de feu et des sanglots... les bruits du monde. Le monde ne se résumait bien sûr pas à cela, mais Mercedes l'avait oublié. Elle serra Pedro très fort, et ce fut comme si elle n'avait jamais cessé de pleurer.

LE TAILLEUR QUI NÉGOCIA
AVEC LA MORT



À La Corogne vivait autrefois un jeune tailleur du nom de Mateo Hilodoro, heureux en ménage avec Carmen Cardoso, son amour d'enfance. Il lui sembla qu'il était l'homme le plus riche du monde le jour où Carmen donna naissance à leur fille, qu'il aimait autant que sa femme. Ils la baptisèrent Ofelia. Mateo cousait tous les habits de l'enfant lui-même, et lui confectionnait des robes pour ses poupées, en s'inspirant des toilettes que les princesses portaient dans les contes de fées qu'Ofelia dévorait.

Mateo était décidément un homme fort heureux. Hélas, la nuit de l'anniversaire d'Ofelia, sa main projeta l'ombre d'un crâne sur le tissu vert qu'il découpait afin de lui préparer une robe neuve. Hilodoro recula de son établi et découvrit la Mort qui se tenait derrière lui. Le visage aussi blanc que sa toge.

– Mateo, prononça la Mort. Ton heure est venue. La reine du Royaume Souterrain réclame un tailleur, et c'est toi qu'elle a choisi.

– Réponds-lui que je ne vauds rien ! implora le tailleur. Que mes mains tremblent et que mes coutures se défont en quelques jours !

La Mort secoua la tête, quoique son visage blême trahît une pointe de compassion.

– Tes coutures sont plus parfaites que le chant du rossignol, Mateo, déclara-t-elle. Or la perfection ne saurait exister en ce monde.

– Si tu me forces, je me tranche les doigts ! menaça le tailleur. De quelle utilité serai-je alors à la reine ?

– Tu n’auras pas besoin de ton corps, là où je te conduis. Il ne te faudra que ton savoir-faire – et ça, tu ne pourras pas te le trancher, car c’est ton essence même. Une étincelle éternelle, pourrait-on dire.

Hilodoro baissa la tête et maudit ce don que, toute sa vie, il avait cru être une bénédiction. Ses larmes tombèrent sur le tissu qu’il coupait pour la nouvelle robe de sa fille. Ofelia aurait été si belle dans ce modèle, avec les cheveux noirs de sa mère et ses grands yeux songeurs, toujours interrogateurs.

– Laisse-moi au moins terminer cette robe ! supplia-t-il la Mort. Je te promets que, sitôt le dernier point cousu, je te suivrai de mon plein gré, et je créerai les plus beaux atours pour la reine du Royaume Souterrain.

La Mort soupira. Elle avait l’habitude que les hommes cherchent à grappiller quelques années, quelques mois, parfois même quelques heures. Ils avaient toujours quelque chose à terminer, quelque chose à vivre. Les mortels ne comprennent pas que la vie n’est pas un livre que l’on ne referme qu’après avoir lu la dernière page. Il n’y a pas de dernière page dans le Livre de la Vie, car la toute dernière est toujours la première d’un autre récit. Toutefois, ce tailleur émut la Mort. Il avait tant d’amour en lui... et de bonté – une qualité que la Mort savait être rare chez les hommes.

– Qu’il en soit ainsi. Termine la robe, déclara-t-elle avec un soupçon d’impatience – mais c’est surtout qu’elle se reprochait de céder. Je reviendrai te trouver.

Les mains tremblantes, Hilodoro retourna à son établi, et les coutures qu’il réalisa furent toutes tordues. Il dut toutes les recommencer, car elles exprimaient son désespoir comme naguère son bonheur. Le dernier fil coupé, une pensée audacieuse lui fit dresser la tête.

Et s’il ne terminait pas la robe ? S’il ne la terminait *jamais* ?

Le voilà qui se mit à veiller chaque soir, faisait la sourde oreille quand Carmen lui disait de prendre du repos, car il voulait s'assurer que la Mort le croie affairé à sa robe de jour comme de nuit. Chaque fois qu'il terminait une couture, il en défaisait en secret une autre, en priant pour que la Mort elle-même ne s'aperçoive de rien.

Six semaines plus tard, sa main projeta de nouveau l'ombre d'un crâne sur le tissu vert de la robe inachevée. La Mort se tenait derrière lui, mais cette fois elle arborait une toge rouge.

– Mateo ! prononça-t-elle d'une voix aussi froide qu'un caveau. Termine cette robe avant le lever du soleil, ou bien j'emmènerai aussi l'enfant à qui tu la destines.

Hilodoro sentit l'aiguille le piquer quand il serra le poing. Une goutte de sang tomba sur la manche qu'il cousait. Sa fille, Ofelia, devait par la suite se demander plus d'une fois d'où venait cette tache foncée.

– Elle sera finie avant l'aube, murmura-t-il. Je le jure. Mais par pitié, ne touche pas à ma petite. Elle est si jeune.

– Je ne puis rien te promettre, répliqua la Mort. En revanche, si tu termines la robe cette nuit, je m'engage à ce qu'elle enveloppe ta fille de ton amour. Et chaque fois qu'elle la portera, tant qu'elle lui ira, je ne viendrai pas chercher ton enfant.

UNE DERNIÈRE CHANCE

Tap, tap, tap... Le garde faisait les cent pas à la porte de la chambre d'Ofelia, pour lutter contre le sommeil. La fenêtre ronde, jumelle de la pleine lune le jour, était noircie par la nuit – la nuit qui allait mettre un terme aux espoirs d'Ofelia d'accomplir la dernière épreuve du Faune. Tout était perdu. Elle ne saurait jamais si le Faune lui avait dit la vérité, s'il existait bien un endroit où elle pourrait retourner, où elle serait chez elle.

Un endroit où elle aurait encore une mère et un père.

Surveillez-la ! Et si quelqu'un essaie d'entrer, tuez-la, elle, en premier.

Elle s'attendait à être tuée à tout moment depuis le départ du Loup. Assise par terre, dans sa chemise de nuit, alors que sous le plancher l'Homme Pâle rôdait. Adossée au pied de son lit, elle attendait qu'on vienne lui trancher la gorge.

Ofelia avait disposé à côté d'elle la valise contenant les affaires de sa mère, en espérant y puiser du réconfort, mais la valise se contentait de lui chuchoter : *Elle est partie. Ils sont tous partis : ta mère, Mercedes, le Faune lui-même t'a abandonnée.* C'était la vérité. Il ne restait plus que le vieux moulin empli de fantômes, et le monstre qui avait causé la mort de sa mère et allait à présent tuer Mercedes. Oui, il n'y manquerait pas. Ofelia se

demandait seulement si elle-même serait alors déjà morte, ou si le Loup comptait prendre son temps avec elle, comme la rumeur prétendait qu'il avait fait avec le jeune rebelle.

Entre les pas du soldat en faction, elle perçut les pleurs de son frère dans la tanière du Loup. Il semblait si perdu, si seul. Ses pleurs faisaient écho à la plainte du cœur d'Ofelia, tissant un lien entre eux à travers la nuit. Bien que la jeune fille reprochât encore au nouveau-né la mort de leur mère.

Ofelia leva la tête.

Un autre bruit lui parvenait – un bruissement d'ailes en forme de feuilles fanées.

La Fée voletait au-dessus d'elle, souvenir vivant de ses sœurs mortes et de l'échec d'Ofelia. Elle se posa sur la main de la jeune fille, lui agrippa un doigt. Elle pesait moins qu'un oiseau, et le contact de ses mains délicates emplît le cœur d'Ofelia de lumière et de chaleur.

– J'ai décidé de vous accorder une dernière chance.

Le Faune émergea des ombres, les mains tendues comme s'il apportait un cadeau précieux.

Ofelia se releva tant bien que mal.

– Une dernière chance.

Les lèvres fines du Faune esquissèrent un sourire indulgent.

Ofelia l'enlaça et pressa son visage dans sa longue chevelure jaune pâle. C'était comme enlacer un arbre, et le rire du Faune était une source pétillante qui inondait de joie son cœur au désespoir. Il lui caressa les cheveux, appuya sa joue ciselée contre son crâne, et Ofelia en éprouva un sentiment de sécurité, malgré la présence du soldat à sa porte, malgré le Loup, malgré la valise aux habits vides de sa mère. Le corps gigantesque du Faune était un bouclier entre elle et un monde enténébré. Qui sait, elle pouvait peut-être lui faire confiance ? Qui d'autre allait l'aider ? Il n'y avait personne.

– Oui, je vous accorde une dernière chance, lui chuchota à l'oreille le Faune. Mais vous devez promettre de faire tout ce que je vais vous dire.

Il se recula d'un pas, les mains toujours plaquées sur les épaules d'Ofelia. Il la sondait du regard.

La jeune fille hocha la tête. Naturellement. Elle ferait tout, du moment qu'il la protégeait du Loup qui l'avait traînée jusqu'à cette chambre tel un lapin capturé dans les bois.

– Tout ? insista le Faune en se penchant pour mieux plonger son regard dans celui d'Ofelia. Sans poser de questions ?

Il lui caressa la figure de ses doigts griffus, et Ofelia acquiesça encore – mais cette fois, elle perçut une menace dans sa requête.

– C'est la dernière chance qui vous est offerte.

Le Faune avait appuyé sur chacun de ces mots.

Ofelia repensa au raisin disposé sur les plats dorés de l'Homme Pâle. Non. Cette fois, elle allait se montrer plus forte. Elle opina.

– Dans ce cas, écoutez-moi attentivement...

Le Faune adressa une petite chiquenaude sur le nez d'Ofelia.

– Allez chercher votre petit frère et amenez-le-moi au labyrinthe aussitôt qu'il vous sera possible, Altesse.

Voilà une mission qui prit Ofelia au dépourvu.

– Mon petit frère ?

La jeune fille ne put s'empêcher de froncer les sourcils. *Qu'est-ce que cela peut te faire ?* s'interrogea-t-elle. *Certes, il semble aussi seul que toi, mais il est le fils de son père, et sans lui ta mère serait encore en vie.* Mais alors, une autre petite voix – une voix qu'elle avait déjà entendue – lui murmura : *Il n'y est pour rien. Il est né alors même qu'il était aussi terrorisé que toi par ce monde.*

– Oui, répondit le Faune. Nous en avons besoin.

Pour quoi ? « Oh, Ofelia ! soupirait souvent sa mère. Toi et tes questions ! Tu ne peux pas te contenter de faire ce que je dis, pour une fois ? » Difficile : son cœur les lui posait avec tant d'insistance.

– Mais... commença-t-elle d'une voix prudente.

Le Faune leva un doigt en signe d'avertissement.

– On ne pose plus de questions. Est-ce bien clair entre nous ?

Vous devez promettre de faire tout ce que je vais vous dire. Tout... Ofelia prit une longue inspiration. Ce mot renfermait une menace, mais elle n'avait pas le choix, n'est-ce pas ?

– Sa porte est fermée à clé.

Le Loup fermait en effet sa chambre à clé depuis qu'il y avait installé son fils.

– Eh bien dans ce cas, dit le Faune avec un sourire espiègle, je suis sûr que vous saurez créer une autre porte dans votre chambre.

La craie qu'il fit apparaître par enchantement était aussi blanche que celle qu'il lui avait donnée pour pénétrer dans le repaire de l'Homme Pâle.

LE LOUP BLESSÉ

Face à son miroir, Vidal rinçait son visage fendu lorsqu'il perçut des bruits de sabots dans la cour. Deux de ses soldats étaient revenus de la forêt, mais personne n'avait osé informer le *capitán* que les autres gisaient morts dans une clairière, au milieu des fougères d'où gouttait leur sang, tandis que Mercedes, qui l'avait découpé comme un porc, s'était enfuie.

Vidal inspecta le sourire grotesque dont Mercedes l'avait affublé. Le couteau de cuisine avait tranché sa peau avec la même efficacité qu'il tranchait les légumes. Quand Vidal voulut ouvrir la bouche, la douleur lui fit fermer les yeux. Pourtant, il voyait toujours devant lui Mercedes qui le menaçait de sa petite lame, telle une guêpe avec son aiguillon.

Une servante avait déposé sur sa table l'aiguille à coudre incurvée qu'il avait réclamée. Mercedes s'en était sans doute servie pour reprendre ses affaires. Il saisit l'aiguille et l'enfonça dans sa lèvre inférieure. Chaque point était une souffrance, mais il poursuivit son supplice afin de se débarrasser du sourire qui semblait se moquer de sa naïveté.

Ofelia l'écoutait gémir à travers la trappe que la craie du Faune avait ouverte dans le plancher de sa chambre. Elle apercevait même le Loup face à son miroir. Sous elle, une échelle était appuyée contre des caisses qui

prenaient la poussière au fond de la chambre du Loup. Le Faune avait veillé à ce qu'elle puisse accéder au berceau de son frère sans mal. Le meuble était là, à deux pas. Ofelia ne pouvait voir son frère, mais elle l'entendait sangloter. Peut-être appelait-il sa mère. Leur mère... *Ne pense pas à ces choses-là, Ofelia ! Rappelle-toi où tu es !*

Elle enfila ses souliers et passa son manteau de laine foncée par-dessus sa chemise de nuit.

Le Loup ne parut pas l'entendre lorsqu'elle descendit à l'échelle. Il lui tournait le dos, grognait de douleur. Du sang avait coulé sur sa chemise. Ofelia ignorait qui l'avait blessé, mais elle savait gré à ce brave inconnu de lui permettre de sentir la colère du Loup. Sitôt le dernier barreau franchi, elle alla se cacher sous la table, au cas où le Loup se retournerait.

Mais Vidal n'en fit rien.

Il examinait son œuvre. Le fil et l'aiguille avaient effacé le sourire dessiné par le couteau de Mercedes. Le miroir ne lui montrait qu'une mince ligne maculée de sang, parcourue de fil noir, en travers de sa joue. Il y appliqua un pansement et inspecta une dernière fois sa figure. Puis il se dirigea vers la table.

Ofelia n'osait même pas respirer. Elle aurait pu lui toucher les jambes lorsqu'il se servit un cognac. Son frère glapit dans son berceau, et le Loup grogna quand l'alcool traversa son pansement. Ofelia l'entendit se verser un autre verre et... le poser sur la table.

Elle avait les pieds et les mains glacés de peur.

La craie. Qu'avait-elle fait de la craie du Faune ?

Elle était sur la table de Vidal. Celui-ci s'en saisit et la broya tout en guettant l'intrus qui l'avait laissée là.

Ofelia craignait que les martèlements de son cœur la trahissent !

Vidal les entendait peut-être.

Il dégaina son pistolet, contourna la table et regarda en dessous. Mais Ofelia avait devancé son geste. Le Loup ne trouva rien, et le frère vint au

secours de la sœur en se mettant à pleurer. Vidal rengaina son arme, s'approcha du berceau. Son fils... Le *capitán* serait-il maître des pensées de cet enfant, comme son père avait été maître des siennes ? Son fils aurait-il à cœur de lui plaire jusque dans la mort ?

– Vous permettez, *Capitán* ?

Vidal ne se rappelait pas le nom du soldat qui fit irruption dans sa chambre. Ils mouraient trop vite.

– Hmm ? fit-il.

Tous ses hommes savaient qu'un châtiment sévère attendait ceux qui s'avisait de le déranger dans sa chambre.

– Serrano est de retour. Il est blessé.

– Blessé ?

Vidal inspectait toujours sa chambre.

Son fils pleurait comme si quelque chose ou quelqu'un le dérangeait dans son sommeil.

Je t'en supplie ! l'implorait Ofelia. *Tu vas me faire découvrir, petit frère.* Mais le tas de sacs de jute vides derrière lequel elle s'était glissée la dissimulait au regard du Loup, et elle l'entendit enfin se diriger vers la porte.

Ofelia ne quitta sa cachette que lorsqu'elle perçut ses pas dans le couloir. Il avait laissé son verre de cognac sur la table. Ofelia songea à d'autres verres... ceux dans lesquels le Dr Ferreiro avait préparé les sédatifs pour sa mère. Elle plongea une main dans sa poche. Oui, il était là. Le flacon de médicament qu'elle avait récupéré dans la chambre de sa mère. Elle en versa quelques gouttes dans le cognac, pas plus, de peur que le Loup en remarque le goût si elle abusait. Le Dr Ferreiro, sa mère, son père, Mercedes... ils l'attendaient peut-être tous au Royaume Souterrain dont lui avait parlé le Faune.

Il ne lui restait qu'à faire tout ce que cette créature lui dirait de faire, et elle les reverrait tous.

Un nouveau glapissement monta du berceau. Petit frère. Personne ne lui avait encore donné de nom. Comme si sa mère avait emporté sa véritable identité dans la tombe. Ofelia se rappela lui avoir parlé quand il était encore dans le ventre de sa mère. Elle l'avait mis en garde contre ce monde. Oui, elle l'avait mis en garde.

Elle se pencha sur le berceau, prit le bébé dans ses bras. Il était si petit.

SŒUR ET FRÈRE

Ces têtes qu'ils lui firent, tous, lorsqu'il pénétra dans la salle à manger ! Adieu la gloire, adieu la majesté. C'est ici qu'ils avaient fêté leur victoire dans les bois. Le pansement saignant sur sa joue était pour Vidal comme une marque au fer rouge. La marque de l'échec... tracée dans sa joue par un couteau de cuisine.

Serrano était assis au coin du feu, son corps lourd avachi sur la chaise tel un ballon dégonflé.

– Où est Garcés ? demanda Vidal.

Serrano secoua la tête. Vidal s'assit à côté de lui.

– Combien ils étaient ?

– Au moins une cinquantaine. Il n'y a que Garcia et moi qui ayons pu nous échapper. Les autres y sont restés.

– Les postes de surveillance ne répondent pas aux appels, indiqua le soldat qui était allé annoncer la mauvaise nouvelle au *capitán*.

Ce dernier ne se rappelait toujours pas son nom.

– Combien d'hommes reste-t-il au camp ?

– Une vingtaine. Peut-être moins.

Vidal voulut saisir sa montre de gousset, mais il l'avait laissée sur sa table. Une question le taraudait : la montre avait-elle annoncé la mort de son père par un tic-tac plus fort ? Il tenta de rire de cette idée, mais la douleur lui rappela aussitôt le cours tragique des événements.

S'il ne pouvait mettre la main sur Mercedes, il tuerait la petite.

*
* *

Toujours dans la chambre de Vidal, Ofelia tenait son petit frère dans ses bras. Si petit, si chaud, le visage frais et tout neuf sous le bonnet que leur mère lui avait confectionné. Ses yeux, clairs et confiants, la fixaient.

Sœur. Frère.

Ofelia n'avait jamais été sœur, simplement une fille, une enfant qui avait souillé sa robe neuve dans les bois et qui n'était toujours pas sûre de savoir à quoi correspondait la marque en forme de lune qu'elle avait à l'épaule gauche.

« Sœur ». Ce mot changeait tout.

– On va partir d'ici, chuchota-t-elle à l'oreille de son frère. Toi et moi, tous les deux. N'aie pas peur.

Son frère émit un gémissement timide. *Tout ça est nouveau pour moi*, crut l'entendre dire Ofelia. *S'il te plaît, protège-moi, grande sœur.*

– Il ne t'arrivera rien.

Et elle le cala sur son épaule.

Cette promesse n'était pas rien.

La jeune fille se dirigeait vers la porte quand elle perçut la voix du père dans l'escalier. Oh, pourquoi n'était-elle pas partie quelques instants plus tôt ?

– À chaque retour de patrouille je veux un rapport.

La voix du Loup était proche. Trop proche.

Ofelia se cacha derrière la porte. *Ne pleure pas, petit frère !* l'implora-t-elle en silence. *Ne nous trahis pas !* Il ne l'avait toutefois pas écoutée quand

elle l'avait supplié de ne pas faire de mal à leur mère.

– Réclamez des renforts par radio, entendit-elle dire le Loup. Immédiatement.

Et soudain, il était là, dans la chambre. *Retiens ton souffle, Ofelia.*

Le Loup alla récupérer sa montre sur la table et la fourra dans sa poche. Ensuite, il saisit son cognac. Ofelia se glissa hors de sa cachette au moment où il lui tourna le dos et vida son verre. Son frère dormait paisiblement dans ses bras, avec une telle confiance en elle que la jeune fille en venait à croire à sa chance. Hélas, cela ne dura pas. Ofelia venait de franchir la porte quand une explosion secoua les murs du moulin. Elle provenait de la cour. L'éclat des flammes déchira le manteau de la nuit et éclaboussa les murs autour d'Ofelia de rouges et de blancs éblouissants. Le Loup pivota sur lui-même et la découvrit, figée tel un cerf aux abois, avec son fils dans les bras.

– Laisse-le !

Sa voix était un couteau, un marteau, une balle.

Ofelia soutint le regard du Loup et secoua la tête. C'est tout ce qu'elle parvint à faire.

Le Loup fit un pas vers elle, mais il chancela et parvint de justesse à rester debout. Ofelia adressa une prière au Dr Ferreiro pour qu'il la protège de son assassin.

Puis elle se tourna. Et s'enfuit.

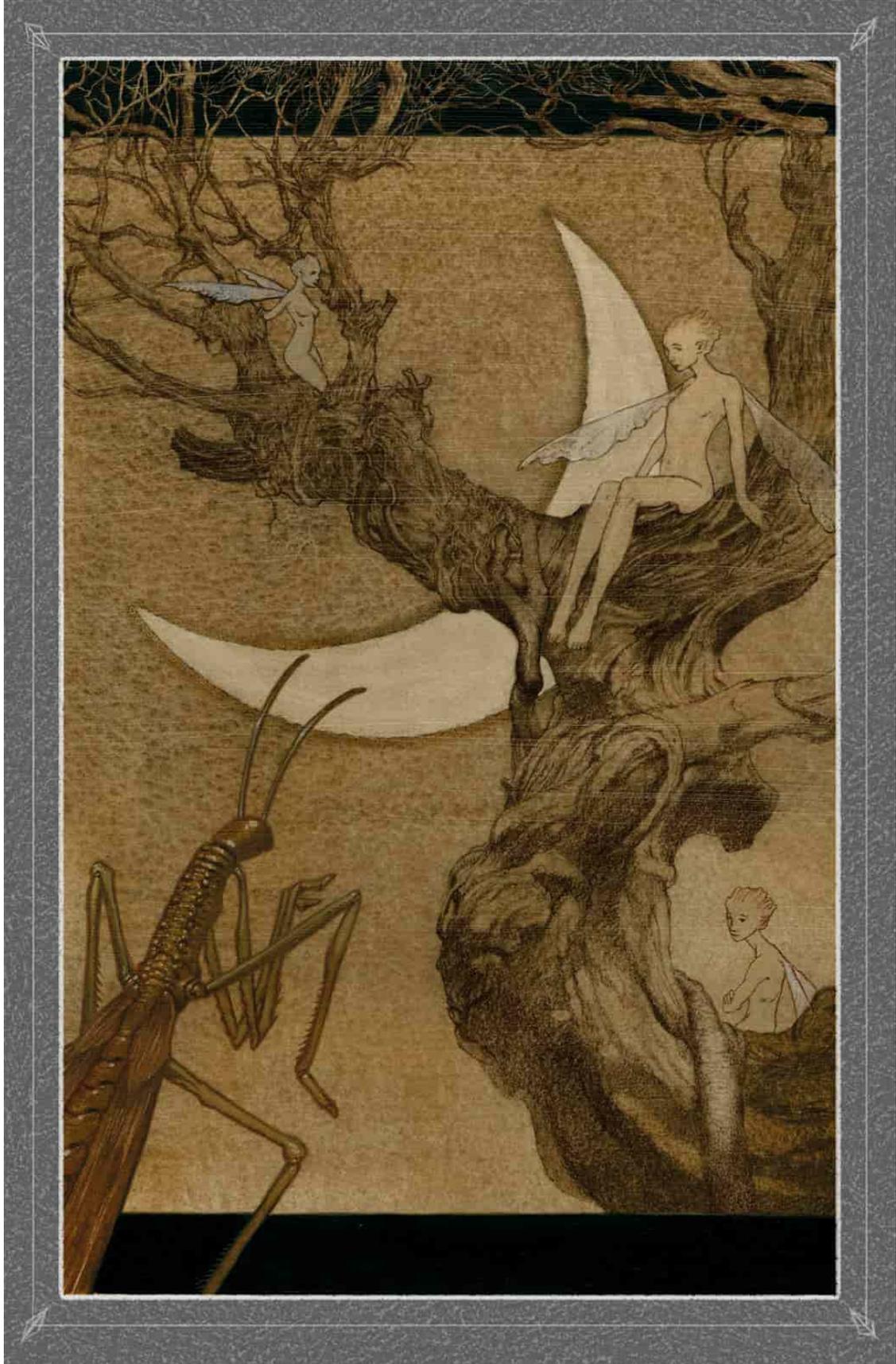
Vidal la suivit, mais c'est tout juste s'il parvint à franchir la porte. La tête lui tournait. Qu'avait-il donc ? Il ne soupçonna pas le cognac, l'orgueil l'empêchait d'imaginer qu'une enfant ait pu le droguer. Non, cela venait des blessures que l'autre garce lui avait infligées. Il comptait bien la retrouver et la tuer, elle aussi, mais d'abord la fille. Il avait su qu'elle allait lui porter la guigne à l'instant même où elle était descendue de la berline. Ses yeux étaient comme la forêt, son visage, empli de silence. Il avait hâte de lui tordre le cou.

Elle était toujours dans l'escalier quand Vidal sortit de sa chambre en titubant, mais, le temps qu'il dégaine son pistolet, la petite peste avait filé. Il

la vit disparaître entre les arbres quand enfin il parvint au pied des marches et sortit du moulin. Pourquoi avait-elle pris son fils ? Allait-elle le livrer aux rebelles afin qu'ils le tuent, pour venger la mort de sa mère ?

Non. Puisque les rebelles prenaient d'assaut le moulin. Les camions et les tentes étaient en feu, partout de la fumée, des flammes et des hommes qui se battaient, leurs silhouettes en ombres chinoises contre les flammes rouges qui trouaient la nuit. Vidal aurait dû tuer la petite. Et Mercedes. Car cette dernière avait tenu parole. Elle était revenue chercher Ofelia avec son frère et les hommes de celui-ci. Hélas, quand Pedro et elle déboulèrent dans la chambre d'Ofelia, ils la découvrirent vide. Mercedes appela l'enfant, sans obtenir de réponse. Ils ne trouvèrent que sa veste vert pâle – et le contour d'une porte, tracé par terre à la craie.

L'ÉCHO DU MEURTRE



Il était une fois un gentilhomme qui ordonna à cinq de ses soldats d'arrêter une femme répondant au nom de Rocio, qu'il accusait d'être une sorcière. Il leur dit de la noyer dans le réservoir d'un moulin situé au cœur de l'antique forêt où elle vivait. Les hommes durent s'y mettre à deux pour basculer la malheureuse dans l'eau, et un troisième pour lui maintenir la tête immergée jusqu'à ce qu'elle cesse de respirer. Ce soldat s'appelait Umberto Garcés.

Garcés avait déjà tué, mais son maître ne lui avait jusqu'alors jamais commandé de tuer une femme. Cette tâche était horrible, et dans le même temps elle l'excitait – il faut dire que la sorcière était d'une grande beauté.

D'ordinaire, Garcés tuait sans sourciller. Mais cette nuit-là, à sa grande surprise, il ne put trouver le sommeil.

Cela dura dix jours car, sitôt qu'il s'allongeait, il sentait l'eau glacée sur sa peau et voyait la chevelure de la sorcière flotter à la surface du réservoir. La onzième nuit, quand les visions revinrent le hanter, Garcés se leva, sella son cheval et retourna au moulin.

Il espérait trouver la paix en constatant que le réservoir était calme et que le corps de la sorcière n'y était plus – comme si elle n'avait jamais existé. Hélas, lorsqu'il approcha de l'eau, Garcés regretta sa décision. L'eau était aussi noire que son péché, et les arbres semblaient murmurer un verdict dans la nuit : *Assassin !*

Rocio avait bien été une sorcière. La preuve était là. Cette mise en scène était forcément son œuvre ! Les arbres qui chuchotaient, les visions et les sensations qui le hantaient... elle lui avait jeté un sort. Ils avaient bien fait de la tuer. Ça oui !

Garcés sentit la culpabilité s'envoler, et le dégoût de lui-même, et le regret. Peut-être aurait-il intérêt à se faire chasseur de sorcières, afin d'en purger le pays. L'Église payait un bon prix. Et puisqu'il avait déjà tué une sorcière, la suivante lui poserait moins de problèmes. Oui. Il comptait bien recommencer. Encore et encore.

Il éclata de rire. Puis voulut retourner auprès de son cheval.

Mais il était incapable de bouger.

La boue maintenait ses bottes aussi fermement que si des mains les avaient agrippées.

Maudite sorcière ! Il était sûr que c'était sa faute.

– Je recommencerai ! cria-t-il. Tu m'entends ?

Ses bottes s'enfonçaient dans la boue, ses mains le démangeaient. Il les porta devant sa figure. Sa peau était couverte de pustules, ses doigts étaient palmés – ces doigts avec lesquels il avait maintenu la sorcière immergée.

Il poussa un cri de terreur si puissant qu'il réveilla le meunier et son épouse. Mais le couple n'osa s'aventurer dehors pour s'enquérir de l'origine de ce vacarme.

Garcés cria encore. Sa voix avait changé. Un coassement rauque s'échappait de sa gorge. Son dos se tordit, le força à se mettre à genoux, enfouir ses doigts palmés dans la boue.

Après quoi il bondit dans le même réservoir boueux où il avait noyé la sorcière.

LA DERNIÈRE ÉPREUVE

Cette fois, la Fée ne vint pas guider Ofelia. Celle-ci dut se diriger seule dans le labyrinthe. La dernière épreuve est toujours la plus dure.

Les explosions au moulin déchiraient toujours le silence de la nuit, et la jeune fille écorchait ses pieds nus aux cailloux et aux orties. Son frère, lui, demeurait paisible dans ses bras, et une part de cette paix parvint à gagner le cœur d'Ofelia. Elle ne doutait pas que le Loup la suivait, sans toutefois pouvoir le voir à travers la fumée qui montait du moulin. Un loup... Non, ce n'était pas un loup. Ses contes de fées se trompaient quand ils donnaient au mal la forme d'une créature sauvage aussi magnifique. Ernesto Vidal et l'Homme Pâle étaient des êtres humains qui se nourrissaient de cœurs et d'âmes parce qu'ils avaient perdu les leurs.

Les murs du labyrinthe accueillirent Ofelia comme une étreinte familière, et très vite les cercles de pierre qu'ils tissaient autour de son frère et d'elle lui procurèrent un sentiment de sécurité. *Il ne te trouvera pas ici*, croyait-elle entendre chuchoter les pierres. *Nous te cachons à ses yeux*.

Hélas, Vidal était sur ses talons, si proche qu'il vit la jeune fille franchir l'arche et pénétrer dans le labyrinthe, bien que lui-même titubât encore sous l'effet du sédatif de Ferreiro. Ofelia était jeune et rapide, mais elle portait son

frère, et l'air frais de la nuit aida le *capitán* à s'éclaircir les esprits. Son index se crispa sur la détente de son pistolet lorsqu'il s'engagea dans les antiques couloirs de pierre, se fiant au son des pas d'Ofelia, tel un chien de chasse sur la piste d'un cerf. Mais chaque fois qu'il pensait se rapprocher, il débouchait sur un nouveau virage, un nouveau coude, un nouveau mur... comme si lui-même était devenu la proie dans cet inextricable piège.

Où était-elle ? Il secoua la tête pour en chasser la brume. Puis il reprit sa marche hésitante, une main tremblante enserrant son arme, l'autre frottant les vieux murs. *Que venait-elle faire dans un endroit pareil ?* Il s'arrêta le temps de reprendre son souffle et de guetter les pas de la fille. Là ! Si légers, si rapides... mais Ofelia avait à présent la respiration lourde. Rien d'étonnant, puisqu'elle portait son fils.

Ofelia entendait les pas de Vidal, mais elle était certaine que l'ouverture et le puits avec son escalier n'étaient plus très loin, plus du tout. Après le prochain tournant. Elle le franchit... et se trouva face à un mur.

Malheur ! Elle s'était trompée quelque part. Tout était perdu.

Cependant, le labyrinthe l'attendait depuis fort longtemps, et quand Ofelia se retourna, impuissante, vers le couloir dont elle venait d'émerger, les pierres se déplacèrent derrière elle. Un coup d'œil par-dessus son épaule lui montra que le mur qui lui barrait la route s'écartait : des racines d'arbres qui s'enfonçaient telles des griffes en bois dans l'ouverture lui ménageaient un passage. Les racines lui frôlèrent les bras et les jambes lorsqu'elle s'engouffra dans la fissure et tout à coup : la clairière qu'elle cherchait était là, avec en son centre le puits et les marches qui donnaient accès à la caverne souterraine où avait eu lieu sa première rencontre avec le Faune.

Le mur se referma derrière Ofelia et son frère sitôt qu'elle l'eut franchi, et quand Vidal s'y présenta il ne trouva que de la pierre. Le *capitán* scruta alentour, incrédule, sa chemise trempée du sang sorti des plaies béantes laissées par le couteau de Mercedes. Ofelia l'entendit jurer de l'autre côté du mur. C'est à peine si elle osait respirer, de crainte que la paroi se rouvre et le

laisse passer, mais les pierres demeurèrent immobiles. Les pas de Vidal s'estompèrent, et Ofelia ne sentit plus que le cœur de son frère qui battait à travers le tissu fin de sa chemise de nuit, et son souffle chaud sur son épaule.

Paix.

Amour.

– Vite, vite, Altesse, remettez-moi l'enfant.

Ofelia pivota sur elle-même.

Le Faune se tenait de l'autre côté du puits, sa silhouette bordée d'argent par le clair de lune. Ofelia hésita à chaque pas qu'elle fit dans sa direction.

– La lune est pleine et brille haut dans le ciel, Altesse !

La jeune fille n'avait jamais vu le Faune si guilleret.

– Nous pouvons ouvrir le portail ! s'exclama-t-il en désignant le puits.

Dans son autre main, il tenait le poignard de l'Homme Pâle.

– Qu'est-ce que tu as dans la main ? lui demanda Ofelia.

C'était comme si la lame froide touchait sa peau. Le Faune émit un ronronnement doux.

– Oh, ça...

Il caressa le poignard.

– Eh bien...

Il parlait d'une voix à la fois désinvolte et contrite.

– Le portail ne s'ouvrira que si nous y versons le sang d'un innocent. Juste un peu de son sang.

Il s'efforçait de minimiser le mot « sang », d'en chasser le poids d'un revers de la main.

– Une petite piqûre seulement, ajouta-t-il en appuyant la pointe du poignard sur sa paume. C'est... dit-il en dessinant dans la nuit un cercle complet, la dernière épreuve.

Sensation de glace. Ofelia était frigorifiée.

– Donnez-moi l'enfant ! la pressa le Faune en montrant le bébé – ses doigts dansaient comme une nuée de mouches affamées. Dépêchons ! La lune

n'attendra pas.

– Non ! répliqua Ofelia.

Elle fit un pas en arrière, secoua la tête et serra le bébé si fort contre sa poitrine qu'elle craignit un instant de le réveiller. Mais il demeura endormi aussi paisiblement que si ses bras étaient le refuge le plus sûr au monde.

Le Faune s'inclina en avant, ses yeux de chat plissés de colère et de menace.

– Vous vous êtes engagée à m'obéir ! rappela-t-il en montrant les dents. Donnez-moi l'enfant ! Donnez-moi l'enfant !

– Non ! Mon frère restera avec moi.

Ofelia renvoya au Faune son regard le plus posé. C'est tout ce qu'elle pouvait faire : retenir le Faune grâce à son regard, lui montrer qu'elle n'allait pas changer d'avis, quand bien même elle tremblait de tout son être.

Le Faune ronronna de nouveau. De surprise, sembla-t-il cette fois. Il abaissa le poignard et inclina la tête afin de mieux regarder Ofelia.

– Vous seriez prête à renoncer à votre droit sacré pour ce petit morveux que vous connaissez à peine ?

– Oui, assura Ofelia.

Elle ne voyait plus bien le visage du Faune à travers le rideau de ses larmes. Venaient-elles de lui monter aux yeux, ou bien étaient-elles là depuis la mort de son père ? Elle ne savait plus le dire.

– J'y renoncerais.

Elle avait murmuré ces mots en pressant sa joue contre la minuscule tête de son frère, si chaude sous le bonnet blanc que leur mère avait passé tant de nuits à lui confectionner.

– Vous seriez prête à renoncer au trône pour lui ? insista le Faune d'une voix à présent débarrassée de toute colère.

Chaque mot semblait une proclamation qui annonçait au monde la décision étrange qu'une jeune fille du nom d'Ofelia avait prise.

– Lui, à cause de qui vous avez été humiliée et abandonnée ?

– Oui, j’y renoncerais, répéta Ofelia.

« Oui, j’y renoncerais. » Telles furent les paroles que Vidal entendit lorsque enfin il déboucha, en titubant, dans la clairière. La voix d’Ofelia l’avait peut-être guidé, ou bien le discours courroucé du Faune. À moins que le labyrinthe ait précisément été construit dans le but que tous trois jouent leurs rôles dans un récit écrit il y a de cela fort longtemps.

Vidal ne pouvait voir le Faune. Ses propres ténèbres le rendaient aveugle à trop de choses. Peut-être croyait-il déjà à trop d’absurdités d’adultes pour voir autre chose. Cela n’avait guère d’importance. Ce qui comptait, c’est qu’il se tenait à quelques pas de la jeune fille qui, elle, parlait apparemment toute seule.

– Oui, j’y renoncerais, répéta Ofelia dans un sanglot brisé.

Elle reculait devant le poignard, s’éloignait du puits, du Faune, sans se douter que l’homme se dressait juste derrière elle.

– Qu’il en soit fait selon votre volonté, Altesse.

Le Faune écarta les mains en signe de défaite et ses doigts peignirent le futur d’Ofelia dans la nuit.

Il se dissolvait encore dans les ombres quand la jeune fille sentit qu’on l’empoignait par l’épaule. Le Loup était là, derrière elle, un pansement sanglant sur la joue gauche. Il lui arracha son frère des bras, l’examina comme pour s’assurer qu’elle ne lui avait pas fait de mal.

Je l’ai protégé ! voulut hurler Ofelia. *Le Faune voulait son sang ! Vous ne l’avez donc pas entendu ?* Hélas, quand elle se retourna, le Faune avait disparu et elle se retrouvait une fois de plus seule. Toute seule, sans la chaleur de son frère pour la réconforter.

Ses bras lui paraissaient si vides, et la vue de son frère dans les bras de son père était si terrible que, l’espace d’un instant, elle regretta de ne pas l’avoir remis au Faune. Mais quelle importance ? Tous deux étaient des monstres assoiffés du sang des autres.

Vidal recula d'un pas, le bébé toujours dans ses bras. Il ne se donna même pas la peine d'ajuster.

Il abattit Ofelia d'une balle en pleine poitrine sans même lever la main.

Le sang de la jeune fille se répandit sur sa chemise de nuit telle une fleur qui s'ouvre ; Vidal, lui, rengaina son arme et repartit avec le bébé.

Ofelia leva la main, regarda le sang qui gouttait de ses doigts. Ses genoux cédèrent, elle s'écroula au bord du puits, une paume pressée contre sa plaie – mais l'hémorragie était trop importante. Le sang dessinait des motifs sur sa chemise de nuit, dégoulinait le long de son bras étendu, impuissant, au-dessus du puits. L'air qui montait des profondeurs rafraîchissait sa peau, tandis que le sang suintait toujours de ses doigts, tombait dans les entrailles de la terre.

Aucun de ses contes de fées ne s'était jamais achevé ainsi. Sa mère avait vu juste : la magie n'existait pas. Et elle n'avait pas pu sauver son frère. Tout était perdu. Sa respiration devint presque imperceptible. Elle frissonna : le sol était si froid...

LE NOM DE SON PÈRE

Vidal retrouva la sortie sans difficulté. Le labyrinthe n’essaya pas de le retenir. L’homme avait accompli ce qui était annoncé, mais il n’était pas censé trouver la mort au sein de ses cercles infinis. C’est le monde extérieur qui allait s’occuper de lui.

Ils l’attendaient tous – Mercedes, son frère Pedro et les hommes de la forêt. Ils marquaient de leurs corps la fin du chemin pour Vidal. Debout côte à côte, à la sortie du labyrinthe, en un demi-cercle qui reflétait l’arche de pierre. Le moment était enfin venu – aux yeux de Vidal, ce fut comme s’il l’avait vécu un millier de fois dans ses rêves. Le moment de prouver qu’il était le fils de son père, et de montrer à son propre fils ce qu’était une vie d’homme.

L’arche franchie, Vidal renvoya à chaque rebelle, un par un, le regard hostile que ceux-ci lui lançaient. Jusqu’à ce qu’il aperçoive Mercedes. La jeune femme n’esquissa pas un geste quand le *capitán* s’avança vers elle avec son fils. Pedro restait à son côté. Vidal ne sut jamais qu’il s’était battu contre la sœur et le frère. Il tendit son fils à la femme qui l’avait blessé – mais pas tué.

– Mon fils.

Il fallait que le monde entende ce mot une dernière fois. Et l'enfant devait vivre, afin que le père vive à travers lui, comme son propre père avec lui, dans le moindre de ses souffles.

Mercedes accepta le bébé. Forcément. C'était une femme, jamais elle ne ferait de mal à un enfant, pas même à celui de Vidal.

Lentement, celui-ci sortit sa montre de sa poche et la cala au creux de sa paume. *Nous y voilà*, songea-t-il. *La fin glorieuse*. Il était prêt à franchir le pas. Malgré toutes les pertes subies au moulin et l'incendie qui teintait le ciel de rouge, il n'éprouvait aucune peur.

L'esprit de son père l'emplissait. Le parachevait.

Mercedes recula au niveau de son frère, le bébé dans ses bras, tandis que Vidal scrutait le cadran fissuré de sa montre, dont les aiguilles égrenaient ses derniers instants de vie aussi méticuleusement qu'elles avaient égrené toutes les années écoulées depuis la mort de son père. Il entendait encore son tic-tac, même après avoir refermé ses doigts autour du boîtier d'argent.

Vidal s'éclaircit la voix, dévora la peur qui voulait monter du tréfonds de lui-même, la ravala. Les rebelles n'en verraient pas une trace sur sa figure agonisante.

– Vous direz à mon fils...

Il inspira à fond. Ce n'était pas aussi aisé qu'il se l'était figuré lorsqu'il rêvait de cet instant devant son miroir, lorsqu'il jouait avec la Mort, son rasoir en main.

– Dites-lui à quelle heure est mort son père. Dites-lui que je...

– Non, le coupa Mercedes en pressant son fils contre sa poitrine. Il ne saura pas même ton nom.

Les traits soudain livides, Vidal ressentit la terreur pour la première fois de sa vie. C'était le moment dont il avait toujours rêvé – celui qu'il répétait devant la glace tous les matins. L'honneur dans la mort. La situation ne pouvait pas lui échapper de la sorte, non ! Son esprit s'emballait.

Pedro brandit son pistolet et l'abattit d'une balle au visage. La balle fracassa la pommette de Vidal, sectionna son nerf optique avant d'atteindre le cerveau. Là, elle se logea à l'arrière du crâne. Le point d'entrée émit une unique larme de sang. Une blessure insignifiante, mais à l'intérieur de laquelle se nichait la Mort.

Et dans un grognement plein de regret, Vidal s'écroula au pied des hommes qu'il était venu chasser. L'instant d'après, il n'était plus.

Son fils se mit à pleurer dans les bras de Mercedes.

LE GARÇON QUI PARVINT
À S'ÉCHAPPER



Il était une fois, il n'y a pas si longtemps de ça, un Dévoreur d'Enfants qui vivait dans une antique forêt. Les villageois qui ramassaient du bois mort sous les arbres en prévision de l'hiver l'appelaient « l'Homme Pâle ». Ses victimes étaient si nombreuses que leurs noms auraient pu couvrir les murs de toutes les salles qu'il avait construites, sous terre, dans les entrailles de la forêt. Il transformait leurs os en meubles aussi délicats que l'avaient été leurs membres. Quant à leurs cris, ils étaient la musique qui accompagnait l'Homme Pâle quand celui-ci festoyait à la table même où il en avait tant tué.

Les couloirs sinueux du repaire de l'Homme Pâle étaient conçus pour rendre les poursuites encore plus agréables. L'Homme Pâle savait très bien que les enfants pouvaient être d'une rapidité surprenante. Après tout, lui aussi avait été humain, autrefois. Mais les meurtres d'enfants l'avaient changé en autre chose, un être sans visage, sans âge, à nul autre pareil.

Tout petit déjà, la cruauté était sa spécialité. Très jeune, on l'avait surnommé « Pálido », car il n'aimait pas s'exposer au soleil, si bien que sa peau conservait toujours la pâleur d'une lune délavée. Il s'exerça d'abord avec les insectes, puis les oiseaux, puis les chats de sa mère.

Il tua son premier enfant quand il n'avait que treize ans – son frère cadet, qu'il aimait autant qu'il le jalousait.

Peu après, il se mit au service d'un prêtre de l'Inquisition, ce terrible outil grâce auquel l'Église catholique persécutait et tuait tous ceux qui mettaient en

question ses dogmes. Le prêtre enseigna à Pálido les arcanes de la torture, les différentes façons de tuer, si bien que, au bout de trois ans, l'élève dépassa le maître – et le fit « profiter » de ses talents. Il dévora le cœur du prêtre alors que celui-ci battait encore ; il avait lu que cela permettait de démultiplier la cruauté. De fait, Pálido sombra, après ce repas, dans des ténèbres encore plus sournoises, sa propre cruauté accrue par la droiture et le zèle tout missionnaire du prêtre.

Un soir où il s'était surpassé avec une victime, les yeux de Pálido ne supportèrent plus la vue de ses actes. Ils tombèrent de leurs orbites tels des fruits trop mûrs, et l'Homme Pâle se creusa des encoches dans les paumes des mains de sorte à pouvoir y insérer dorénavant ses yeux. La chose pouvait se révéler gênante lorsqu'il chassait. Trois enfants parvinrent ainsi à s'échapper car ses yeux le trahirent. L'Homme Pâle grava malgré tout les noms de deux d'entre eux sur ses murs. Mais celui du troisième, il l'effaça. Il s'agissait d'un garçonnet tout maigre, d'à peine six ans, qu'il avait enlevé dans un village situé au sud de la forêt. *Serafín Avendaño...* L'Homme Pâle eut beau rayer son nom de ses murs, jamais il ne put l'oublier.

Le Dévoreur d'Enfants tuait toujours au moyen d'un poignard à manche en or, un instrument d'une beauté et d'un tranchant extraordinaires qu'il possédait depuis plus de trois cents ans. Un présent du Grand Inquisiteur qu'il conservait dans une pièce de velours couleur sang, sous clé, à l'intérieur d'une niche creusée dans un mur de sa salle à manger. L'homme Pâle n'en avait jamais caché l'emplacement à ses victimes. À quoi bon ? Elles étaient toutes condamnées.

Serafín Avendaño avait six grands frères qui aimaient le pourchasser et le battre, comme leur père les pourchassait et les battait eux-mêmes. L'enfant avait donc appris très jeune l'art de la fuite, de l'esquive. Serafín se dégaugea des mains de l'Homme Pâle telle une anguille et, tandis que celui-ci cherchait ses yeux, l'enfant s'empara d'un plat en or garni de victuailles mais aussi de la clé en or du compartiment dans lequel l'Homme Pâle gardait son poignard.

Ce fut tout ce que Serafín put faire pour les autres enfants enlevés par le monstre, qui pleuraient et sanglotaient dans leurs cages, sous la salle à manger.

Le couloir par lequel Serafín s'échappa semblait ne pas avoir de fin, et bientôt le garçon entendit les cris du maître des lieux derrière lui. À ce moment, il remercia ses frères, qu'il considérait jusque-là comme la plaie de son existence, car il n'eut aucun mal à manœuvrer entre les piliers en os qui jalonnaient le passage. Les serviteurs de l'Homme Pâle nettoyaient les dalles du sol tous les matins, mais ils avaient oublié une trace de sang. Serafín bondit par-dessus. À six ans, on est bien moins lourd qu'à trois cent cinquante-trois, comme l'Homme Pâle, et celui-ci justement glissa sur le sang. Le temps que, à genoux, il récupère ses yeux, Serafín parvint au bout du couloir, où l'attendait une des nombreuses portes par lesquelles le Dévoreur d'Enfants entra et sortait dans la forêt.

Le garçonnet la franchit en titubant, la claqua derrière lui et réussit à la bloquer à l'aide d'une grosse branche. Après quoi il s'engouffra dans la forêt, en tremblant de terreur et de soulagement. Serafín ne savait pas où il allait. Tout ce qu'il savait, c'est qu'il devait s'enfuir, et regagner d'une façon ou d'une autre son village et sa famille.

Lorsqu'il parvint au moulin où, jadis, les soldats d'un gentilhomme avaient noyé une sorcière, la clé qu'il serrait toujours dans sa main lui fit l'effet d'une malédiction. Ne risquait-elle pas d'attirer son propriétaire jusqu'à lui ? Serafín n'aperçut pas l'énorme Crapaud qui l'observait quand il jeta la clé dans le réservoir. Il ne vit pas non plus que cette bête avait des yeux d'homme. Surtout, il ne vit pas le Crapaud avaler la clé. (Mais c'est une autre histoire.)

Serafín Avendaño s'échappa ce jour-là et, par la suite, devint un artiste qui, toute sa vie durant, peignit des toiles d'une grande beauté, afin d'illuminer les ténèbres qu'il avait vues enfant.

LE RETOUR DE LA PRINCESSE

Mercedes n'avait jamais pénétré jusqu'au cœur du labyrinthe. Elle avait toujours redouté ce qu'elle y trouverait, et elle avait eu raison. Elle en eut la certitude lorsqu'elle découvrit Ofelia qui gisait au bord du puits.

Mercedes confia le bébé à Pedro. Elle allait devoir oublier le père de ce petit, faute de quoi elle ne pourrait jamais l'aimer, or cet être n'avait besoin que d'amour. C'était étrange qu'une femme lui ait confié ses deux enfants. Mercedes priait pour réussir au moins à protéger le fils. Pour la fille, elle savait déjà qu'elle avait échoué.

Quand elle s'agenouilla auprès d'Ofelia, la douleur qui lui déchira le cœur fut aussi vive que si cette enfant avait été la sienne. Ofelia mourait. Elle n'eut même pas la force de tourner la tête vers Mercedes, son regard vide se perdit dans le sang qui s'écoulait depuis sa main jusque dans le puits.

Le sang teintait l'eau au fond du puits. La pluie avait empli les motifs labyrinthiques sculptés dans la colonne, et le reflet de la lune flottait dessus telle une balle d'argent – une balle comme celles que les princesses de contes de fées perdaient dans les puits. Les contours de cette balle-ci étaient toutefois rougis par le sang d'Ofelia. Quelques gouttes s'étaient immiscées

dans la pierre érodée de la colonne, où des fleurs cramoisies poussaient à l'intérieur de l'image de la fillette tenant un bébé.

Le visage baigné de larmes, Mercedes se mit à fredonner la berceuse qu'elle avait chantée à Ofelia. La mélodie apaisa la respiration difficile de la jeune fille, et emplit la nuit de souvenirs d'innocence, d'espoir et de bonheur. La pleine lune recouvrit son corps tel un linceul argenté. Ofelia sentit son éclat rafraîchir sa peau enfiévrée et son cœur lourd.

Magnifique clarté.

– Levez-vous, ma fille, ordonna une voix.

Mercedes ne l'entendit pas. Ofelia, si.

Le clair de lune se changea en or liquide, l'enveloppa, la caressa.

Elle se leva sans aucune difficulté. Ses membres, alourdis par la Mort l'instant précédent, ne pesaient soudain plus rien, et Ofelia découvrit qu'elle portait à présent un somptueux manteau vermeil et or. Un manteau cousu de la soie rouge la plus précieuse, aussi rouge que le sang. Quant aux motifs dorés, ils étaient fixés par une foule de pierres précieuses : rubis, émeraudes et opales. Ses souliers aussi étaient rouges, parfaitement ajustés à ses pieds.

Envolée la douleur, envolée la souffrance ! Quand Ofelia promena son regard alentour, elle constata qu'elle se trouvait dans une salle si immense que le plafond semblait presque aussi éloigné que le ciel. Contre un mur, un vitrail rond comme la lune décomposait la lumière en toutes les couleurs de l'arc-en-ciel. Devant ce vitrail, trois trônes magnifiques se dressaient au-dessus d'un sol doré, sur des piliers sculptés qui évoquaient les troncs minces des bouleaux.

Les lèvres d'Ofelia dessinèrent un sourire perdu de longue date. La femme assise sur le trône de gauche lui ressemblait trait pour trait.

– Maman ! s'écria-t-elle.

Oh que sa langue avait souffert de ne plus prononcer ce mot !

La femme majestueuse qui siégeait sur le trône tenait un bébé dans ses bras. *Son frère ?*

– Ofelia.

Le personnage portant couronne, assis sur le trône central, venait de l'appeler.

Sa toge rappelait celle des rois dans ses contes de fées, mais son visage était connu de la jeune fille – un visage qui se penchait autrefois avec patience sur des pièces d'étoffe.

– *Mon père... Oh, mon père...*

– Vous avez choisi de verser votre sang plutôt que celui d'un innocent, prononça ce personnage avec la voix douce des berceuses dont se souvenait Ofelia. C'était là la dernière épreuve, et la plus importante.

Il se tourna vers sa femme.

La reine mère semblait jeune et heureuse. Les Fées voletaient autour d'elle – vivantes, toutes les trois ! –, et derrière son trône apparut le Faune, au corps aussi doré que les murs de la salle. Il écarta les bras, afficha un sourire chaleureux, tandis que les Fées allaient piailler, toutes folles, autour de la nouvelle venue.

– Vous avez pris la bonne décision, Altesse ! s'exclama leur maître avec une révérence si ample que ses cornes faillirent toucher le sol.

– Approchez, ma fille ! intervint la reine mère en désignant le troisième trône. Et asseyez-vous à côté de votre père, qui vous attend depuis si longtemps.

Dans les galeries au-dessus d'eux, les spectateurs se levèrent. Toutefois, à travers leurs applaudissements, Ofelia percevait encore les pleurs de Mercedes, tandis que la jeune mourante versait son sang dans le puits. Elle reconnut la berceuse que fredonnait Mercedes.

Et alors...

Ofelia sourit – presque imperceptiblement –, puis n'entendit plus rien.

Mercedes, elle, se pencha sur la pauvre petite morte, et sanglota jusqu'à tremper de ses larmes ses cheveux noirs.

ÉPILOGUE

LES PETITES TRACES

Peu après la fin de notre histoire, les bois retrouvèrent la solitude. En quelques années, la mousse et la terre colonisèrent les vestiges du moulin.

L'Histoire oublia Vidal, mais également Mercedes, Pedro, le Dr Ferreiro, et tous ceux qui avaient sacrifié leur bonheur et parfois leurs vies pour combattre le fascisme. L'Espagne subit le régime de Franco pendant des décennies, et les Alliés trahirent les rebelles qu'ils ne jugeaient d'aucune utilité dans leur lutte contre le nouvel ennemi : l'Union soviétique.

Quant à Ofelia, au lendemain matin de sa mort, une petite fleur pâle perça sur la branche du vieux figuier qu'elle avait affranchi du Crapaud. La fleur poussa à l'endroit même où la jeune fille avait suspendu ses habits neufs pour ne pas les salir lors de la première épreuve du Faune. Les pétales de la fleur avaient la blancheur du tablier que sa mère lui avait confectionné et, au centre, un soleil jaune plein de pollen et de vie émergea.

Quelques années plus tard, un braconnier passa à proximité du moulin incendié et du labyrinthe. Il ne put résister à l'envie de franchir l'arche de pierre et de se perdre dans les antiques allées – tant et si bien qu'il finit par craindre de ne jamais retrouver la sortie. Heureusement, le labyrinthe le

raccompagna jusqu'à l'arche où, épuisé, l'homme s'allongea sous le figuier. Un figuier à présent plein de vitalité, garni de fleurs et de feuilles.

Le braconnier s'endormit dans cette ombre douce et, dans ses rêves, il entendit une histoire – l'histoire d'une princesse fille de la lune mais amoureuse du soleil. Il rentra ensuite à son village, et raconta à tous ceux qui voulurent l'écouter que le très vieil arbre lui avait chuchoté une histoire. Une histoire qui se terminait par ces mots :

Et on raconte que la princesse Moanna descendit au royaume de son père et qu'elle y régna, avec justice et bonté, pendant plusieurs siècles. Qu'elle fut aimée de ses sujets, et qu'elle laissa derrière elle quelques traces de son passage sur la terre, visibles seulement pour ceux qui savent où regarder.

Ceux qui savent où regarder et comment écouter sont rares, il est vrai. Mais pour les meilleures histoires, c'est bien suffisant.

Titre original : *Pan's Labyrinth, The Labyrinth of the Faun*

Copyright © Guillermo del Toro

Copyright © Cornelia Funke

Publié avec l'accord de Bloomsbury Publishing

Illustrations de couverture et intérieures :

© Allen Williams

Tous droits réservés.

Loi n°49-956 du 16 juillet 1949 sur les publications destinées à la jeunesse.

Design de couverture : © Greg Heinemann – Illustration : © Allen Williams

© Éditions Michel Lafon, 2019, pour la traduction française

118, avenue Achille-Peretti CS 70024

92521 Neuilly-sur-Seine Cedex

www.lire-en-serie.com

ISBN : 978-2-7499-4224-7

Ce document numérique a été réalisé par PCA